MÉMOIRES
MILITAIRES
SUR LES
ANCIENS.

TOME SECOND.

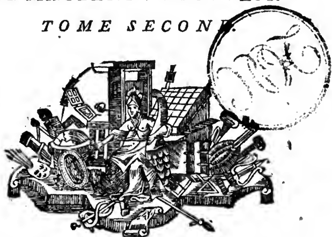
MÉMOIRES
MILITAIRES
SUR LES
ANCIENS.

Ou Idée précise de tout ce que les Anciens ont écrit relativement à l'Art Militaire.

Recueillis & mis en ordre par

M. MAUBERT DE GOUVEST.

TOME SECOND.



A BRUXELLES,

M. DCC. LXII.



MEMOIRES MILITAIRES SUR LES ANCIENS



SECONDE PARTIE.

Campagne de Jules-César en Afrique.



L'Hiſtoire Militaire des Anciens n'offre rien de plus ſçavant & de plus capable d'inſtruire que la campagne de Céſar contre les reſtes du parti de Pompée, qui ſe raſſemblèrent en Afrique. Céſar étoit maître de Rome & de l'Italie. Il avoit diſſipé les forces qu'Afranius Lieutenant de Pompée commandoit en Eſpagne ; & ces légions s'étoient rendues à lui. La Sardaigne & la Sicile s'étoient ſoumiſes au vainqueur. En Egipte & dans le Pont, tout avoit fait joug. L'heureux Céſar étoit

à Rome, & y étoit aimé du peuple, craint & refpecté du Sénat. Les mécontens fe retirèrent en Afrique; & l'animofité des Chefs rendit cette reprife infiniment plus terrible que la partie que la victoire de Pharfale avoit décidée. On eut dit que c'étoit une nouvelle querelle, & un nouveau parti, & que le défir de la vengeance s'uniffant aux premiers intérêts de l'ambition qui avoit partagé la République, ils croyoient combattre moins alors pour la liberté de Rome que pour leur exiftence.

Hirtius, continuateur des commentaires de Céfar, a donné l'Hiftoire de cette guerre. Ses récits font bien différens de ceux de Céfar, qu'on eftimera toujours pour leur netteté & leur précifion. Hirtius eft fouvent obfcur, & prefque par-tout diffus. Mais on voit qu'il eft véridique; & qu'il ne lui a manqué que de fçavoir préfenter la vérité avec art. Il convient d'expofer l'état du Parti Pompeïen, & comment Céfar étoit parvenu à le confiner en Afrique.

Avant que de porter la guerre en Epire, & de s'oppofer aux forces que Pompée y raffembloit, Céfar s'affura des provinces, qui étoient à la dévotion du Parti contraire. Les Lieutenans de Pompée, qui y commandoient de bonnes armées, pouvoient lui faire de facheufes diverfions, en attaquant, dans fon abfence, les Gaules & l'Italie. C'eft pourquoi Céfar marcha d'abord en Efpagne, où il vainquit Afranius, fans livrer bataille; puis détacha Valerius en Sardaigne, & Curion dans la

Sicile. Ce dernier, après avoir réduit la Sicile, devoit paſſer en Afrique avec ſes quatre légions, tandis que Céſar iroit combattre la grande armée de Pompée en Epire.

Ce Curion étoit un homme de grande capacité, qui eût beaucoup de part aux troubles de ſon temps. C'eſt le même, qui étant Tribun du Peuple, s'oppoſa aux décrets du Sénat contre les intérêts de Céſar. Mais ſon caractére fougueux lui faiſant bruſquer tout, il manquoit dans la guerre de cette prudence qui met les bornes entre la valeur & la témérité. Il réuſſit d'abord en Sicile, & força Caton d'abandonner cette province dont il étoit gouverneur. Comme la guerre en Afrique lui parut de moindre importance, il n'embarqua que deux légions, qu'il crut pouvoir ſuffire à cette expédition. En effet le Prêteur Attius Varus qui en dépit de l'autorité du Sénat, s'étoit emparé du gouvernement de cette province, n'y avoit plus que deux légions, & même de nouvelle levée. Mais il y avoit dans ce pays un autre ennemi plus puiſſant & plus redoutable pour Céſar. C'étoit Juba Roi d'une partie de la Numidie & de la Mauritanie. Il étoit attaché par reconnoiſſance à Pompée, qui avoit rendu de grands ſervices à ſon pére Hiempſal; & il portoit une haine perſonnelle à Curion, qui étant Tribun du Peuple, avoit propoſé une loi pour confiſquer ſon Royaume, & le réduire en province Romaine.

Curion eut d'abord de grands ſuccès

contre Varus. Il calma par ſon éloquence l'émeute de ſes ſoldats, déterminés à l'abandonner. Il les mena vite au combat, & leur inſpira tant de courage, qu'ils chargèrent l'ennemi poſté ſur une hauteur, & le forcèrent de ſe ſauver dans ſon camp, avec une perte conſidérable. Varus ne ſe jugeant pas en ſûreté dans ſon camp, ſe renferma avec ſes troupes dans Utique, où il fut aſſiégé par le vainqueur. Il y avoit déjà des offres de capitulation, lorſque tout-à-coup on fut informé que le Roi Juba venoit au ſecours avec une nombreuſe armée.

Curion ſe conduiſit encore avec beaucoup de prudence & de circonſpection. Il leva le ſiége, ſur l'avis de l'approche du Roi, & ſe retira avec ſon armée dans le fameux camp de Scipion, à un Mile d'Utique, ſur le bord de la mer. Ce lieu, fortifié par la nature, étoit inattaquable. Curion ſe propoſoit d'y attendre le renfort des deux autres légions de Sicile, qui le devoient mettre en parité de forces avec les Romains & les Africains. Mais il ajouta foi à un faux avis qui lui vint, que Juba étoit retourné dans ſon pays, où une diverſion l'apelloit, & que Saburra ſon Général n'avoit que peu de troupes avec leſquelles il tenoit la campagne. Les Partis qu'il envoyoit obſerver l'ennemi, lui firent le même raport. En effet, le Général Numide n'avoit ſous ſes ordres qu'un petit corps de troupes, avec lequel il s'étoit avancé à ſix Miles de la grande armée de Juba. A l'entrée de la nuit, Curion détacha ſa Cavale-

rie, pour insulter ce corps aux ordres de Sabura. Elle y jetta aisément le désordre, les Numides ignorant l'art de fortifier leur camp. Il suivit lui-même avec son Infanterie. Après avoir fait environ six Miles de chemin, il rencontra sa Cavalerie victorieuse, qui amenoit nombre de prisonniers. Alors, sans daigner examiner les prisonniers, sans même se faire accompagner de toute sa Cavalerie, qui étoit fatiguée du combat & de la marche, Curion poursuivit sa route, & vint enfin, avec ses deux légions, harassées par une marche de seize Milles, & avec seulement 200 chevaux, se présenter à l'ennemi.

Sabura avoit d'abord informé le Roi son maître de ce qui s'étoit passé durant la nuit. Il en avoit reçût un renfort de 2000 chevaux Espagnols, & des piquets de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans l'Infanterie de l'armée. Les dispositions que fit ce rusé Numide, pour attirer l'ennemi dans le piége, étoient excellentes. Il se posta avec son armée, dans une plaine, où l'on débouchoit par plusieurs hauteurs, situées du côté par où il attendoit les Romains. Il mit sa Cavalerie sur une ligne, & son Infanterie sur une autre, mais à une grande distance derriére la premiére. En même temps il détacha en avant, par delà les hauteurs, un bon corps de ses Cavaliers Numides, qui feignirent de fuir, dès qu'ils furent à portée des Romains. Curion les poursuivit en aveugle, & se laissa grossiérement entrainer jusques dans la plaine, où il ap-

perçut l'ennemi prêt à le recevoir. Il paroit que Curion ne reconnut pas même alors le danger où il se trouvoit. Il rangea ses Cohortes en bataille, & après les avoir animées au combat, il les mena contre cette Cavalerie. En un instant il fut tourné sur ses ailes, & pris à dos par les Numides. Son Infanterie fit des efforts inutiles contre des chevaux, qui fuyoient plus vite qu'ils n'étoient poursuivis, & qui revenoient tout aussi-tôt à la charge pour accabler de nouveau, de traits & de flêches, les Cohortes qui s'avançoient hors de la ligne. Dans cette extrêmité, Curion voulut se replier vers les hauteurs ; mais la nombreuse Cavalerie, qui venoit d'occuper tous les passages, lui avoit déja coupé la retraite. Ainsi périt l'armée de Curion, qui se fit tuer pour ne pas survivre à sa disgrace.

Cet événement eut de grandes suites, & fut la principale cause de la continuation de la guerre, que la mort de Pompée auroit dû terminer. Juba ayant agi avec beaucoup de hauteur après la victoire, même à l'égard de ses alliés, retourna dans son Royaume, & laissa Atius Varus maître dans la province. Celui-ci s'attendant bien que César ne lui donneroit pas le temps de se fortifier, fit la plus grande diligence pour établir sa défensive. Mais César vainqueur de Pompée à Pharsale, jugea que le plus pressé étoit de poursuivre son adversaire ; & il fut le relancer en Egypte, où il croyoit que Ptolémée le sécourroit de toutes les

forces de son Royaume. Les Ministres du jeune Roi lui ayant sacrifié la vie de Pompée, il n'auroit pas séjourné à Alexandrie, si le vent de Nord qui souffloit constamment, ne l'avoit empêché de sortir du Port. Forcé alors de démeurer en Egipte, il ne pût s'empêcher de prendre part aux tracasseries de la famille Royale. Elles l'engagèrent dans une guerre qui devint la plus périlleuse qu'il eut encore faite. Son génie & sa bonne fortune l'en firent sortir à son avantage. Mais elle lui fit perdre un temps prétieux, dont les partisans de Pompée sçurent profiter pour se remettre en état de lui faire tête.

Après Pompée, l'homme le plus considéré dans le parti Républicain étoit Metellus Scipion. Il devoit moins cette considération à ses qualités personnelles, qu'à sa naissance & à ses richesses. Gendre de Pompée, & autrefois son collégue dans le consulat, il avoit joint ses légions à son armée, peu avant la bataille; & il partageoit avec lui le commandement à cette malheureuse journée.

Scipion fut le premier qui tournât ses vues sur l'Afrique, avec le dessein d'y rétablir la guerre; & il s'y rendit dès qu'il vit César en Egipte. Il fut suivi de tout le Parti, & de Labiénus, premier Lieutenant de César dans la guerre des Gaules, homme de grande capacité, & d'un courage extraordinaire : mais brutal, féroce, présomptueux, qui s'atribuant la meilleure part aux exploits de César, sentoit peu combien la

direction de son Général lui avoit été nécessaire : il étoit passé du côté de Pompée, par amour pour la liberté, & dans l'espérance d'être le premier après lui dans l'armée. Caton qui avoit suivi Pompée en Républicain de bonne foi, étoit alors à Dyrrachium maintenant *Durazzo*, très bon Port de Golphe Adriatique : il y commandoit les troupes, & étoit chargé de garder les magazins que Pompée avoit formés dans cette Place. Après la perte de la bataille, les principaux du parti Républicain cherchèrent un azile dans cette ville maritime, dont le Port étoit excellent, & l'abord ordinaire des Romains, qui, de *Brindisi*, au Royaume de Naples, passoient en Gréce. Comme les Lieutenans de Pompée tenoient encore la mer, avec une bonne flotte, dont le rendés-vous général étoit à l'isle de Corcyra, ou *Corfou*, qui est la clef de la mer Adriatique ; plusieurs de ces Républicains se rendirent à bord de cette flotte, pour y délibérer, avec les chefs des escadres, sur le parti qu'il convenoit de prendre, tandis que d'autres allèrent en Afrique, consulter avec Scipion & Labienus, sur ce qu'on devoit se promettre de l'alliance du Roi Juba, & de l'armée d'Atius Varus. Ciceron partit pour Brindisi, afin d'y attendre le retour & le pardon de César. Mais Caton resta sur la flotte, dont il accepta le commandement qui lui fut déféré d'une voix unanime. Il y embarqua les troupes qui étoient sous ses ordres.

Son plan étoit bon. Comme on igno-

roît encore la mort tragique de Pompée, on crut généralement qu'il ſe retireroit en Egypte, où la reconnoiſſance ſembloit lui aſſurer & l'azile & du ſecours. Dans cette ſupoſition ſes amis ne pouvoient rien faire de mieux pour lui, que de lui mener la flotte & de bonnes troupes. C'en étoit plus qu'il ne falloit pour lui rendre ſa ſupériorité, & faire oublier la journée de Phartale.

Caton mit donc en mer, & fit voile vers Alexandrie. Après avoir rangé les côtes de l'ancienne Etolie, qui faiſoit la partie Occidentale de la *Livadie* d'aujourd'hui, il mouilla à Patras, ville qui exiſte encore dans la Morée, alors fort peuplée, & avec un bon Port, Caton obſerva de la perplexité dans les Officiers & les ſoldats; & il offrit à ceux qui voudroient ſe retirer de les mettre à terre à l'endroit qu'ils choiſiroient. Il y en eut fort peu chés qui la honte ne ſurmontât pas la crainte du péril. A Patras où il relacha, il recueillit beaucoup de gens échapés de Pharſale. Enfin il fit voile pour l'Egipte. Mais il voulut prendre terre à quelque diſtance d'Alexandrie, afin d'obſerver en quel état ſeroient les affaires de Pompée, avant que de mettre ſon monde à la diſcrétion des Egiptiens. La flotte fut ſauvée par cette circonſpection. Cornelie, femme de Pompée & Sextus ſon fils, qui furent portés ſur la flotte par le gros temps, lui donnèrent les premiéres nouvelles de l'aſſaſſinât. La mort du chef auroit diſſipé le Parti, ſi les vues de Caton avoient été moins pures & moins connues. Il n'empê-

cha point les plus timides d'aller se remettre à la clémence du vainqueur. Peut-être par cette complaisance en diminua-t'il le nombre. Quoiqu'il en soit, il ne resta sur la flotte que des volontaires, qui promirent de le suivre par-tout où il les conduiroit.

Plein d'horreur pour les Egigtiens, Caton dédaigna d'entrer en aucunes propositions avec eux : il résolut d'aller dans l'autre partie de l'Afrique se joindre aux Républicains que Scipion y avoit rassemblés. La flotte étoit pour eux un renfort bien prétieux. Mais les périls & les longueuts de la navigation effrayèrent Caton qui avoit beaucoup plus de zéle & de courage que d'habileté. Il voulut mener ses troupes dans le Royaume de Tunis par terre. Il falloit traverser les sables & les deserts de Barca. Il se mit en route, en ordonnant aux Officiers de mer de conduire la flotte à la Place que les Républicains auroient la plus voisine sur la côte, & d'attendre pour cela le retour de la belle saison. Il se mit à pié à la tête d'environ 10-000 hommes en quoi consistoit sa petite armée. Il étoit armé & chargé comme le moindre soldat. Son exemple fit une impression merveilleuse. En trente jours on passa ces déserts & ces sables, qu'on croyoit impraticables. L'armée s'arrêta à *Leptis-Magna*, maintenant *Lebeda* au Royaume de Tripoli, & y passa l'hiver.

Caton s'arrangea avec les autres chefs du Parti, dont il sçut désarmer la jalousie par une modestie qui n'avoit rien de l'ostenta-

tion. Lorſqu'on lui offrit le commandement général, il allégua les loix qui ne permettoient pas à un Préteur d'entrer en concurrence avec des hommes Conſulaires. Tout le monde lui ſçut gré de n'entrer dans aucune autre diſcuſſion ſur les motifs de ſon refus; & le regardant comme l'âme du parti, on lui donna le réel du commandement par une déférence conſtante à ſes avis.

L'Afrique proprement dite étoit du temps des Romains ce que nous apellons le Royaume de Tunis. Ce pays étoit un des plus fertiles & des mieux peuplés de l'Univers. On voyoit, le long des côtes, un nombre infini de villes qui avoient toutes de bons Ports, & qui faiſoient un grand commerce en Sicile & en Italie. Ces villes étoient déſignées par le nom Comptoirs, *Emporia*, comme nous apellons *Echelles* les villes commerçantes du Levant.

Les Romains partageoient cette côte en deux provinces, la *Zeugitanie*, & le *Biſacium*. La Zeugitanie comprenoit la partie du pays qui eſt au Nord du Golfe; & le diſtrict de Biſacium, apellé pays des *Lybo-Phœniciens*, renfermoit l'autre partie qui eſt au-delà, du côté du Sud.

La riviére de *Zaine* eſt l'ancienne *Tuſca*, & comme elle ſépare aujourd'hui l'Etat d'Alger de celui de Tunis, elle formoit autrefois les limites de la Numidie & de la Zeugitanie. Les trois Caps ſi fameux, dans la navigation des anciens, ſont le *Cap Bon*, ou, *Promontorium Mercurii*, vers la Sicile,

le *Cap Blanc*, ou, *Promontorium candidum*, & le *Cap de Zibeeb*, ou *Promontorium Apollonis*, vers la Sardaigne. Ces deux derniers Caps forment le Golfe où eſt la ville de *Bizerta*, autrefois *Hippo-diarrhytus*. Auprès de cette ville étoit un Lac, qui communiquoit à la mer par un canal, qui formoit anciennement le Port d'*Hippone*, le plus beau & le plus ſûr de toute cette côte. De l'autre côté du Promontoire d'Apollon étoit la grande ville d'*Utique*, entre laquelle & Carthage couloit le célèbre *Bagrad*, qui ſe nomme à préſent *Me-jerdah*. On ne voit plus aujourd'hui la moindre trace d'Utique, qui puiſſe ſeulement ſervir à fixer ſon emplacement. A vingt-ſept Milles d'Utique étoit Carthage, bâtie ſur une Peninſule, dont on trouve à peine quelques veſtiges; & à douze Milles de Carthage, Tunis, aujourd'hui la capitale du pays, au fond du Lac, dont la *Goulette* défend l'entrée. Des deux côtés du *Promontorium Mercurii*, ou *Cap Bon*, étoient pluſieurs villes avec leurs Ports, comme *Aſpis*, *Clupea*, *Neapolis*. *Adrumetum* étoit plus au Sud, près le Golfe de Hamameth. Dans la partie de l'Afrique, nommée le Biſacium, de l'autre côté du Golfe, étoit *Ruſpina*, & en tirant plus au Sud, *Leptis parva*, *Thapſus*, *Achilla*, *Tiſdra*, *Thaenae*, &c., qui toutes étoient des villes floriſſantes, avec de bons Ports. Outre ces villes maritimes, il y en avoit d'autres très conſidérables dans l'intérieur du pays, telles que *Uzita*, *Vacca*, *Sarſura*, &c.

Les forces, que le Parti Républicain avoit dans ces deux provinces, étoient grandes. Outre les deux légions qu'Atius Varus avoit soigneusement recrutées, depuis la défaite de Curion, les dix mille hommes de Caton, & tous les gens de guerre que Labienus, Petreius, & le jeune Pompée s'étoient empressés d'y conduire, Scipion avoit fait dans la province des levées rigoureuses, enrollant tous les hommes capables de porter les armes, sans épargner même les laboureurs. Le tout forma dix légions, qui étoient considérablement fortifiées par la nombreuse Cavalerie Numide. On joignit à ces troupes 120 éléphans, équipés & dressés pour la guerre, & les Numides de Juba qui étoient disciplinés, & formés en légions. En même-temps on fit travailler dans tous les Ports, à construire & à équiper des vaisseaux de toute espèce, qui s'étant joints à ceux de Caton, faisoient une puissante flotte.

Quand on considére ces forces, & les Généraux qui les commandoient, on est surpris de voir qu'ils se soient bornés à la défensive. L'histoire de ce temps est assés nette pour pouvoir juger sûrement de la conduite de ces Républicains. Entre toutes les fautes qu'ils ont faites, dans le cours de cette guerre, la principale fut d'avoir mal choisi le genre de leurs opérations. César étoit à Alexandrie, occupé à se débarrasser des Egyptiens, tandis que Pharnaces fils de Mithridate lui suscitoit des affaires en Asie. Scipion devoit profiter de

cette absence pour se jetter sur la Sicile, où il y avoit peu de troupes ; il devoit même entreprendre sur l'Italie. Il pouvoit reconnoître la facilité de l'exécution, par le succès de quelques-uns de ses vaisseaux, qui avoient fait impunément descente en Sicile, & en avoient enlevé des magazins de munitions. En portant la guerre dans cette Isle, aussi fertile que l'Afrique, il auroit eu des vivres & des recrues en abondance. César ne pouvant attaquer l'Afrique avec avantage que par la Sicile, on lui auroit rendu son embarquement très difficile, en épuisant, ou en ravageant le pays, comme on fit dans l'Afrique. En effet, César fit de la Sicile un magazin, tant pour les munitions, que pour les subsistances. L'invasion de la Sicile auroit naturellement conduit Scipion en Italie, où Marc Antoine, Lieutenant de César, s'étoit fait détester du Sénat & du Peuple. Supposé même qu'Antoine fut venu à sa rencontre, avec ses légions, il auroit été plus avantageux à Scipion de se battre contre lui, que d'attendre le retour de César, à qui tant de conquêtes donnoient un grand ascendant sur ceux de son Parti. La victoire ne l'auroit pas moins rendu maitre de Rome, & des principales forces de l'Empire. Ces réflexions sont fondées sur plusieurs endroits des Lettres de Ciceron, où l'on voit combien on craignoit en Italie, que de si grandes forces n'y passassent. Que ne pouvoit pas espérer Scipion du mécontentement des légions qui menaçoient de

ſe mutiner, & dont la douziéme refuſa d'aller en Sicile, pour garantir cette Iſle de l'invaſion.

Caton diſſuada peut-être l'expédition par principe d'humanité. Il attachoit le ſalut de la République à la perte de Céſar; & ne croyant pas que la priſe de Rome pendant l'abſence du chef portât un coup mortel au Parti, il voulut épargner à l'Italie & à la Sicile les ravages infructueux que les troupes y auroient faits. Cette façon de penſer fait honneur à l'humanité de Caton. Mais cette vertu eſt celle d'un Citoyen, & ruine les affaires publiques, dans leſquelles il faut moins conſidérer le mal imminent que le bien qui en réſulte. Caton ne fut pas long-temps à s'apercevoir des grands avantages de la diverſion. Il la propoſa lui-même, & offrit de ſe mettre à la tête des troupes qu'on y deſtineroit. Mais il n'étoit plus temps.

Fixés à l'Afrique, les Généraux du Parti Républicain firent un aſſés bon plan. Mais ils en préſumèrent trop avantageuſement; & leur confiance laiſſant la carriére libre à Céſar, il eut bientôt trouvé des endroits foibles dans leurs diſpoſitions Scipion ſe propoſa de couper chemin à l'ennemi, en le mettant dans la diſette des ſubſiſtances. Pour cet effet il détruiſit les villages, & contraignit les habitans du plat-pays de ſe renfermer dans les villes; il enleva tout le bled, dont le peuple pouvoit ſe paſſer, & en forma de grands magazins dans l'intérieur des terres. Mais, pour réuſſir pleine-

ment dans son projet, il auroit dû être maître de la mer, afin de couper à César tous les transports de vivres, qu'il recevroit en abondance de la Sicile & de la Sardaigne. Il vouloit s'assurer des villes maritimes. Mais ce n'étoit pas une petite affaire. Les unes étoient depuis long-temps attachées à César; les exactions & les rigueurs de Scipion & de ses Officiers, en avoient aliéné d'autres; enfin l'on voyoit une impossibilité absolue de mettre par-tout des garnisons. Utique, la plus considérable & la mieux peuplée de toutes ces villes, étoit pour César, d'une partialité que la supériorité du Parti contraire ne pouvoit l'obliger de déguiser. L'avis de Juba, qui opinoit à la détruire, & à exterminer ses habitans, étoit digne d'un Prince barbare, & son exécution n'auroit pas à beaucoup près fait autant de bien que sa conservation, dont elle fut redevable à la sagesse de Caton. Cet honête homme s'en fit donner le gouvernement, & il y prit si bien ses mesures, que loin de nuire aux affaires de son Parti, elle fournit pendant tout le cours de la guerre, des vivres, de l'argent & des armes. A l'égard des autres villes, on mit des garnisons dans celles qui étoient les plus suspectes, ou les mieux situées: & comme à *Adrumetum*, où Annibal avoit autrefois débarqué ses troupes, à son retour d'Italie, les côtes étoient les plus propres pour une descente, & que la ville étoit d'une grande importance, on y fit entrer deux légions. Il eut été bien plus prudent de s'assu-

s'aſſurer de toutes ces Places par des otages.

Scipion fit ſes diſpoſitions militaires meilleures. Comme il étoit à préſumer que Céſar viendroit avec de grandes forces, il craignit de partager trop les ſiennes. Avec le gros de ſon armée, compoſée des légions, il campa au cœur de la Zeugitanie, du côté d'Utique, & couvrit ainſi les magazins qu'il y avoit établis; en même temps il pouſſa en avant pluſieurs gros détachemens ſous les ordres de ſes Lieutenans-Généraux Afranius, Petreius, & autres. Ces corps, placés en différens endroits, communiquoient entr'eux, & pouvoient ſe raſſembler en peu de temps, pour ſe porter partout où il ſeroit beſoin. Enſuite il poſta, près du bord de la mer, toute ſa nombreuſe Cavalerie-légére, partagée en pluſieurs corps, qui s'étendant le long des côtes, à une certaine diſtance l'un de l'autre, embraſſoient une grande étendue de terrain.

Avec cette diſpoſition, Scipion ſe flatta d'empêcher abſolument l'ennemi de prendre poſte, & de tenter quelque choſe ſur l'une ou l'autre Place. Car ſoit que Céſar fit la deſcente avec ſon armée entiére en un même lieu, ſoit que les vents, ou quelque autre raiſon, l'obligeaſſent de débarquer en différens endroits de la côte, cette Cavalerie qui pouvoit ſe raſſembler dès la premiére apparition de l'ennemi, devoit être toujours à portée de harceler & de troubler les troupes, à meſure qu'elles met-

troient pied à terre. Pendant ce tems, les gros détachemens qui étoient en arriére, se seroient avancés pour joindre les garnisons des villes les plus voisines, & pour soûtenir la Cavalerie. De toutes façons Scipion comptoit de gagner du temps pour envoyer de grands renforts, ou pour accourir lui-même accabler César, avant qu'il se fut établi.

La partition de la flotte étoit un autre objet très intéressant. Comme César pouvoit disposer de toutes les forces navales de la République, on s'attendoit à le voir arriver avec une flotte supérieure. Scipion partagea la sienne en plusieurs petites escadres, qu'il distribua le long des côtes, en assignant à chacune son poste. Il eût seulement la précaution de composer celles qui devoient croiser sur les côtes opposées à la Sicile, d'un plus grand nombre de vaisseaux que les autres, afin d'être en état de profiter des accidens ordinaires aux transports, qui se font rarement sans qu'il y ait quelques bâtimens, qui s'écartent de leur route. La principale instruction des Chefs d'escadre étoit de croiser de concert, pour intercepter les diférens convois pendant la durée de la guerre.

Vers le mois de Juillet, l'an 47 avant J. C. César revint à Rome vainqueur de Ptolémée & de Pharnaces. L'attention qu'il donna aux affaires civiles ne déroba rien des soins qu'il devoit aux affaires de la guerre. Tous ses préparatifs étoient faits quand les soldats lui firent apréhender leur défection.

Après la victoire de Pharsale, Marc-Antoine avoit ramené en Italie la plus grande partie des légions du Parti. Il les avoit mises en quartiers dans la Campanie & aux environs de Rome. Ces vieux corps, qui avoient fait dix ans la guerre dans les Gaules, & terminé celle d'Epire & de Thessalie, croyoient avoir mérité les récompenses que César leur avoit si souvent promises : lorsqu'on leur parla d'une nouvelle guerre au-delà de la mer, ils refusèrent nettement d'obéir, à moins qu'on ne leur assurât sur le champ l'état qui leur avoit été montré comme le fruit de leurs travaux. César fit agir auprès du soldat les Officiers le plus accrédités. Mais les esprits étoient ulcérés. Des murmures, on passa bien-tôt à la mutinerie. Le Préteur Saluste fut insulté. Deux autres Préteurs furent massacrés. Cette Milice irritée marcha droit à Rome, pillant, saccageant tout, sur son chemin. César n'employa contre cette armée furieuse que le respect & l'estime à quoi il l'avoit accoûtumée pour sa personne. Il fit fermer les portes, sortit avec une petite suite, & se présenta aux mutins, comme leur Général qui venoit les punir. Il monta fiérement sur son Tribunal. Il harangua. Enfin il sçût manier les esprits avec tant d'adresse, que la multitude implorant sa clémence, s'offrit à la punition, & demanda comme une grace de l'accompagner en Afrique. César feignit de se laisser fléchir. Mais ce grand homme qui connoissoit l'esprit des corps excepta de son Amnistie ceux dont l'affec-

tion & la bravoure étoient plus éprouvées. Il déclara que les soldats de la dixiéme légion alloient avoir leur établissement, & qu'il les licencioit au moment même. Le chagrin de ce corps, qu'il avoit toujours honoré d'une estime particuliére, tint du désespoir. Les soldats se jurèrent réciproquement de ne point se séparer; & malgré la défense, sans autre désir que celui de se faire tuer pour cet homme qui feignoit de les haïr & de les mépriser, ils passèrent en Afrique. César n'a point de trait dans sa vie qui le montre si grand que celui-ci. Il recruta les vieilles légions, il en leva de nouvelles : il rassembla dans les Ports d'Italie des vaisseaux de transport. Enfin étant parti de Rome vers la fin de l'année, il vint à Lylybée, où étoit le rendés-vous général. Il n'y trouva qu'une légion de nouvelle levée, avec 60 chevaux. Les autres corps étoient ou en mer, ou prêts à s'y mettre; & le vent étoit contraire. Cependant il commença l'embarquement aussi-tôt après son arrivée dans le Port.

La Cavalerie fut embarquée sur des vaisseaux de charge, qui étoient des bâtimens légers & plats, dont le pont avoit plusieurs écoutilles, qui donnoient une libre respiration aux chevaux. Ces bâtimens naviguoient à voiles & à rames. Comme ils étoient moins vites que les vaisseaux à trois ou quatre rangs de rames, on les remorquoit souvent. Il y avoit ordinairement un nombre prodigieux de ces bâtimens pour un transport. Quand Scipion

passa de Sicile en Afrique, sa flotte étoit de 50 galéres, & 400 vaisseaux de transport; & Pompée dans son passage en Grece, en avoit 800 avec 120 galéres. Ces bâtimens étoient proprement destinés au transport des troupes; les galéres à trois, ou à plusieurs rangs, étoient les vaisseaux de guerre. Aussi Hirtius remarque-t'il ici, comme une singularité, que César embarqua son Infanterie sur de *longs Navires*. Ce mot latin dénote toute galére de plus d'un rang de rames. Sur chaque triréme, ou bâtiment de trois rangs, il y avoit tout au plus 200 hommes d'équipage, tant rameurs que soldats. Polybe met, sur un vaisseau à cinq rangs, 300 rameurs, & 120 soldats. Quand le transport de troupes étoit considérable, le soldat tiroit à la rame; & de cette façon on trouvoit le nombre de gens de mer qu'exigeoit une si grande quantité de bâtimens de toute espéce. Sur les flottes qu'on entretenoit en tems de paix, il y avoit un certain nombre de soldats de marine, assignés à chaque triréme; mais si l'on en équipoit à la hâte, pour des expéditions, on les faisoit monter par les soldats légionnaires. Ces observations sont nécessaires pour bien entendre l'expédition de César. On voit que sa flotte a dû être bien considérable pour avoir pû, dans le premier transport, faire passer sur les galéres, six légions, qui faisoient au-delà de 30-800 hommes. On ne sera pas surpris, que malgré le coup de vent qui dispersa les vaisseaux, le transport des troupes se

ſoit fait ſans rencontrer beaucoup de difficulté, & que les eſcadres de Scipion n'ayent fait depuis que de foibles & inutiles tentatives. A meſure que les troupes arrivoient à Lylybée, elles entroient dans les navires. La crainte de manquer le moment de mettre à la voile l'emportoit ſur celle des incommodités du ſéjour dans ces vaiſſeaux. En huit jours, il y eut à bord ſix légions & 2000 chevaux. Alliénus Preteur de Sicile fut chargé de l'embarquement du reſte. La flotte ſortit du Port, & fut mouiller à l'Iſle *Aponiana*, aujourd'hui *Flavagnana*, où Céſar la joignit. Elle courut enſuite au Sud-Oueſt, droit ſur le Cap Bon, ou *Promontorium Mercurii.*

La ſaiſon étant fort avancée, elle ne fut pas long-temps ſans avoir le vent Africus, nommé par les Italiens le *Lébecbio*, qui la diſperſa. En d'autres occaſions, Céſar avoit donné aux chefs d'eſcadres & aux Capitaines des vaiſſeaux des ordres cachetés, qu'ils devoient ouvrir, au cas de ſéparation, pour ſçavoir la route qu'ils devoient prendre. Mais cette fois il s'étoit contenté d'un ordre général à tous les vaiſſeaux, de reſter enſemble autant qu'ils pourroient, & de tenir la mer, en razant les côtes juſqu'à ce qu'ils euſſent des nouvelles ſûres du débarquement. Cette conduite de Céſar, qui paroit avoir été l'effet de la précipitation de ſon départ, lui fut dictée par la néceſſité. Comme les ennemis étoient maîtres de toutes les côtes, & qu'il ignoroit abſolument les meſures qu'ils avoient pris pour

les défendre, il ne lui étoit pas possible de fixer un rendés-vous général. S'il avoit fait le trajet sans accident, il auroit brusqué la descente par-tout où il feroit abordé. Mais il attendoit du hazard l'occasion de débarquer & le lieu de son débarquement.

Après une navigation de quatre jours, César qui n'avoit près de lui que quelques galéres, fut à hauteur du Cap *Taphitis*; où étoit la Ville de *Clypea*, dont le nom & les ruines existent encore, à cinq lieues au Sud-Est du Cap Bon; mais, ne jugeant pas à propos d'y débarquer, il dirigea sa route au Sud, & à vue de *Hercla*, qui est le vrai Adrumetum des Anciens. Il demeura quelque-temps à l'ancre devant le Port, pour rassembler ses vaisseaux, & après avoir reconnu les plages voisines du Port les plus favorables, sans trouver d'ennemis capables de les défendre, il résolut d'y tenter la descente. La rade d'Adrumetum, à une distance presque égale du Cap Bon & du Cap Vada, étoit le lieu le plus favorable pour le ralliement de ses vaisseaux. S'il avoit été maître de la Place, il en auroit fait une place d'armes d'autant plus sûre qu'en même-temps qu'elle le tenoit hors de communication avec Utique & Carthage, où se trouvoient les principales forces de l'ennemi, elle le mettoit à portée de toutes ces villes commerçantes du Bizacium, qu'il sçavoit depuis long-temps dans ses intérêts, & prêtes à quitter le Parti Pompéien qu'elles n'avoient embrassé que par force.

Le débarquement se fit sans opposition,

quoiqu'il y eût près de deux légions dans la ville. Les troupes qu'il avoit à mettre à terre, consistoient en 3000 hommes d'Infanterie, & 150 Cavaliers. Profitant de la négligence de l'ennemi, il traça un camp assés près de la ville, & s'y retrancha à la hâte, contre la nombreuse Cavalerie Numide, qu'il devoit s'attendre d'avoir incessamment sur les bras. L'apparition imprévue de César fit un effet singulier sur l'esprit de Considius, qui commandoit dans la Place. Au lieu d'attaquer & d'accabler cette poignée de monde, harassée des fatigues de la mer, il ne songea qu'à la conservation de la ville, comme si elle eut été en grand danger dès ces premiers instans. Il ferma les portes, distribua ses troupes sur les remparts, & redoubla les gardes. Il ignoroit sans doute le nombre des troupes débarquées; & César faisant sa descente hors de la vue de la ville, menagea pour le Commandant de faux raports qui lui firent illusion. Considius fut confirmé dans sa circonspection lorsqu'il vit César faire à cheval le tour des remparts, comme pour les reconnoître & choisir l'endroit le plus propre à l'attaque.

Le camp étant fortifié, il fut défendu aux soldats d'en sortir, pour faire aucune course dans le pays. Tandis qu'on étoit encore occupé à faire d'autres arrangemens, que la situation présente exigeoit, un Officier de distinction, nommé *Plancius*, proposa à César de débaucher le Gouverneur de la Place. On se servit d'un pri-

fonnier pour faire parvenir une Lettre à Confidius. Mais l'attachement de cet homme au Parti Républicain se trouva à l'épreuve. Il fit massacrer le Messager, en sa présence ; & sans donner réponse, il envoya sur le champ la même Lettre à Scipion.

Il n'est pas douteux que César n'ait passé sa premiére nuit en Afrique dans de grandes inquiétudes, n'ayant aucun avis de sa flotte dispersée, ni la moindre connoissance des forces & des dispositions de l'ennemi. L'inaction de Confidius étoit elle-même suspecte ; & César ignoroit s'il n'attendoit pas un renfort des troupes qui pouvoient être dans le voisinage, pour venir de nuit l'attaquer & le surprendre dans son camp.

Heureusement il n'en fit rien. Mais l'embarras de César ne fut pas moins grand le lendemain, lorsqu'il ne découvrit aucun des vaisseaux de sa flotte, & qu'il connut le zéle de Confidius. La prudence ne lui permettoit pas de s'arrêter plus long-temps devant une ville dont il lui étoit impossible de former le siége. Il lui falloit cependant une Place de sûreté, & un Port pour recueillir sa flotte. Il espéra que les villes maritimes, au Sud du Golfe, seroient moins gardées, ou mieux disposées en sa faveur ; & qu'en continuant de ranger les côtes, il seroit plus en état de recevoir des nouvelles de ses vaisseaux. Il résolut donc de décamper & de marcher vers *Ruspina*, ville située à 20 Milles environ d'Adrumetum, au Sud-Est, dans le même endroit où est

aujourd'hui le village de *Sabaleel*. Il s'attendoit bien que cette marche ne se feroit pas sans quelques difficultés. La mauvaise conduite de Considius étoit l'effet d'une terreur panique, & de son incapacité; mais il n'étoit pas probable, que lorsqu'il le verroit décamper avec son peu de monde, il ne tâchât de réparer sa faute en le poursuivant & le harcelant dans sa route. La seule chose qui rassuroit César, c'étoit l'absence de la Cavalerie de la Place, qu"il avoit vûe étant en mer, à l'autre côté du Golfe, avec les trois mille Maures que Pison commandoit. Mais, par un hazard tout-à-fait singulier, il survint à Considius dans l'instant que César se disposoit pour la marche, un gros corps de Cavaliers Numides, de ceux que Scipion avoit rangés le long des côtes, pour observer le débarquement des ennemis. Le Gouverneur ne les avoit point appellés, ils étoient venus d'eux-mêmes, pour recevoir la paye qui leur étoit assignée dans la ville. Cette Cavalerie, suivie d'une grande partie de la garnison, se jetta d'abord dans le camp que César venoit de quitter, & de-là elle se mit aux trousses de la petite armée.

César marcha près du bord de la mer, ayant mis ses 150 Cavaliers Gaulois à la queue de la colonne. Dès qu'il vit cette foule de Numides prête à fondre sur lui, il fit faire alte à son Infanterie, & ordonna à ses Gaulois de charger. Quelque grand que fut le nombre de ces Hussards, ils ne soûtinrent pas le choc de cette grosse Ca-

valerie. Ils fuyoient avec autant de précipitation qu'ils étoient venus. On vit alors trente Gaulois, qui s'étoient détachés des autres, pouſſer devant eux toute cette troupe de 2000 Numides, & les pouſuivre juſqu'au camp. Hirtius le raporte comme un fait qui tient du prodige, & il n'a pas tort. Ces gens étoient ſur leurs chevaux, ſans bride & ſans aucune arme de défenſive. Ils n'avoient que leurs javelots, qu'ils lançoient à une certaine diſtance avec une adreſſe admirable. Dès qu'une troupe bien armée, ſoit d'Infanterie, ſoit de Cavalerie vouloit les joindre, ils lâchoient conſtamment le pied; mais ils revenoient à la charge, dès que la légéreté de leurs chevaux les avoit mis hors de la portée des armes ennemies.

César vit bientôt que la bravoure de ſes Gaulois ne lui feroit pas de grande utilité. A peine avoient-ils rejoint l'Infanterie qui pourſuivoit ſa marche, que ces Huſſards revenoient contr'eux au grand galop. Ils ne ſe rebutoient point de cette eſpéce de jeu. Mais leurs chevaux encore malades de la mer, & peu exercés, furent bientôt rendus. Alors Céſar changea ſa diſpoſition. Il plaça à ſon arriégarde quelques vieilles cohortes, qui s'en tinrent à marcher en bataille avec les intervalles ordinaires. Elle faiſoient volteface à l'aparition des Numides, leur jettoient le javelot, les effraioient en leur préſentant le Pilum de pié ferme ; & de temps en temps quelque peloton de Cavalerie Gauloiſe ſortant à

l'improviſte des intervalles, fondoit ſur l'ennemi, & le reconduiſoit juſques hors de vue. Vraiſemblablement la nature du terrein aſſuroit les flancs de la troupe en retraite. Mais Conſidius paroit avoir été un homme de très petit eſprit. On pouvoit prédire la ruine du parti qui s'étoit repoſé ſur un pareil guerrier de la conſervation de la Place la plus importante de toute cette côte. Par ſa confiance à s'avancer dans le pays, Céſar fit croire qu'il étoit certain d'être promptement joint par tout ſon monde. Les peuples que ſa réputation & les violences des Republicains avoient diſpoſés en ſa faveur, lui envoyèrent des Députés ſur le chemin. Il s'y en trouva de la ville de Ruſpina, où étoit un des bons Ports de la côte.

Rien ne pouvoit arriver de plus heureux pour Céſar. Il ſuivit les Députés qui n'eurent aucune dificulté à le faire entrer dans leurs murs : autre faute des Généraux Pompéïens, d'avoir négligé de pourvoir par des otages ou par une garniſon à la défection poſſible d'une Place de cette importance.

Ruſpina étoit mal fortifiée, & trop voiſine encore du gros des forces Républicaines. Céſar en partit dès le lendemain, pour ſe rendre à Leptis, ville riche & libre, ayant un bon Port, des murs fortifiés, & une nombreuſe Bourgeoiſie qu'aucune garniſon ne gênoit. Leptis n'étoit éloignée de Ruſpina que de ſix Milles. C'étoit le lieu de ſureté pour la flotte,

& la place-d'armes la mieux ſituée en Afrique.

L'accueil que Céſar avoit reçu à Ruſpina fut un exemple pour ceux de Leptis. Leurs Députés vinrent au-devant de lui à mi-chemin ; & ils le conduiſirent dans la ville, qu'il fit traverſer à ſa petite troupe, pour prendre au bord de la mer un camp protégé du côté de la terre par les remparts. Il plaça des piquets devant toutes les portes de la Place, autant pour s'en aſſurer, que pour empêcher ſes ſoldats d'y entrer. Cette attention fut un nouveau lien qui lui attacha les bourgeois qui comparoient avec plaiſir cette bonne diſcipline avec le peu d'ordre que gardoient les troupes Républicaines.

Le hazard porta une partie de la flotte de Céſar à cet endroit de la côte, où elle n'eût pas plutôt été aperçue, que des bateaux détachés l'amenèrent dans le Port. Sur l'avis que le reſte avoit été jetté vers Utique, où les ennemis avoient la meilleure partie de leurs vaiſſeaux, Céſar envoya dix galéres pour recueillir les vaiſſeaux qui ſeroient épars, & pour avertir le gros de ne pas prendre terre en ces parages. On ne ſçait pas bien pourquoi dans le débarquement, les chevaux furent les derniers qu'on tira du bord. Céſar les y tint juſqu'au lendemain, & leur fit porter l'eau. Auſſi-tôt que les tranſports furent à terre, les meilleurs vaiſſeaux remirent en mer, les uns pour porter des ordres en Sardaigne, en Sicile, à Naples, aux Gouverneurs attachés à Céſar, & pour les preſſer d'envoyer

des renforts de troupes, des vivres & des munitions. Une petite escadre fut formée, & envoyée à l'isle Cercina, aujourd'hui Querquinerff, au Sud du Cap Vada, pour en enlever un magazin de grains des ennemis. César étoit si supérieur à tous les obstacles, qu'il ne doutoit jamais du succès; & il avoit sçu inspirer ce même esprit à ses Capitaines. En leur donnant ses ordres, il les prévenoit qu'aucune apologie ne les excuseroit sur le manque d'exécution. Il étoit prodigue dans les témoignages d'estime: c'étoit la récompense la plus briguée. Sa colére, ou son mépris étoit le chatiment le plus redouté.

Les matelots des navires qui restèrent en rade furent surpris, lorsqu'ils faisoient de l'eau, par les Numides qui en tuèrent un grand nombre, & forcèrent les autres à regagner leurs vaisseaux. Ce fut une leçon pour César, à qui le mépris qu'il commençoit de faire de ses ennemis auroit pu devenir funeste. En état de présenter une armée à Scipion, il établit sa défensive entre Leptis & Ruspina, faisant de ces deux villes ses deux Places d'armes. Ayant laissé dans la premiére une partie de ses navires, & six cohortes en forme de garnison, il fut à Ruspina avec environ 9000 hommes, à quoi se montoient toutes ses troupes. Déjà résolu d'aller lui-même au-devant du reste de sa flotte, il fit entrer sa petite armée dans la ville de Ruspina; & pour augmenter la circonspection que l'opinion de ses forces inspiroit au Gouverneur d'Adrume-

te, il fit un fourage général en sec dans tous les environs. Malgré les ordres que Scipion avoit donnés pour l'enlevement des subsistances, il s'en trouva encore autant que César en pouvoit souhaiter.

Les Vigies qu'il avoit placées sur le bord de la mer ne lui donnant aucun avis de sa flotte, il craignit qu'ayant tiré vers Utique, elle ne se trouvât exposée à combattre la flotte Pompéïenne ; & sachant par expérience de quelle influence étoit sa présence sur tout son monde, il n'hésita point à se meten mer, pour aller en quête de ses vaisseaux.

A peine étoit-il revenu du fourage, qu'il marcha le même soir, avec sept cohortes, vers le Port, à deux mille pas de la ville. C'étoient ces mêmes cohortes, qui sur la flotte que Vatinius équippa à la hâte à Brindisi, avoient combattu celle d'Octavius dans la mer d'Illyrie. Avant que de partir il nomma Saserna, frére du Gouverneur de Leptis, Commandant de la Place & de la légion qu'il y laissoit en garnison. Il lui ordonna d'amasser, en son absence, autant de bois qu'il étoit possible, prévoyant bien la nécessité de se palissader & de se retrancher contre un ennemi, qui seroit toujours supérieur en nombre, quand même tous les renforts qu'il attendoit seroient arrivés.

César cacha soigneusement son projet, pour ne point intimider les soldats, qui étoient la plûpart de nouvelle levée. Jusques-là sa présence avoit fait leur sécurité : son air serein & avantageux leur avoit ins-

piré de la confiance. Dès qu'il fut forti de la Place, la consternation y fut générale.

César passa la nuit fur les Quais à faire embarquer ses cohortes, & n'attendoit que le jour pour mettre à la voile. Mais au lever de l'aurore, on apperçût en mer un grand nombre de vaisseaux. Bientôt l'heureux Général eût la satisfaction d'apprendre, que c'étoit la flotte, dont le fort lui tenoit tant à cœur, & pour laquelle il étoit fur le point de braver les plus grands dangers. Hirtius ne marque point par quel hazard elle avoit pris cette route. Selon toute apparence les vents y eurent la meilleure part. A mesure que les troupes débarquoient, César les rangea en bataille fur le rivage, & fit entrer les vaisseaux dans le Port. De cette façon, il eut le bonheur de réunir auprès de lui la plus grande partie des forces qu'il avoit embarquées en Sicile. Il y avoit encore quelques vaisseaux de transport, chargés d'hommes & de provisions, qui s'étoient écartés de la route. Mais il se flattoit que sa petite escadre, qui tenoit la mer depuis son arrivée à Leptis, les lui améneroit également.

Quand toutes les troupes eurent mis pied à terre, il les fit marcher vers la ville, & leur ordonna de travailler incessamment aux retranchemens d'un camp, qu'il assit entre la Place & la mer. Son dessein étoit de se tenir fur la défensive, sans s'éloigner de la mer jusqu'à l'arrivée de ses principaux renforts. Ce plan, dicté par la nécessité, rencontroit le plus grand obstacle dans la diffi-

culté

ſiſtance des troupes, qui ne pouvoit être que très dificile ; dans un pays épuiſé en partie, & où l'ennemi tenoit la campagne avec une nombreuſe Cavalerie. Les tranſports de vivres par mer étoient très incertains ; & c'étoit une ſituation bien dangereuſe que celle où il falloit dépendre du caprice des vents. Le fourage de la veille ayant aſſés bien réuſſi, Céſar regarda comme une reſſource de pouvoir le recommencer alors avec une troupe plus nombreuſe, & pour cet effet il ſe mit en marche, encore le même matin, avec trente cohortes ; mais l'ennemi étoit moins éloigné qu'il ne le croyoit.

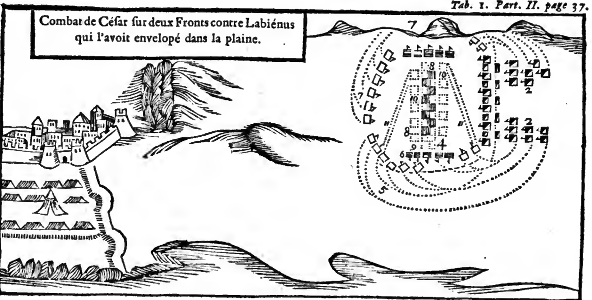
Scipion étant informé que Céſar avoit pris terre, raſſembla ſes troupes avec tant de diligence, qu'au troiſiéme jour Labiénus fut avec 40-000 hommes d'Infanterie, 8000 Cavaliers Numides, & 1600 chevaux Gaulois à vue du petit camp de Céſar, qui étoit éloigné de plus de 12 lieues du Quartier-général de Scipion. Labiénus menaçoit de faire à l'armée de Céſar le même ſort que Juba avoit fait à celle de Curion : il fondoit ſur-tout ſes eſpérances ſur le nombre de ſes troupes-légéres. Sa marche fut ſi bien digérée que Céſar n'eût aucun avis de ſon aproche. Il s'étoit avancé à onze heures du matin environ à 3 Milles de ſon camp avec 30 Cohartes, quand ſes coureurs lui raportèrent que l'ennemi ſe montroit ; & en effet un gros nuage de pouſſiére qui groſſiſſoit en s'aprochant, annonçoit une nombreuſe armée.

Il eſt important de connoître la carte du pays, pour ſe former une idée de ce premier combat, & des autres qui le ſuivirent. Cette introduction n'eſt ni longue ni dificile, le théâtre de la guerre ayant été renfermé dans une étendue de 13 lieues depuis la ville de Ruſpina juſqu'à celle de Tapſus.

En allant de *Hercla* vers les villes qui s'étoient rendues à Céſar, on trouvoit à deux lieues de Ruſpina, la Ville de *Suſa*, qui étoit bâtie à l'extrêmité ſeptentrionale d'une longue ſuite d'éminences, leſquelles en s'étendant le long des côtes, depuis cette ville juſqu'à Thapſus, & delà a *Surſeff*, ou l'ancien *Sarſura*, s'approchoient plus ou moins du bord de la mer. A quelque diſtance de Suſa, ces mêmes montagnes forment un demi cercle, dont les deux extrêmités touchent le rivage; environnant une grande plaine de quinze mille pas de large, qui paroit comme un amphithéâtre.

Au-delà de ces hauteurs, du côté du Sud, on rencontre une petite vallée, & enſuite un terrain aſſés unis, où la ville de Ruſpina, aujourd'hui le village de *Sabaleel*, étoit bâtie, à deux Milles de la mer & de ſon Port. A une petite diſtance de la ville, du côté du Sud, le terrain devient très inégal, & toute l'aſſiéte des lieux ſe change juſqu'à Thapſus, par la différente poſition des montagnes, qui y ſont eſcarpées, & plus ou moins éloignées de la mer.

Comme Céſar vouloit étendre au loin ſon fourage, il ſe trouvoit déja aſſez près des hauteurs, qui forment l'enfoncement


Combat de César sur deux Fronts contre Labiénus
qui l'avoit envelopé dans la plaine.
7
8
10
4
6
9
5
2

de cette plaine, lorſque la pouſſiére lui fit connoître qu'on venoit à lui. Certainement il ne ſoupçonna pas que ce fut Labiénus avec une armée. Dans l'opinion que ce n'étoient que des troupes-légéres & des Numides, il négligea la retraite dont il étoit le maître ; & il s'en tint à appeller de ſon camp toute ſa Cavalerie & 2 à 300 Archers qu'il y avoit. Ce renfort lui vint avant qu'il diſtinguat bien encore quel étoit l'état des ennemis. Acompagné de quelques Officiers, & eſcorté d'un peloton de Légionnaires, il devança ſes cohortes, & à l'aide du glacis de la plaine, il eut bientôt reconnu quelle multitude il alloit avoir ſur les bras. Ses cohortes l'avoient ſuivi au pas & en ordre de marche. Il leur fit faire halte, les rangea, & les diſpoſa au combat.

Labiénus ſe conduiſoit en bon Officier de Cavalerie. Au lieu de détacher ſes Cavaliers Numides en avant, & de les faire eſcarmoucher, comme c'étoit leur coutume, ſans ordre & ſans but, il les rangea tous en ligne, & en forma de petites troupes, parmi leſquelles il mêla ſa nombreuſe Infanterie, tant légére que péſante, en la mettant dans les intervalles des eſcadrons. (1) De cette maniére il prépara aux troupes de Céſar, dont la plûpart étoient de nouvelle levée, une attaque qui devoit les déconcerter, & forma un grand front, propre à déborder celui de l'ennemi. Sa groſſe Cavalerie, avec le reſte de celle des Numides, ſe porta ſur les ailes, rangée

ſur beaucoup de profondeur, & les eſcadrons marchèrent les uns derriére les autres. (2) Son grand deſſein étant d'envelopper l'Infanterie de Céſar dans la plaine, il tâcha de le maſquer par cette diſpoſition des ailes, afin de mieux s'aſſurer le ſuccès; car il avoit ordonné à la Cavalerie des ailes, de reſter dans cet ordre juſqu'à ce que les armées fuſſent à portée du trait, de s'étendre alors tout à coup, & de tourner l'ennemi qui ne devoit pas s'y attendre.

Comme tous les intervalles entre les petits corps des Numides étoient remplis d'un prodigieux nombre de gens de pied, rangés ſur une grande profondeur, on crut long-temps, dans l'armée de Céſar, que tout le corps de bataille de l'ennemi n'étoit compoſé que d'Infanterie. Les Anciens laiſſoient ordinairement, entre leurs eſcadrons, de grands intervalles qui ſe faiſoient aiſément diſtinguer dans l'éloignement; & ici cette ligne continue que formoit la Cavalerie Numide mêlée avec l'Infanterie, en impoſa même à Céſar; deſorte que quand il rangea ſes troupes en bataille, il crut qu'il auroit ſeulement à faire avec la Cavalerie ſur les ailes, & que ſon Infanterie combattroit celle de l'ennemi, qu'il ſuppoſoit être au centre, comme de coûtume. Sans cette erreur, il n'eſt pas douteux qu'il n'eut fait une autre diſpoſition, qui lui auroit épargné bien de l'embarras.

Céſar rangea toutes ſes cohortes ſur une ſeule ligne, pour oppoſer un front égal à

à l'ennemi. (3) Il jetta le peu d'Archers, qu'il avoit, en avant de la ligne. Ce n'étoit pas dans l'efpérance qu'ils tinffent tête à ceux de l'ennemi, dont la fupériorité à cet égard lui étoit bien connue. Leur deftination étoit d'engager fimplement l'action, après quoi ils devoient fe retirer, apparemment pour fe porter fur les hauteurs, afin d'en écarter les ennemis, ou pour aller au fecours de la Cavalerie, comme cela s'étoit fait fouvent avec beaucoup de fuccès. Sa Cavalerie fut placée fur les deux ailes, & il lui recommanda fur-tout d'empêcher l'ennemi de les tourner & de gagner les derriéres. (4) Céfar appuyoit fa gauche aux collines qui bornoient la plaine, & Labiénus les avoit à droite.

Les armées étant venues à une petite diftance l'une de l'autre, on fit halte des deux côtés, & l'on fut quelque temps à fe regarder. Céfar fentit alors qu'il avoit befoin de toute fon adreffe pour s'en tirer avec honneur, fur-tout lorfque les deux ailes de l'ennemi commencèrent à s'étendre tout d'un coup, & que les efcadrons cachés derriére la ligne gagnèrent avec promptitude le front, & firent mine de le tourner. (5) La Cavalerie de Céfar, voyant cette manœuvre, tenta bien de l'imiter, pour n'être point débordée; mais outre qu'elle ne pouvoit le faire qu'aux dépens de fa profondeur & de fes intervalles, elle fut encore prévenue par le choc terrible de la Cavalerie ennemie. En même temps Labiénus donna le fignal au refte de fes trou-

pes, d'attaquer les cohortes. On vit alors toutes ces troupes de Numides ſortir à la fois de la ligne, accompagnées d'un grand nombre d'Archers à pied, fondre ſur les Céſariens, & les accabler d'une grêle de traits & de flêches. Ces derniers allèrent bravement à la rencontre, & tinrent bonne contenance; mais les Numides ne les attendirent pas; ils tournèrent bride; & paſſant avec une adreſſe étonnante par les intervalles de leur Infanterie, ils la laiſſèrent aux priſes avec les Romains. Quoiqu'elle ſoûtint foiblement le choc des légionaires, elle en fit cependant affés pour donner le temps à ces Cavaliers de ſe remettre, & de revenir à la charge.

Il n'eſt pas douteux, que ſi toute la ligne de Céſar eût donné en même temps, elle auroit mis en fuite tout ce qu'elle avoit en tête. Mais c'eſt ce que Labiénus auroit ſouhaité, & ce que Céſar ne devoit pas faire. Car les cohortes n'auroient pu ſe porter en avant dans la charge, qu'en s'éloignant de la Cavalerie, qui étoit déja bien preſſée par celle de Labiénus. Les Cavaliers Numides ſe feroient promptement ſouſtraits à la rencontre des légionaires, & auroient enſuite aiſément gagné leurs flancs & leurs derriéres. Plus ou moins de déſordre, inévitable dans une troupe qui charge ſur un grand front, les auroit expoſés à un ennemi qui étoit formé pour en profiter. Ils n'auroient pû faire face aux Numides, qu'en laiſſant à l'Infanterie le temps de ſe rallier; & de cette maniére la petite

armée auroit été enveloppée. César, qui prévit tous ces inconvéniens & les vues de Labiénus, rappella bientôt ses cohortes. Mais dès qu'elles se furent remises en rang, les Numides secondés encore par les Archers, les chargèrent de nouveau, & prirent la fuite aussi-tôt qu'on les serra de près. Ces escarmouches continuèrent ainsi au grand desavantage des Césariens. Car lorsque le soldat se laissoit emporter par l'ardeur du combat, & sortoit brusquement de la ligne, pour repousser & pour suivre ces Hussards, qui évitoient pourtant aisément leur *Pilum*; les gens de trait, qui côtoyoient de toutes parts les pelotons Numides tiroient sur eux, & en laissoient peu retourner à leur gros. César défendit expressément d'avancer au-delà de 4 coudées hors de son rang.

Labiénus qui tenoit toujours à sa premiére idée d'enveloper son adversaire, chercha moins à pousser & à culbuter ainsi qu'il l'auroit pu la Cavalerie Césarienne, qu'à la tourner; & il en vint à bout. Feignant de bouquer contr'elle, il ordonna à ses escadrons de couler sur les flancs sans les allarmer par une attaque, & pendant ce temps-là une autre partie de ses Numides qu'il avoit détachée pour prendre le revers des hauteurs vint sur les derriéres donner la main à ces escadrons qui s'étoient prolongés sur les flancs. L'Infanterie-légére qui avoit d'abord été distribuée dans les intervalles de toute cette Cavalerie, regagna son premier poste, en se glis-

ſant derriére les croupes des chevaux qui la maſquoient. Céſar ſe vit entiérement environné, avant même que d'avoir aperçu que la ligne qui le preſſoit de front fut dégarnie.

C'étoit bien la ſituation la plus critique où il ſe fut trouvé de ſa vie. Le malheur de Traſiméne, le déſaſtre des légions de Craſſus, celui de l'armée de Curion que la même manœuvre avoit fait périr, devoient ſe réunir dans ſon imagination pour l'effrayer. Cependant à ſon ordre la moitié des rangs fit front d'un côté, la moitié d'un autre, & les ſoldats joignant leurs boucliers, pour parer les traits qui pleuvoient de toutes parts ſur eux, ſemblèrent lire dans ſon aſſurance la certitude de la victoire.

Labiénus ſe tenoit ſi certain du ſuccès de ſes diſpoſitions, qu'il propoſoit aux ſoldats de mettre bas les armes & de recevoir quartier. Dans cette vue il s'avança à cheval, ſans caſque, criant aux ſoldats de Céſar, qu'il compatiſſoit à leur ſort, &, qu'il ne les puniroit point de s'être laiſſés aveugler par leur Général. Un ſoldat de la dixiéme légion, *ſi on en croit Hirtius*, repouſſa la ſéduction de maniére à en faire payer cher la tentative au ſéducteur. Ce ſoldat ſe trouvoit par hazard à l'armée; car la dixiéme légion étoit encore dans la Sicile. „ *Je ne ſuis point nouveau ſoldat, La-„ biénus*, lui dit-il, *mais un Veteran de la dixié-„ me légion.* Je ne vois pas ſes drapeaux, re-„ pliqua Labiénus. *Tu me connoîtras tout à „ l'heure*, reprit le ſoldat; & d'une main

„ ôtant ſon caſque, il lui lança de l'autre „ ſon *Pilum*, qui perça le poitrail du che- „ val. *Je ſuis un ſoldat de la dixiéme légion*, „ s'écria le légionnaire, après avoir vu qu'il „ n'avoit pas tout à fait manqué ſon coup.

La fidélité des ſoldats de Céſar étant à l'épreuve, Labiénus les fit charger de tous côtés par ſes Numides. Mais malgré la dangéreuſe poſition, & le découragement des Céſariens, leur Infanterie légionaire imprimoit encore tant de reſpect à leur ennemi, qu'il n'oſoit la ſerrer de près. Il ſe contenta de l'accabler de loin d'une multitude de traits, & de la tenir toujours en haleine par les attaques réitérées des Numides.

Céſar eut bientôt pris ſon parti. Une retraite honorable étant alors pour lui une véritable victoire, il ſaiſit pour celle-là tout l'avantage que lui donnoit la poſition de ſon ennemi. Sa ligne étoit de neuf rangs, dont quatre faiſoient front à l'oppoſé. Les flancs étoient de plus couverts de ſa Cavalerie, qui bien qu'en butte à une multitude de traits, & continuellement aſſaillie par les Numides, tenoit encore ferme. Il ordonna aux trois rangs, qui étoient en dedans de la ligne, de faire depuis un certain point qu'il leur fixa, *à droite*, & *à gauche* vers les ailes, & enſuite de défiler & de ſortir par les flancs. (8) Les ſix autres rangs continuoient à faire face à l'ennemi ſur deux fronts. A meſure que les trois hommes débouchoient, ils faiſoient enſemble, & alternativement, *à droite* &

gauche, ſe joignoient aux rangs qui faiſoient front, & défiloient ainſi ſucceſſivement derriére ceux qui s'étoient déjà allignés. De cette maniére la ligne ſe prolongea progreſſivement de plus d'un tiers de front, ſans que les ſoldats prêtaſſent le flanc à l'ennemi. (9) La Cavalerie couvrit l'évolution ſur les flancs, en s'éloignant peu à peu de la ligne. A la gauche, où elle étoit appuyée aux collines, l'allongement de la ligne n'exigeoit pas à beaucoup près le même temps & les mêmes précautions qu'à la droite.

Cette manœuvre, qui auroit été dangéreuſe & preſque impraticable en toute autre occaſion, étoit ici la ſeule que Céſar put hazarder ſans riſque. Le reſpect qu'on avoit pour l'Infanterie-légionnaire lui garantiſſoit que les Numides & les troupes légéres ne l'aprocheroient pas; & il ſe fioit avec raiſon ſur la nouveauté de ſa manœuvre, à laquelle Labiénus ne devoit rien comprendre : vu qu'il étoit de principe que des troupes enyélopées en raſe campagne n'avoient point d'autre ordre à prendre que celui du grand quarré, ou de la tortue, ſur la plus grande profondeur poſſible. D'un coup d'œil également vaſte & juſte, Céſar avoit ſaiſi l'avantage que Labiénus donnoit à ſa petite armée, en embraſſant une grande conférence. Il étoit ſûr que cette chaine ne feroit pas également épaiſſe ſur tous ſes points; & il ſuffiſoit qu'il la rompit en un endroit, pour tromper l'intention & les eſpérances de ſon ancien Lieutenant. La par-

tie de son projet la plus dificile étoit d'empêcher l'ennemi qu'il avoit en face de tomber sur son Infanterie, pendant que les trois rangs du centre venoient se placer au bout des six autres & allonger la ligne. La Cavalerie qui avoit couvert les flancs & dérobé à l'ennemi les mouvemens des trois rangs intérieurs, eut ordre de marcher le long de l'un & l'autre front, aussi-tôt que la ligne eut toute sa longueur. Elle se distribua sur le double front, de maniére que chaque escouade couvrit une cohorte, & comme dans un échiquier eut une cohorte découverte à droite & à gauche. Pendant ce temps-là, l'Infanterie de la pointe de la ligne fit une charge, afin d'ôter aux Numides l'envie de donner sur les Cavaliers dont ils voyoient la croupe. Quelque diligence qu'on supose dans ces mouvemens, il faut toujours reprocher à Labiénus une négligence ou une indécision impardonnable. Il devoit connoître assés son ancien Général, pour être persuadé que tant de dispositions n'étoient pas pour finir par une capitulation.

César eut alors tout son monde sur une ligne pleine à deux fronts, & une troupe de Cavalerie devant plusieurs de ses cohortes à l'un & à l'autre côté. Il avoit eu l'attention que ces petits escadrons se répondissent l'un à l'autre en forme d'échiquier. Un commandement bien simple mit la derniére main à sa disposition. Les cohortes masquées par la Cavalerie, eurent ordre de faire *à droite* & *à gauche*. Chacune

tourna ainsi le dos aux chevaux, & marchant devant soi laissa à l'escadron une place vuide dans la ligne, & fut remplir un intervalle de l'autre front. Ce furent alors deux lignes ou deux fronts d'Infanterie & de Cavalerie, tellement entremêlées qu'une arme étoit soûtenue par l'autre. Au signal ces deux fronts avancèrent, & la ligne en forma deux, dont l'une marcha du côté du Nord, & l'autre au Sud.

Les deux lignes chargèrent chacune de son côté (11) avec d'autant plus de furie, que les soldats étoient irrités de la longue patience où César les avoit tenus. L'action avoit commencé vers les onze heures du matin, & il ne restoit pas deux heures de soleil. Le *Pilum* des légionaires n'eût pas plutôt atteint les premiers rangs ennemis, que tous prirent la fuite vers les montagnes. César trop heureux de cette prompte déroute profita du moment, & ordonna le retour au camp. Il conserva la même ordonnance qu'à la charge, faisant seulement faire demi tour à la ligne qui avoit fait front au Sud. Il étoit trop habile homme pour croire que les fuyards ne reviendroient pas l'inquiéter dans sa marche à travers la plaine.

En effet il n'étoit qu'à quelques jets des hauteurs, quand les Numides sortirent des Gorges, & se remontrèrent en plus grand nombre qu'auparavant. Au moment que Labiénus les rallioit, Pétréius & Pison le joignirent avec un renfort de 1000 Cavaliers, & d'autant de Fantassins; & ils ne l'aidèrent pas médiocrement à rendre à ces

troupes mal disciplinées la confiance en leur nombre, que la charge des Césariens leur avoit fait perdre.

Il n'y avoit point d'autre parti à prendre que faire promptement volteface, & de charger ces Hussards, avant qu'ils eussent eu le temps de tourner les flancs. Le succès fut le même que la premiére fois. Mais pour ne pas être encore à recommencer, César mena ses gens jusques sur les hauteurs, & leur y fit faire halte, comme s'il avoit eu dessein d'y passer la nuit. Les Numides n'osèrent approcher dans l'obscurité; & il profita de leur éloignement pour traverser la plaine, & regagner son camp. Il y arriva bien avant dans la nuit, avec ses gens entiérement abattus de lassitude & de faim. Il avoit perdu beaucoup de monde.

La conduite de César, avant l'action, est d'un Général, qui se reposant sur les ressources de son esprit, ne craint point le péril, & se croit dispensé de bien des précautions. Ayant négligé de faire des détachemens pour avoir avis des mouvemens de l'ennemi, il fut tellement dans l'erreur sur ses forces, qu'il dédaigna de faire venir de son camp des renforts nécessaires; que dans ses premiéres dispositions il ne tira pas du terrain les mêmes avantages qu'il en auroit tirés, s'il avoit été sans présomption. Mais ses fautes furent effacées par la conduite admirable qu'il tint pendant l'action. Les manœuvres qu'il fit faire à ses troupes, paroitront peu possibles aux Lec-

teurs peu inſtruits dans la Tactique des Anciens. On obſervera que le gros bouclier ſervoit au légionaire, à parer les traits qui lui venoient en ligne droite, & que le caſque & le corſelet le garantiſſoient des autres. On a vû des ſoldats ſortir du combat, ayant leur bouclier percé de trente flêches. L'habitude empêchoit que ces armes peſantes ne gênaſſent le ſoldat; il les regardoit comme ſes membres, & il portoit encore ſon bagage, ſes proviſions, & les paliſſades du camp. Après ces remarques, l'heureuſe bravoure de ces cohortes de Céſar contre des gens nuds, qui n'avoient que des armes de jet, paroitra moins tenir du merveilleux.

Après la retraite de Céſar, Labiénus détacha d'abord une partie de ſa Cavalerie-légére, avec ordre de ſe poſter entre les collines, pour être à portée d'intercepter tous les ſecours en vivres & en proviſions, qui pouvoient venir de l'intérieur du pays. Il ſe replia lui-même, avec le gros de ſes troupes, vers Adrumete, pour ſe joindre aux légions, avec leſquelles Scipion s'avançoit à grandes journées. Leur plan étoit d'accabler Céſar, avant qu'il eût le loiſir de s'établir. Mais on avoit déja perdu trop de temps avec un homme dont la célérité étoit la qualité particuliére. Il n'avoit que 30.000 hommes; & au moment qu'il avoit pris terre il s'étoit propoſé la défenſive. Ses travaux furent d'abord commencés, & pouſſés avec la plus grande activité. La ville de Ruſpina s'étendoit en longueur preſque

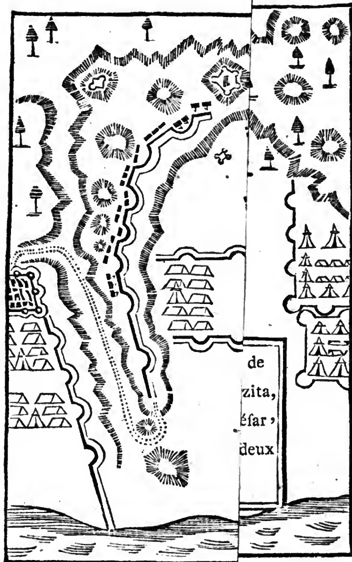
parallèlement avec la mer, qui n'en étoit éloignée que de deux Milles. Il couvrit de ses murs le front de ses retranchemens, tirant des deux extrêmités de la Place, deux lignes qui aboutissoient au rivage. Du côté du Nord, où il attendoit l'ennemi, la ligne étoit contigue à une face du camp, qui d'ailleurs étoit fortifié séparément. Ces lignes étoient faites, comme il avoit de coutume, dans toutes les régles de l'art, avec un travail immense. Elles avoient leurs tours saillantes, qui les flanquoient de distance en distance, & même des ouvrages avancés. Il profita ensuite du tems que l'ennemi lui laissa pour les perfectionner: ce qu'il fit si bien, dit Hirtius, que l'ennemi auroit eu peine à les franchir quand même elles n'auroient pas été sufisamment garnies pour la défense.

César fut d'abord dans l'opinion que Scipion l'attaqueroit dans ses retranchemens: sa grande diligence marquoit une résolution formée de ne lui pas laisser le temps de se renforcer. Pour abréger le travail des lignes, & les rendre plus respectables, il fit désarmer quelques-uns de ses vaisseaux pour en mettre les machines en batterie. Il forma des compagnies franches de leurs Matelots & de leurs Archers. Scipion le trouva inattaquable. Mais la guerre lui devoit être funeste, si elle trainoit. Il ne possédoit guéres en Afrique que le terrain de 6 Milles qu'il avoit enfermé dans ses lignes. Il étoit aisé de lui couper la communication avec Leptis. C'étoit de la mer qu'il de-

voit recevoir tout ce qui lui étoit néceſſaire, ou bien il y devoit ſuplier à force de génie.

Dans ſa ſituation, les plus petits détails étoient pour lui de la plus grande importance. Il dreſſa des atteliers pour forger des armes, fit faire quantité de flêches & de dards; il ordonna de fondre des boulets, & de préparer des perches pour la défenſe des remparts. Il dépêcha des exprès en Sicile, avec ordre au Gouverneur, de lui envoyer inceſſamment de grandes proviſions de bois, de clayes, de fer & de plomb, dont il manquoit en Afrique, & qu'il croyoit lui être néceſſaires pour continuer cette guerre de la même maniére qu'en Epire, en ſuppléant toujours par les travaux à l'infériorité des forces. Trois cohortes montoient journellement la garde en dehors des retranchemens, avec pluſieurs piquets de Cavalerie, diſpoſés autour de la ligne. Il étoit lui-même jour & nuit au milieu des travailleurs, & dirigeoit leur ouvrage. Il remédia au commencement à la diſéte des proviſions, en obtenant moitié par menaces, moitié par promeſſes, que l'on lui ouvrit les magazins publics & particuliers de Ruſpina. Il envoya de ſes vaiſſeaux croiſer à la rencontre de ſes convois de Sicile. Il parvint à pourvoir au préſent.

Scipion s'avançoit avec toute ſon armée. Déjà il étoit à Adrumetum. Ce fut là qu'il fit connoître ſon peu de génie & de capacité. Quoiqu'il eut trois fois plus de monde que Céſar, il jugea qu'il ſeroit plus fort encore s'il ſe faiſoit joindre par le Roi Juba qui


de
zita,
éfar,
deux

qui lui amenoit un puiſſant renfort, & il reſta campé deux jours ſous Adrumete pour attendre ce ſecours ſuperflu. Le troiſiéme jour, Juba n'ayant pas encore paru, il ſe remit en marche à l'entrée de la nuit; & ayant envoyé ordre à Labiénus & à Petreius de ſe réunir au gros, il fut avec toutes ſes forces le lendemain dans la plaine de Ruſpina, où Labiénus avoit livré combat. Soit fauſſe prudence, ſoit poltronnerie, Scipion au lieu d'aller droit aux retranchemens de Céſar, qui n'étoient encore qu'ébauchés, établit ſon camp dans la plaine, & s'y poſta comme s'il n'étoit venu que pour obſerver ſon ennemi. L'on avoit décidé dans le Conſeil Pompéïen d'avoir Céſar par la diſette des vivres & des proviſions. Le plan fut exécuté auſſi mal qu'il étoit formé mal à propos.

Le premier ſoin de Scipion fut de ſe mettre avec ſon armée hors de la portée des troupes ennemies, de qui il paroit qu'il apréhendoit quelque ſurpriſe. Il fut aſſeoir ſon camp à dix Milles de Ruſpina, laiſſant entre lui & cette ville la chaine de montagnes, ſans y fortifier auçun poſte, ſans autrement s'aſſurer des gorges & des défilés. Il ſe repoſa de la conduite de cette pitoyable eſpéce de guerre ſur ſes Numides & autres troupes-légéres, à qui il commanda d'enveloper de loin l'armée ennemie, & de ne laiſſer rien entrer dans ſon camp. De cette maniére Céſar qui pour faire fuir ces troupes n'avoit qu'à faire avancer ſur elles quelques cohortes, conſerva ſa

communication avec la mer, & eut deux Ports au lieu d'un, pour recevoir les secours, dont la venue devoit oter à ses ennemis la supériorité même du nombre & des subsistances.

Il est inconcevable que les Pompéiens ayant entr'eux un grand nombre d'Officiers Généraux, qui avoient servi avec distinction sous César, l'ignorance ait ainsi caractérisé toutes leurs démarches. Mais il y a aparence que Labiénus lui-même n'étoit qu'un guerrier de routine; & le peu de soins que César se donna pour ramener les autres dans son parti, fait présumer qu'il n'y en avoit aucun qu'il connut pour homme de génie. Il étoit homme à se faire ressource de tout. Il sçavoit se plier au caractére de ceux dont il avoit besoin; & il laissoit volontiers un homme dont il pouvoit tirer parti, se croire beaucoup plus utile & plus important qu'il n'étoit effectivement. Persuadé que s'il sortoit de cette guerre à son avantage, sa conduite seroit sans reproche, il ne fit aucun scrupule de traiter avec un Brigand, dont l'association pouvoit aider à ses succès.

Il y avoit en Afrique, dans l'intérieur du pays, un nommé Sittius qui s'étant sauvé de la ruine du parti de Catilina, avoit ramassé en Espagne & en Italie tout ce qu'il avoit trouvé de vagabonds & de bandits, & étoit venu offrir ses services & ceux de sa troupe aux Rois d'Afrique, qui se déchiroient par des guerres perpétuelles. Ce Sittius s'étoit donné successivement aux Princes qui lui avoient fait les meilleures

conditions. Il étoit homme de tête & de cœur. La victoire avoit rarement abandonné le parti qu'il embraſſoit. Il étoit devenu puiſſant & très conſidéré. Céſar lui envoya une députation, & n'eut point honte de ſe recommander à lui par le ſouvenir des offices ſecrets qu'il avoit rendus à Catilina & à ſes complices. Sittius ſe rendit avec plaiſir à l'invitation. Pour début, il engagea Bocchus un des Rois de la Mauritanie, a faire une invaſion dans le Royaume de Juba. Celui-ci en reçut l'avis lorſqu'il étoit ſur le point de joindre Scipion. Ainſi que de raiſon, il rebrouſſa en diligence, & envoyant aux Pompéïens 30 éléphans, qui même n'étoient pas dreſſés, il accoûrut défendre ſon pays.

La diverſion de Sittius n'eut-elle fait rien autre choſe, que donner de la réputation au parti, & faire connoître qu'il avoit des reſſources, c'étoit toujours beaucoup; mais Céſar auroit mieux aimé que Sittius fut venu le joindre. Quelques légions de plus ou du moins à des ennemis qui ne ſçavoient pas faire uſage de la ſupériorité du nombre qu'ils avoient, changeoient peu ſa ſituation. Il lui falloit un corps de troupes aſſés conſidérable pour hazarder des courſes dans l'intérieur du pays, & pour s'aſſurer des poſtes, ſans leſquels il étoit impoſſible de forcer l'ennemi avec quelqu'avantage à en venir à une action générale. Pendant que ſe tournant continuellement vers la mer, il accuſoit de négligence ceux de ſes Lieutenans de qui il attendoit des

renforts & des convois, il se conduisit comme s'il avoit été certain de les recevoir. Il envoya des exprès à toutes les villes que les Pompéïens n'occupoient pas, pour leur donner avis de sa venue, & les inviter à chercher en lui la protection dont ils avoient besoin. On lui fit aussi-tôt des députations qui apres l'avoir assuré de l'attachement de leurs Principaux, se plaignirent à lui amèrement des désordres que faisoient les Pompéïens, qui vivoient par-tout où ils étoient, comme s'ils avoient été en pays ennemi. César leur répondit avec la dignité du chef & du représentant de la République Romaine. Il promit du secours lui qui en avoit besoin; & toujours au moment d'être accablé par ses ennemis qui le tenoient enfermé, il se donna pour protecteur contr'eux à ses nouveaux cliens. La multitude des Numides augmentoit chaque jour. Le soldat qui ne pouvoit s'éloigner des retranchemens, manquoit d'une grande partie du nécessaire. Les chevaux seroient morts de faim, si de vieux Cavaliers s'avisant de donner aux leurs de l'Algue-Marine, après l'avoir bien lavée dans l'eau douce, n'avoient enseigné aux autres leur découverte. Cette nourriture ne faisoit qu'empêcher ces animaux de mourir. Mais ils étoient si maigres & si foibles, qu'on n'en pouvoit tirer aucun service.

Quoique la conduite de Scipion indiquât assés que son dessein n'étoit pas d'attaquer les retranchemens, César continua d'agir comme si c'eut été là ce qu'il crai-

gnoit uniquement. Il pouſſa les branches de ſes retranchemens juſques dans la mer, par une jettée qu'il éleva avec un travail infini. Il mit des épines dans le foſſé, & en garnit les bords : il les mêla d'une grande quantité de chauſſetrapes, & d'autres piéges, de la même maniére qu'il l'avoit pratiqué devant Aléſia.

Scipion ſembloit n'être Général que pour la repréſentation. Tous les jours au matin, il rangeoit ſon armée en bataille devant ſon camp, & il faiſoit tenir ſon monde ſous les armes pendant la meilleure partie du jour. Labiénus étoit honteux de cette inutile parade, & de l'inaction qui contraſtoit ſi fort avec les eſpérances du Parti & les vanteries de Scipion. Il ſe mit à la tête d'un gros corps de Cavalerie, & ayant tourné les retranchemens de Céſar, il ſe montra tout à-coup devant les murs de Leptis. Il avoit compté la prendre d'un coup de main. Mais les ſix cohortes que Céſar y avoit laiſſées en garniſon, ſe partagèrent ſi bien les poſtes, que tous furent garnis de monde aſſés pour y ſervir les machines que Céſar y avoit fait monter. Labiénus incapable de faire une attaque réguliére de la Place avec ſa Cavalerie, fut contraint de ſe retirer ſans avoir rien fait.

Il eſt étonnant que Scipion ne pénétrât point que la défenſive de Céſar n'avoit point d'autre raiſon que l'attente des renforts, qui devoient lui venir de Sicile, & qu'elle ne dureroit que juſqu'à leur arrivée. Toujours dans le préjugé, qu'à force de le

provoquer, il l'engageroit enfin à sortir de ses retranchemens, il faisoit de continuelles bravades qui n'aboutissoient qu'à fatiguer inutilement son armée, & à donner une nouvelle ardeur aux Césariens, en leur démontrant qu'ils étoient en sureté dans leurs retranchemens. Un jour il s'avança en bataille sur un grand front, avec ses 30 éléphans en avant. Il vint à vue des lignes. Ceux qui étoient de garde crûrent l'attaque décidée; & ils envoyèrent avertir César. Ce grand homme qui connoissoit son ennemi ne daigna pas sortir de sa tente pour aller reconnoître lui-même l'état des choses. Il donna ses ordres à ses Aides-de-Camp avec autant de netteté que de sens froid. Il ordonna que les soldats, à qui il avoit permis d'aller fourager & faire du bois dans la vallée, revinssent sans précipitation. Il voulut que les gardes avancées de Cavalerie se tinssent à leurs postes, & se retirassent en bon ordre au cas que l'ennemi s'aprochât à la portée du trait. Il fit distribuer les cohortes sur le rempart, & assigna à la Cavalerie le terrain où elle devoit se ranger. Mais il fit tout cela comme s'il ne l'avoit commandé que pour donner de l'exercice au soldat. Cette tranquilité le fit paroître à ses troupes une homme, invincible. Elles crurent qu'il y avoit du merveilleux dans sa personne, quand elles virent Scipion se retirer comme il étoit venu. Plusieurs des villes qu'il avoit prévenues par ses invitations, furent décidées & enhardies par cette fausse contenance de Scipion, & par le

mauvais ſuccès de la tentative de Labiénus ſur Leptis. Achilla plus conſidérable encore par ſa ſituation que par ſa grandeur, ſe ſoumit à Céſar par ſes Députés. Cette ville ſituée à l'Oueſt à égale diſtance d'Adrumette & de Ruſpina, le mettoit en état de pénétrer dans l'intérieur du pays, en lui donnant dans les terres le ſeul établiſſement qu'il put alors maintenir.

Quoiqu'il eut beſoin de tout ſon monde dans ſes lignes, il n'héſita point à envoyer une garniſon dans cette Place, dont il confia le commandement à Meſſius un de ſes Officiers-Généraux. Cette promptitude à prendre ſon parti prévint deux inconvéniens également facheux. Il ota le temps de ſe relever au parti Républicain qui venoit d'avoir du deſſous parmi les Citoyens, & coupa le ſecours que lui envoyoit Conſidius d'Adrumete qui avoit été averti de la révolution. Labiénus comprit de quelle conſéquence étoit la perte d'Achilla. Il fit partir un gros détachement d'Infanterie & de Cavalerie pour ſe joindre à la garniſon d'Adrumete, & former à Conſidius une petite armée ſuffiſante pour aſſiéger réguliérement cette Place, avant que ſa nouvelle garniſon en eut augmenté les fortifications. Mais on a vu quel étoit Conſidius, & le choix que Labiénus faiſoit de lui pour une opération qui demandoit de la réſolution & de la célérité, fait connoître ou que l'eſprit d'aveuglement étoit dans le parti Pompéïen, ou que ſes plus habiles chefs n'étoient habiles que par comparaiſon.

D iv

Ainsi qu'avec Sittius César s'étoit aidé de la recommandation de Catilina, il se servit pour attirer à lui des Gétuliens & des Numides, de sa parenté avec Marius dont la mémoire étoit respectée chés ces peuples qu'il avoit protégés ou vaincus; & qui suivant l'usage Romain étoient devenus les uns & les autres ses cliens. A ce nom fameux dans l'Afrique, plusieurs Africains déjà dégoutés de Scipion, pour ses hauteurs & son incapacité, vinrent dans le camp. César leur y fit l'accueil le plus gracieux. Mais cet adroit politique, après leur avoir fait voir la force & l'art de ses retranchemens, après leur avoir expliqué & la sûreté de sa défensive & le motif qui lui faisoit prendre pour peu de temps ce genre de guerre, les envoya dans leur pays avec des commissions & des instructions pour gagner leurs compatriotes à son Parti.

Toujours en second avec l'ignorance & la négligence de Scipion, la fortune ménagea à César de petits secours contre la disette. On diroit qu'elle ne lui en laissoit souffrir qu'autant qu'il en falloit pour éprouver son courage & son génie de ressource. Plusieurs vaisseaux égarés gagnèrent les Ports de Leptis & de Ruspina; & quelques convois lui vinrent d'Achilla. Enfin le Préteur Salluste à qui il avoit ordonné la conquête de la petite Isle de Cercina, remplit son instruction, & se rendit maître du magazin de grains & de farines que l'ennemi y avoit formé. Cette charge prétieuse arriva au Port de Ruspina, un jour que le

ſoldat étoit abſolument ſans pain. Peu de jours après, la flotte ſi impatiemment attendue de Sicile entra à pleines voiles, avec ſon tranſport de troupes & ſon convoi. Elle portoit deux légions, la 13me & la 14me avec 1000 Archers & 800 Cavaliers Gaulois. Les proviſions étoient en abondance. Tous ces vaiſſeaux avoient fait le trajet en quatre jours, ſans le moindre accident.

Céſar renvoya les vaiſſeaux de tranſport pour amener le reſte des troupes. Il n'étoit pas aſſés fort pour une offenſive brillante, qu'il auroit fallu commencer par une bataille. Mais il étoit en état de faire une chicane. Jamais homme n'en eut le génie à un plus haut dégré que lui; & ſes ennemis n'en avoient pas les premiers élémens. Il paroit que Labiénus leur oracle ne s'étoit pas rendu recommandable à Céſar par cette partie, quand il ſervoit ſous lui.

Les offices des Numides & des Gétules qu'il avoit fait ſes Agens & ſes Emiſſaires auprès de leurs compatriotes, lui devinrent moins conſidérables, auſſi-tôt qu'il eut reçu ce renfort. Tiſdra ville voiſine d'Achilla, mais plus dans l'intérieur de pays, lui ayant fait demander garniſon, il ne lui répondit que par des promeſſes & des complimens. Il avoit déjà pris ſon parti. L'eſpéce des opérations qu'il ſe propoſoit, exigeoit qu'il ne hazardat pas de prendre un poſte qu'il lui ſeroit impoſſible de ſoûtenir. Peut-être ſe répentoit-il de s'être donné celui d'Achilla, avec lequel il n'avoit point

de communications ouvertes. Quoiqu'il en ſoit, l'offre que lui faiſoient les habitans de Tiſdra, de lui livrer 300 000 boiſſeaux de Blé que des Marchands Italiens y avoient dépoſés, le trouva inſenſible. Réſolu d'entrer en action, il craignit qu'un échec n'entamat la réputation de ſes armes, avantage dont il connoiſſoit bien le prix.

SECTION II.

POur bien ſaiſir les opérations de Céſar, & en connoître tout l'art, il faut avoir continuellement à l'eſprit la ſituation des lieux occupés par les deux armées, & du terrain qui les ſéparoit. Cette plaine où s'étoit donné le premier combat contre Labiénus, s'étendoit au Nord, & étoit environnée d'une chaine de montagnes en demi cercle, dont les deux extrêmités venoient juſqu'au rivage de la mer. Les montagnes, d'une hauteur médiocre, ont une pente très douce & une pelouſe ſpatieuſe. De diſtance en diſtance, elles ont des collines, ſur leſquelles étoient des tours, d'où on découvroit la campagne. A 5000 pas de Ruſpina à l'Oueſt, elles ſont coupées par une vallée, d'où ſort un ravin ou petit torrent, qui après avoir traverſé la plaine vient ſe perdre dans un marais au delà du quel étoit la ville d'Uzita. A quelque diſtance du ravin, en deçà & fort près du pié des montagnes, étoit un grand village fortifié de quatre tours.

Scipion avoit aſſis ſon camp de l'autre côté de la plaine au Nord, en ſe mettant les hauteurs à dos. Sur les montagnes mêmes, il avoit occupé la hauteur que la vallée coupe, & encore quelques autres collines juſqu'à ſa droite : mais au-delà de cette vallée, il n'avoit pris poſte que ſur une colline, où il avoit placé un corps conſidérable de Numides. En étendant davantage ſes poſtes, il auroit fermé entiérement à Céſar l'entrée de la plaine, ou la lui auroit rendu extrêmement difficile. Cet homme ne pouvoit aparemment enviſager pluſieurs objets à la fois. Comme il ſe croyoit ſûr de battre ſon ennemi en raſe campagne, il lui laiſſoit tous les avantages capables de le tenter de s'y commettre. Du reſte, ſa poſition étoit bonne. Il tenoit Uzita avec une forte garniſon; & la poſſeſſion de cette Place le rendoit le maître du ruiſſeau & de la plaine. Il avoit aſſuré ſa communication avec Adrumete, où ſes proviſions lui venoient d'Utique, occupée par Caton.

Il y avoit quatre ſemaines que Céſar ſe ſoûtenoit entre Ruſpina & Leptis, quand ſon premier convoi de Sicile lui arriva. Il avoit eu le temps de délibérer ſur l'emploi de ſes forces; & il fut en état d'agir auſſitôt que les troupes eurent pris terre. Le projet de ſe rendre maître de la plaine, & de s'y procurer ſureté, en dépit de l'ennemi qui la dominoit, demandoit autant de ſecret que de célérité. Pour donner le change aux ennemis, il feignit de vouloir encore s'en tenir à la garde de ſes retran-

chemens; & il diftribua les troupes nouvellement venues, fur le front des lignes, en leur affignant leurs poftes.

Le 8 de Novembre, fuivant le Calendrier Julien, il apella près de lui tous les Officiers du camp, les Majors, Aides-Majors de l'Infanterie, & les Guides de l'armée; & il leur donna lui-même les inftructions & les ordres pour le décampement & la marche. A minuit tout fut prêt. Auffi tôt il traverfa la ville de Rufpina, gagna cette petite vallée peu diftante de la ville, où fes gens alloient quelquefois faire du bois, puis tourna à droite, & fe trouva avant le jour au bord de la mer, qu'il fuivit quelque temps : après quoi il entra dans la plaine fans rencontrer d'obftacles. Sa Cavalerie marchoit à la tête & à la queue de fes légions qui étoient rangées par cohortes. Dans cet ordre, il monta les hauteurs à l'endroit où elles fe perdent, par une pente douce, tout près du bord de la mer. Enfuite ayant fait paffer toute l'armée fur la peloufe, il continua fa marche en s'étendant toujours fur ces montagnes, jufqu'à ce qu'il fut proche du dernier des poftes avancés des ennemis, le feul qu'ils euffent en deçà de la vallée. Là il s'arrêta, laiffant en bataille, à quelque diftance de ce pofte, le corps de Cavalerie qui devoit l'attaquer, mais avec ordre de ne pas bouger de la place s'il ne lui en donnoit fignal. En même-temps il diftribua à fes légions le terrein pour faire des retranchemens, à commencer à l'endroit jufqu'où il avoit

poussé, & où il laissoit ce corps de Cavalerie, pour les continuer tout le long de la chaine des montagnes, & les terminer tout près de la pente par où il étoit monté. La ligne couroit par le milieu de la pelouse, ensorte qu'il restoit devant elle assés de terrein pour se former en bataille. César avoit déja commencé, pendant la marche, à couvrir de quelques ouvrages les devants de chaque colline sur la pelouse, en y laissant une partie de ses gens, à mesure que l'on s'avançoit. Il joignit ensuite ces ouvrages à ses lignes, que ces collines flanquoient; & il en fit en même temps des quartiers, qui selon la coutume des Romains, étoient toujours fortifiés séparément. Cette ligne avoit environ six mille pas d'étendue, ce qui n'est pas fort extraordinaire, si on observe les autres ouvrages de ce grand Homme.

Tous ces mouvemens & ces travaux furent découverts par l'ennemi au point du jour. La nouvelle portée au grand camp causa une alerte générale; Scipion fit sortir ses troupes des lignes, & les mit en bataille dans la plaine. Il se crut au moment de forcer César à une bataille. Effectivement le peu de temps qu'il avoit eu pour ses nouveaux ouvrages, ne suffisoit pas pour qu'il les eut rendus capables de lui donner protection.

Scipion ordonna à sa Cavalerie de se mettre en bataille à mille pas du camp. Il en forma une seule ligne, dont le commandement fut donné à Labiénus. L'Infanterie

ſe mit de même en bataille ſur une ſeule ligne, à 600 pas derriére. Elle devoit s'avancer en meſure avec la Cavalerie, autant qu'il ſeroit poſſible, & manœuvrer ſuivant que l'occaſion ſe préſenteroit. Cette diſpoſition faite précipitament, manqua de cet accord & de cette juſteſſe de mouvemens ſi néceſſaires dans toutes les évolutions qui ſe font à la vûe de l'ennemi. La Cavalerie marcha en avant, dès que ſa ligne fut formée, ſans s'inquiéter ſi l'Infanterie demeuroit long-temps après elle à ſe ranger.

César comptoit pour ſon principal avantage d'avoir en tête un Général malhabile. Il s'étoit beaucoup hazardé dans ſa poſition, & il avoit plus compté encore ſur l'incapacité de Scipion que ſur la valeur de ſes propres troupes pour ſa ſureté. Quand il vit cette imprudente ardeur qui amenoit Labiénus ſur lui avec ſa Cavalerie dénuée d'Infanterie, il oſa entreprendre de prendre entiérement poſte à ſa vûe, & de s'y maintenir. Il ne fit point ceſſer le travail de ſes cohortes : quoique Labiénus s'avançat. Seulement il leur fit paſſer l'ordre de ſe tenir prêtes à combattre au premier ſignal. Ses ſoldats étoient formés à remuer la terre l'épée au côté, & avec toute leur armure. Le bouclier & le *pilum* étoient rangés avec ordre à la tête de l'ouvrage ; & en quittant la pelle & la pioche, les travailleurs étoient prêts en un clin d'œil à recevoir l'ennemi. Pendant cette apparente ſécurité de l'Infanterie, la Cavalerie fit ſes mouvemens qu'elle régla ſur ceux des ennemis.

Les escadrons de la gauche qui dans la marche avoient fait la tête de la colonne, se trouvèrent, lors de l'halte, à l'endroit où les hauteurs commençoient à s'arrondir pour décrire le demi-cercle, en s'étendant sur un front paralléle à celui de l'Infanterie, en forme de crochet. César fit descendre ces escadrons des hauteurs, & les mit en bataille au pié. On eut dit qu'il n'avoit point d'autre objet, que d'empêcher la Cavalerie ennemie de fondre sur son Infanterie, en se mettant à portée de prendre cette premiére en flanc. Mais il portoit ses vues plus loin. A une petite distance du dernier escadron de sa gauche, il y avoit tout près des hauteurs un village qui masquoit à l'ennemi les mouvemens que feroit la Cavalerie Césarienne. De ce coup d'œil également vaste & juste, César avoit saisi cet avantage ; & il arrangea tout pour en profiter. Le principal choc devoit être à cette gauche. Labiénus venoit droit à elle.

On se rapellera que César s'arrêta, pendant sa marche de la nuit, près d'un poste avancé des Numides, & qu'il y plaça un corps de Cavalerie Espagnole. Le poste lui parut d'une si grande importance, que sans sçavoir encore de quel usage il lui seroit, il le renforça d'une troupe d'archers. Lorsqu'il vit Labiénus s'avancer avec cette forte ligne de Cavalerie, il fit attaquer ce poste Numide. La nature des lieux mettoit bien ce Général Pompéïen d'appercevoir qu'on se battoit en cet endroit : mais

un rideau couvrant le derriére du poste, il n'étoit pas possible qu'il vit la fuite ou la retraite des Numides. Desorte que déjà ces derniers étoient battus & dispersés, qu'il les croyoit encore aux mains. Il accourut pour les soutenir. A la tête de toute sa droite, il monta les hauteurs, pendant que le reste de sa ligne poussoit en avant, en cotoyant le village qu'elle laissoit à sa droite. Il montoit avec l'espérance de prendre les Césariens en flanc & à dos, parce-que le village lui cachoit la Cavalerie postée au pié des hauteurs. César saisit ce moment où la ligne ennemie étoit partagée. Il partit sur le temps avec les escadrons de sa gauche, marcha par son flanc, & passa avec vitesse entre le village & les hauteurs, au moment où ni Labiénus ni sa gauche ne pouvoient le voir. Quand l'ennemi fut à 1500 pas où environ des travaux, les Cohortes se mirent en bataille, la plûpart sur le terrain de la pelouse qui étoit devant les ouvrages; & par ce seul mouvement, elles se mirent à couvert du choc de la Cavalerie qui venoit de front, & qui avoit à courir sur une pente pour la charge. Labiénus étoit sur les escadrons Espagnols maîtres du poste Numide, quand il s'aperçut que César le prenoit à dos. On s'aprocha: la charge fut vive. Mais la Cavalerie Césarienne sous les yeux de son chef, fit une si terrible éxécution, que Labiénus bien loin de pouvoir contenir ses gens, perdit lui-même la tête & le cœur. Il suivit les premiers qui tournèrent le dos, & s'enfuit avec eux dans le camp.

camp. Scipion pouvoit encore réparer cet échec avec le reſte de la Cavalerie & toute ſon Infanterie. Mais ce n'étoit pas un homme à prendre ſur le champ ſon parti ; & ſon irréſolution donnant le temps à l'Infanterie de conſidérer cette déroute, il ſe trouva trop heureux qu'en ſe débandant, elle prit ſa courſe vers le camp.

Céſar rentra dans le ſien, dont il fit continuer les travaux. Par ſa nouvelle poſition, il couvroit Ruſpina, Leptis, & les autres Villes d'où il tiroit ſes ſubſiſtançes. En état d'obſerver juſqu'au moindre mouvement des ennemis, il fut à portée de ſaiſir toutes les occaſions. La précipitation de la retraite des Pompeïens lui annonçoit une terreur panique. Il en augmenta l'impreſſion, en ſe préſentant le lendemain pour combattre. Bien ſûr que Scipion n'accepteroit pas la bataille, il ſe ſervit de ce refus pour le décréditer davantage dans ſon armée. C'étoit l'avantage qu'il ſe promettoit de cette montre. Mais pour peu que la fortune le favoriſât, il oſoit eſpérer de ſe rendre maître de la ville d'Uzita, qui étant au milieu de la plaine, protégeoit les troupes légéres qu'il avoit ſans ceſſe ſur les bras. Ses Emiſſaires le flatoient que la garniſon étoit bien diſpoſée à ſon égard ; & lui-même ſe diſoit qu'il n'étoit pas impoſſible que cette Place demandât à capituler, dès qu'une fois elle ſe veroit coupée de la grande armée.

D'après ces conſidérations, Céſar mena ſon armée juſqu'à mille pas d'Uzita ; & Scipion qui ne pénétroit point ſes vues, de-

meura dans ſon camp pendant cette marche. Enfin ne pouvant plus douter du projet audacieux de ſon ennemi, le Général Pompéïen fit ſortir ſon armée, & la mit en bataille ſur trois lignes, maſquées de la Cavalerie entiére, qui avoit de grands intervales, où étoient placés en avant les éléphans.

La marche de Scipion ſurprit Céſar, qui n'avoit prévu ni l'ordre de marche, ni la marche elle-même. Et en effet ſa poſition étoit critique. Il s'étoit avancé ſur Uzita avec une parfaite ſécurité, comme s'il avoit voulu l'enceindre avec ſon armée; & ſes deux ailes étoient en l'air, tandis que le centre avoit devant ſoi les murs de la Ville. Pour peu que Scipion eut déployé ſon armée, en ſe contentant de ne lui donner que deux lignes, Céſar étoit envelopé, & ſes deux ailes qui n'apuyoient à rien, auroient eu grand'peine à ſoutenir le choc. Mais après ce qui lui étoit arrivé la veille, Scipion ne ſe fioit point à ſes troupes; & le ſuccès du combat que Céſar avoit ſoutenu à deux fronts, lorſqu'il étoit environné dans la plaine de Ruſpina, ôtoit à Labiénus la hardieſſe de profiter d'une circonſtance à peu près ſemblable.

Scipion fit halte à quelque diſtance de la Ville, & s'y tint rangé comme on l'a dit, la Ville étant entre les deux armées. De part & d'autre on fit bonne contenance juſqu'au coucher du Soleil, Céſar n'oſant remuer une de ſes ailes, & encore moins donner de ſon centre contre la Ville. Sci-

pion étant satisfait de paroître faire tête. Au soir, chacun comme de concert fit un mouvement en arriére, & se forma pour regagner son camp. L'avantage de la journée resta tout entier à Scipion, dont les troupes reprirent courage à la vue de l'inaction où l'ennemi s'étoit tenu.

Mais César eut de quoi se consoler dans la levée du siége d'Achilla, que Confidius avoit fait, avec la malhabileté qui lui étoit particuliére. Ce Général avoit bien eu la patience de recommencer ses travaux, après avoir eu le malheur que les assiégés lui brûlassent sa terrasse & ses tours. Il avoit assés bien réparé sa perte, quand le bruit se répandit dans ses lignes que Scipion avoit été battu. Il ne s'agissoit que du combat de Cavalerie, où Labiénus avoit eu du dessous. Mais le lâche Confidius s'en tint à sa premiére idée; & au moment que les assiégés l'espéroient le moins, il leva le siége, après avoir brûlé ses munitions & ses provisions, gâté toutes ses machines, & renvoyé à Scipion le détachement qu'il lui avoit donné. Il se retira dans Adrumete, où le Parti lui laissoit le commandement.

Il est inconcevable qu'un si grand nombre de gens de la premiére qualité, dont plusieurs avoient commandé les armées Romaines, s'aveuglat sur la supériorité que donnoient à César l'affection de ses soldats & l'émulation qu'il nourrissoit soigneusement parmi ses Officiers. Scipion eut de cette diférence essentielle une nouvelle

preuve bien humiliante, & bien capable de lui dessiller les yeux. Un des vaisseaux de charge du dernier convoi, qui étoit arrivé de Sicile, s'étant écarté des autres, fut pris près de Thapse, par Vergilius, à l'aide de quelques barques & chaloupes. Une galère de la même flotte courut la même fortune, vers l'Isle d'Egimur, & fut prise par l'armée navale de Varus & d'Octavius. Dans le premier navire étoit Quintus, avec Lucius Ticida, Chevalier Romain, & dans l'autre un Centurion de la quatorziéme légion, avec quelques soldats. Ces derniers furent amenés à Scipion, comme il étoit sur son Tribunal. *Puisque la fortune*, dit-il, *vous a livrés entre mes mains, & que c'est par force, sans doute, que vous servés à la tyrannie de César: dites-moi franchement si vous ne voulés pas suivre le parti de la République, & de tous les gens de bien, sur l'assurance certaine, non-seulement de la vie & de la liberté, mais encore de la récompense.* Il s'imaginoit qu'ils recévroient cette grace avec reconnoissance. Mais le Centurion lui répondit. *Je te remercie, Scipion*, sans le traiter de Général, *de l'offre que tu me fais de la vie & de la liberté; & j'accepterois volontiers tes offres, si je pouvois le faire sans crime. Mais irois-je me présenter en bataille contre César, après avoir combattu pour lui l'espace de tant d'années, & mettrois-je l'épée à la main contre mes compagnons, pour qui j'ai tant de fois hazardé ma vie? Je te prie de ne m'y pas contraindre; & si tu veux éprouver tes forces, donnes-moi seulement dix de mes cama-*

rades, pour combattre contre une de tes Cohortes; tu jugeras de l'iſſue de la guerre, par celle de notre combat.

Scipion irrité de la bravade, le fit tuer ſur le champ; & envoya les vieux ſoldats au ſuplice, *en diſant qu'il les puniſſoit du meurtre de leur Concitoyens.* Céſar témoigna l'eſtime qu'il faiſoit de ces braves gens en caſſant ceux qui commandoient ſes galères devant Thapſe, pour la ſûreté des convois, & auxquels il s'en prenoit de leur perte.

Le troiſiéme jour après le départ de Ruſpina, le camp étoit entiérement retranché. Le ſoldat libre des travaux, croyoit n'avoir plus qu'à faire ſes barraques, quand une affreuſe tempête vint renverſer tous les ouvrages, & mit l'armée entiére en danger de périr. Hirtius qui la décrit, ſemble avoir été copié par Mariana, dans le récit que l'Hiſtorien Eſpagnol fait de celle que l'Empereur Charles-quint eſſuya en Afrique. L'ouragan s'éleva à neuf heures du ſoir, & dura toute la nuit. La grêle tomboit groſſe comme des pierres de fronde, & la pluye étoit ſi forte, que dans un inſtant tout le camp fut inondé. Le ſoldat qui n'avoit pour tout abri que des joncs, qu'il avoit couverts de ſes habits, ſe trouva dans la plus affreuſe détreſſe. Céſar, en partant de Sicile, ayant défendu aux troupes de ſe charger d'aucun bagage, elles furent reduites à ſe faire un toit de leurs boucliers, pour garantir au moins leurs corps. Les feux furent éteints, & tout ce qu'il y avoit de proviſions fut entrainé, ou gâté.

A peine s'étoit-on remis de cet accident, qu'on reçut la nouvelle de l'approche du Roi Juba. Quelque puiſſante que fut la diverſion de Sittius, Juba étoit aſſés puiſſant pour lui oppoſer une bonne armée, aux ordres de Sabura ſon Général, & pour marcher lui même, avec un corps conſidérable de troupes, au ſecouts de Scipion. Ce Romain, qui ſe croyoit toujours trop foible, lui avoit demandé des renforts, en exagérant la défaite de la Cavalerie de Labiénus, & le péril où elle mettoit l'armée entiére. Le Roi ne pouvoit pas s'y refuſer, la ruine du Parti Républicain, en Afrique, devant néceſſairement entrainer la ſienne. Ce Prince avoit des talens & de très belles qualités, mais il les terniſſoit par une arrogance inſupportable; & ſes Alliés, qui n'avoient pas moins de fierté, en eſſuyoient de tems en tems des affronts. L'armée de Juba conſiſtoit en trois légions, huit cens chevaux à bride, & un grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie-legére, avec trente élephans.

La jonction ſe fit à la vue des Céſariens Juba prit ſon camp dans la plaine à côté de celui de Scipion. Quoique les deux armées combinées formaſſent un nombre preſque double des troupes Céſariennes, elles étoient cependant bien loin de celui que leur donnoit la renommée; & ce fut la premiére obſervation que Céſar fit faire à ſes ſoldats, en leur demandant, ſi chacun d'eux ne ſe ſentoit pas capable de battre deux hommes. Scipion penſoit bien autre-

ment & comptoit les hommes. Dès le lendemain, il se présenta en bataille, comme si une parade générale eut été capable d'intimider César. Ce dernier s'en tint à border ses retranchemens, dont il prolongeoit continuellement l'étendue, afin de gagner pié à pié les hauteurs, derriére lesquelles les Numides se tenoient pour fondre sur ses soldats dans la plaine, & surtout sur ceux qui alloient à l'eau. A mesure qu'il gagnoit du terrain, il faisoit fortifier des lignes, qu'il prolongea de colline en colline jusqu'à la derniére en-deça de la vallée qui rompt la chaine. La montagne à l'opposite est plus haute, avec une pente beaucoup moins douce de ce côté que de l'autre. Son plateau est spacieux; mais plusieurs inégalités en rompoient le coup d'œil. Scipion profita de la nature des lieux. Pour arrêter les travaux des lignes, il plaça de l'Infanterie legére avec quelques corps de Numides sur le plateau de la montagne; & tantôt par des courses, tantôt par des armes de jet, il incommoda extrêmement les travailleurs.

Le poste parut également important à César & à Labiénus. Celui-ci qui connoissoit bien son ancien Général, ne douta point qu'il n'eut résolu de s'en mettre en possession, pour être maître de toute la vallée. Il crut l'occasion belle d'avoir sa revanche de l'échec qu'il venoit d'essuyer.

La vallée entre ces deux montagnes étoit assés large. Mais son terrain étoit fort inégal, ainsi que la pente de la montagne, qui

avoit de grands trous en quelques endroits, & dans d'autres étoit hérissée de rocs & de tertres. Au fond de la vallée, il y avoit un bois d'oliviers assés épais, par lequel il falloit absolument passer pour gagner cette montagne. Labiénus jetta dans tous ces endroits couverts, des pelotons d'Infanterie, & même de la Cavalerie. Il en fit autant sur le revers de la montagne; & les troupes qu'il mit sur le plateau, il les distribua dans les inégalités, de sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir si on n'étoit sur elles. Après ces dispositions, il attendit César. Son projet étoit de lui laisser passer la vallée, & de le charger de tous côtés, quand il grimperoit sur la pente escarpée de la montagne. César ignoroit les mesures que prenoit son ancien Lieutenant. Mais pour se prémunir contr'elles, il suffisoit à un Général de son expérience de connoître que le terrain en favorisoit de pareilles. Avant que de faire avancer ses troupes, il détacha quelque Cavalerie-legére pour fouiller la vallée. Les gens de Labiénus distribués par pelotons dans les trous & les hayes, craignirent d'être accablés par ces Batteurs d'estrade. Une troupe montra l'exemple, & se retira vers le coteau. Les autres suivirent, & l'embuscade fut éventée. Les Numides abandonnés par l'Infanterie, n'osèrent faire ferme. César fit doubler le pas à ses cohortes, & se trouva sur le plateau sans avoir combattu. Il y fut retranché avant que Scipion eut envoyé de son camp un corps capable de l'attaquer.

Il ne reſtoit plus à Scipion que la Ville d'Uzita, pour ſe conſerver la poſſeſſion de la plaine. Malgré ſon aſcendant ſur cet adverſaire & ſes troupes, Céſar n'oſa pas riſquer une attaque de vive force, dont le mauvais ſuccès auroit fait un tort irréparable à la réputation de ſes armes. Son génie hardi ſe ſignala d'une autre maniére. Il projetta d'aller de ſes derniers retranchemens à Uzita, qui en étoit éloignée de 5000 pas, par deux lignes paralléles, qui devoient courir, du pié des montagnes par la plaine, juſqu'au pié des murs. Entre ces deux lignes, il ſe propoſoit de conduire en ſûreté ſes troupes & ſes machines, pour un ſiége régulier, & de leur établir une communication aiſée avec ſon camp, de l'un & de l'autre côté de la vallée. A meſure que le travail de ces deux lignes avanceroit, l'ennemi ſe verroit reſſerrer, les courſes de ſes Numides ſeroient arrêtées, & la déſertion que cette Cavalerie-légére empêchoit, deviendroit plus nombreuſe, en devenant moins dificile.

La même nuit, Céſar fit deſcendre de ſon monde dans la plaine, & il fit ouvrir la terre pour la ligne de ſa droite. Le lendemain, il ſortit de ſon camp à la tête de ſon armée, & ſe mit en bataille, de maniére que l'Infanterie de ſa droite étoit apuyée au bout de la ligne que ſes travailleurs avoient fait pendant la nuit. Il mit ſa Cavalarie ſur ſa gauche, en s'étendant auſſi loin qu'il étoit poſſible, vers les montagnes où il avoit ſes poſtes : c'étoit l'uni-

que appui qu'il put donner à fa gauche. Il trouvoit dans cette pofition l'avantage de couvrir fes nouveaux travaux, & fes anciens établiffemens fur les hauteurs. Mais à mefure que la ligne fe prolongeroit dans la plaine, il devoit perdre ce dernier avantage.

Il eft fingulier que Scipion, qui avoit marqué tant d'envie d'en venir aux mains, y renonçât fi aifément, & que fon ennemi lui parut tout à coup invincible dans fes poftes. Mais il comptoit fur la dificulté que Céfar auroit de fubfifter long-temps dans cette pofition ; & regardant comme chimérique le projet du fiége qu'il avoit formé, il ne jugea pas à propos, pour l'empêcher, de courir le rifque d'une bataille, où la partie étoit trop égale, depuis que fes Numides ne pouvoient plus tourner l'armée de Céfar.

D'une multitude de combats, dont de chaque côté on avoit également foin de ne pas faire un engagement général, il y en eut un qui penfa avoir de grandes fuites. Les deux armées avoient coutume de quitter la plaine vers le foir, & prefque en même temps. Céfar ufoit, dans fa retraite, de toutes les précautions requifes en pareils cas. Son Infanterie défiloit la premiére, & toujours de façon à pouvoir aifément fe remettre en bataille. La Cavalerie la fuivoit & fermoit la marche. Les Généraux des armées combinées obfervèrent le même ordre. Comme il leur parut un foir que la Cavalerie Céfarienne fe tenoit trop éloignée

de l'Infanterie, ils firent tout à-coup tourner bride à toute la leur, & la menèrent fur l'arriére-garde ennemie. Juba, Scipion, & Labiénus y étoient en perfonne. Leur attaque brufque & imprévue produifit d'abord fon effet. Les efcadrons de Céfar furent fur le champ renverfés, & fe fauvèrent en defordre vers le gros de l'armée. Les vainqueurs pouffèrent leur pointe, mais l'Infanterie Céfarienne ne reçut aucune impreffion des fuyards. Elle fit volte-face, & avançant bravement aux ennemis, elle les arrêta tout court, pendant que fa Cavalerie fe rallioit derriére les bataillons. Juba, Scipion, & Labiénus perdirent ce moment prétieux, qui auroit dû être celui de leur retraite. La Cavalerie Céfarienne revint fur eux en bon ordre; & le choc qu'ils attendirent imprudemment, fut à leur defavantage. Il fallut fuir. Sans la nuit, Céfar ardent à la pourfuite les auroit pris, ou rechaffés jufques dans leur camp, qu'il auroit peut-être eu la hardieffe d'attaquer à la faveur de ce defordre. Scipion, qui pouvoit attribuer à l'indifcipline des Numides le mauvais fuccès de toutes fes entreprifes, fut affermi par ce dernier échec dans la réfolution de trainer la guerre en longueur, & de tâcher d'avoir fon ennemi par la difette. Le renfort de deux légions que Céfar reçut alors, ôtoit à ce plan la note de timidité qu'il avoit auparavant. Ces deux légions étoient la Neuviéme & la Dixiéme. Les vaiffeaux qui les portoient, avoient pris l'efcadre Céfarienne pour celle

des ennemis, & ſur le point de prendre terre, ils s'étoient remis au large. Leur erreur les fit tenir la haute mer plus longtemps que ne le permettoient leurs proviſions, & les deux corps ſouffrirent les plus grandes extrêmités de la faim & de la ſoif.

L'apropos de ce renfort, & le zéle de la Dixiéme légion, qui venoit ſans ordre, & même contre l'ordre exprès de Céſar partager ſa fortune en Afrique, ne firent point oublier à cet habile Général ce qu'il devoit au maintien de la diſcipline, dont l'inſtitution faiſoit la principale force. Avec la même hauteur que s'il eut été maître paiſible de l'Empire, il caſſa ignominieuſement deux Tribuns & trois Centurions, en leur ordonnant de ſortir ſur le champ de l'Afrique. L'un des deux Tribuns s'étoit chargé d'équipages contre ſa défenſe; & il avoit rempli un navire de ſes domeſtiques & de ſon bagage. L'autre Tribun & les trois Centurions avoient été les principaux de la ſédition de la Dixiéme légion. Sa ſévérité fit un effet merveilleux. Le châtiment des 4 Officiers paſſa pour l'expiation de la mutinerie. Les ſoldats la crurent entiérement pardonnée, & firent des prodiges pour revenir à ce dégré d'eſtime & de confiance que Céſar avoit eu auparavant pour le corps.

Céſar ſe trouvoit avec dix légions, & il en attendoit encore deux de Sicile. Scipion avoit onze légions; & par la déſertion, il n'avoit de ſupériorité du nombre que par les troupes Africaines que Juba &

les Alliés lui fournissoient. Mais déjà César avoit attaqué cette ressource des Pompeïens. Ses intrigues dans la Gétulie, avoient armé les sujets de Juba, contre leur Souverain ; & ce Prince venoit de détacher six Cohortes, que ses Lieutenans lui demandoient pour faire tête aux Rebelles.

Le travail des deux lignes dans la plaine se soutint en dépit des Pompeïens. Dès qu'elles furent à la portée du trait de la Place, c'est-à-dire, à la distance de 400 pas Géométriques, César les joignit en travers par une autre ligne paralléle à la face de la ville. En même-temps il tira, de son grand camp sur les hauteurs, cinq légions, qu'il fit camper dans l'intervalle de ces deux retranchemens, & l'on commença ensuite les travaux du siége. Il n'est pas douteux, s'il eut achevé son plan, qu'il n'eut conduit une terrasse semblable à celle de Bourges, depuis le front de son nouveau camp jusques sous les murs de la Place. Il avoit déjà changé les retranchemens de cette face en terrasse du siége. Il l'avoit même avancée sous la forme de terrasse, puisque les machines disposées sur la ligne transversale incommodoient déjà les soldats qui étoient sur les murs.

Comme, dans les guerres civiles, il n'y a jamais qu'un petit nombre de Grands, qui soit attaché, par principe, à l'un ou à l'autre parti, & que le reste ne consulte que des intérêts particuliers; ou se laisse aveuglément entrainer par ceux qui sont

en possession de leur commander, un chef de parti n'a rien de plus pressé que de procurer à ceux du parti contraire l'occasion de changer, & l'aparence de le faire avec fureté. César envisagea cet avantage, en s'approchant si près d'Uzita ; & l'événement répondit à ses espérances. Un grand nombre des partisans & des soldats de Scipion passa de son côté ; & l'on vit un soir arriver au camp un corps entier de 1000 Gétuliens ; dont la plûpart étoient des gens de condition, qui servoient dans les gardes du Roi, & qui, par reconnoissance pour les bienfaits de Marius, venoient se ranger du parti de son parent. Ces fréquentes désertions déterminèrent les chefs du parti contraire à défendre absolument les entrevues qui étoient fréquentes entre les parens & les vieilles connoissances des deux armées : ils changèrent aussi la garnison de la Place, dont ils commençoient à se défier ; & constans dans l'espérance d'avoir leur ennemi à l'aide du temps, ils se retranchèrent de leur côté, de façon à lui ôter la ressource d'une bataille à laquelle le désespoir le pourroit porter. Scipion fit élever des ouvrages dans tous les postes des montagnes, à prendre depuis le quartier de César, jusqu'à ses propres lignes : c'étoit pour partager avec lui les Hauteurs comme il partageoit la pleine. Chaque jour il venoit se présenter en bataille sous les murs de la ville pour la rassurer ; & il se retiroit comme il étoit venu, content d'avoir paru braver l'ennemi.

Il fallut enfin que César changeat sa position. Obligé de s'avancer pour couvrir le front de ses travaux, il cessa d'avoir sa gauche appuyée aux Montagnes où étoient ses postes. Scipion sentit que c'étoit pour lui un moment critique. Il s'avança avec toute son armée en bataille; & il trouva que son ennemi ayant connu la circonstance, s'étoit rangé pour le recevoir. L'ordre sur lequel étoient les deux armées est singulier. On doit se rappeller que la Ville d'Uzita étoit située près d'un marais, ou plutôt d'un terrain bas, qui continuant jusqu'à la Vallée, formoit ensuite, au travers de la plaine, un ravin, dont le bord, du côté de la Place, étoit escarpé, mais de peu de profondeur. Ce fut au bord de ce ravin, que Scipion s'avança, avec toute son armée, & se rangea en bataille, environ à trois cens pas, & vis-à-vis de l'armée Césarienne. Sa gauche touchoit à la Ville, & sa droite s'étendoit vers les hauteurs. Sous la montagne où César avoit pris son dernier poste, il mit, contre sa coutume, toute son Infanterie légionaire sur une seule ligne pleine (1). Elle montoit, avec celle de Juba, à environ neuf légions, suppose qu'il en eut laissé une pour garder le camp. Il tâcha ainsi de se conserver la supériorité du front, afin que César étant fixé sur cette Infanterie, put moins se précautionner contre les troupes-légéres de pié & de cheval. Il forma d'une partie de son Infanterie Numide, une seconde ligne, de la même étendue que la

premiére (2), mais de très peu de hauteur, afin de mieux feconder l'Infanterie légionaire, manœuvre à laquelle on l'avoit dreffée. Peut-être qu'il l'y mit dans le même efprit que les Grecs ont placé leurs armés à la légére derriére la phalange, pour lancer des traits par deffus les têtes des légionaires. Il plaça, à chaque aile, à côté de fes légions, trente éléphans, avec de grands intervalles entr'eux, & derriére étoient de gros pelotons d'Infanterie-legére (3). Il étendit ainfi confidérablement fon front, & fe mit à même de profiter de l'effet de ces animaux, fans courir le danger auquel on s'expofoit en les mettant en avant de la ligne, fuivant l'ancienne routine. Il jetta toute fa nombreufe Cavalerie à brides, avec plufieurs efcadrons de fa Cavalerie-legére, à l'aile droite (4), & n'en mit point à fon aile gauche, parce-qu'elle étoit appuyée à la Ville, comme la droite de Céfar l'étoit à fes retranchemens. Cette Cavalerie s'étendoit bien près des hauteurs, & devoit déborder de beaucoup celle de l'ennemi. A mille pas, derriére fa droite, au pied des montagnes, il plaça, comme en réferve, tout le refte de fa Cavalerie Numide, avec un nombreux corps d'Infanterie-légére (5), & il leur ordonna de ne pas quitter leur place, jufqu'à ce que toute la ligne fut engagée; mais ils devoient fe porter alors brufquement en avant, & paffant par l'efpace laiffé à deffein entre l'extrêmité de l'aile droite & les montagnes, fe jetter fur les

les derriéres des légions. Outre les avantages d'une attaque vive & imprévue, il envisagea, en éloignant ainsi cette Cavalerie Numide du front de sa ligne, le moyen de retenir sa pétulance qui étoit capable de gâter tout son plan. On voit que le grand but de Scipion étoit de déborder l'ennemi à l'aile où il étoit à découvert. Il y jetta sa Cavalerie, c'est-à-dire, ce qu'il avoit de meilleur.

César avoit changé son ordre de bataille, en changeant de position. Une légion étant laissée à la garde du camp, il en eut neuf en ligne, avec seulement 3000 chevaux, & des troupes-légéres en petit nombre : les mille archers & frondeurs venus par le dernier transport, étant son fond qui n'avoit été grossi que par les déserteurs.

Les légions se mettoient en bataille sur trois lignes du temps de César. La premiére avoit cinq cohortes, la seconde trois, & la troisiéme deux. Il parut d'abord suivre cette espéce de routine. Ses huit légions présentoient quatre cohortes en premiére ligne, vingt-quatre en seconde, & seize sur la troisiéme. Mais après les premiéres évolutions, tout-à-coup, il leva les 24 cohortes de seconde ligne, & les mit en premiére en les aboutant de niveau à sa droite, (6) qui étant apuyée aux retranchemens devoit peu craindre d'être attaquée, où étoit postée pour bien soutenir l'attaque avec une seule ligne. Il déplaça encore les 16 cohortes qui étoient en troisiéme ligne, pour les jetter sur sa gauche.

Il en forma trois petites lignes, dont la premiére (7) de six cohortes étoit nivellée avec la grande ligne. Les deux autres, chacune de cinq cohortes, étoient l'une derriére l'autre à une bonne distance. C'étoit dans ces deux corps de réserve que César mettoit sa sureté contre les attaques des Numides. Dans l'impossibilité où il étoit d'égaler le front ennemi, où la Cavalerie & les éléphans prolongeoient la ligne, il devoit s'attendre d'être tourné par ses flancs. Il laissa quelque espace entre les retranchemens & ses cohortes (8), vis-à-vis les éléphans de Scipion, à droite & à gauche, & dans cet espace il rangea de bons corps de son Infanterie-légére, de celle qui étoit dressée à manœuvrer contre ces animaux (9). Il mit toute sa Cavalerie à l'aile gauche (10) pour l'opposer à celle de l'ennemi, & plaça de gros pelotons de ses archers, avec d'autres gens de trait, derriére les intervalles des escadrons.

César vit bien que, malgré toute la valeur de ses cohortes, le sort de la journée dépendroit de la résistance de la Cavalerie, dont l'infériorité étoit trop marquée pour s'en promettre du succès. Pour y suppléer, & pour la mettre en état de soutenir l'effort de l'ennemi, il eut recours à sa bonne Infanterie, dont il prit une légion entiére, qu'il jetta en avant de cette Cavalerie. L'Historien n'a pas marqué comment cette légion fut rangée. Mais quelque poste qu'on lui assigne, si ce corps de cinq mille fantassins n'eut formé, au-devant de toute la

ligne, qu'un quarré isolé, il auroit été embarrassé en présence de l'ennemi dans tous ses mouvemens, & incapable de donner de la protection à la Cavalerie, vû que le *Pilum*, arme de jet, ne portoit tout au plus qu'à trente pas. On peut donc présumer que cette légion fut partagée en quatre ou cinq corps, qui se placèrent à distance l'un de l'autre devant la Cavalerie (11). La légion avoit une si grande supériorité sur la Cavalerie de toute espéce, que jamais celle-ci n'osoit l'aborder de front. Les escadrons de Scipion auroient eu bien de la peine & beaucoup à risquer, s'ils avoient voulu écarter ces corps, ou les laisser en arriére.

Lorsque tout fut en sa place, César donna les premiers signaux d'une prochaine bataille : il fit encore à cheval le tour de la ligne, & ayant harangué en peu de mots, il attendit l'ennemi de pied ferme. Mais Scipion, toujours indécis, toujours craintif, ne fit pas le moindre mouvement pour passer le ravin; il paroit qu'il demeura interdit à la vue de cette Infanterie, transportée devant la Cavalerie. Elle lui fit perdre toute envie d'attaquer avec sa Cavalerie, quelque nombreuse qu'elle fut, le petit nombre des escadrons de César. Il avoit été témoin, à Pharsale, de la défaite de six mille Chevaliers, par mille Césariens, à l'aide de ces Cohortes qu'il revoyoit ici. César avoit encore de plus fortes raisons de ne pas s'avancer pour engager le combat. Le passage du ravin auroit toujours plus ou moins embarrassé le choc des Lé-

gionaires ; il avoit à craindre, pour sa droite, les pierres & les traits qu'on auroit lancés du haut des murs, & une nombreuse Garnison prête à lui tomber en flanc & à dos.

Les deux armées restèrent donc ainsi en présence, sans faire aucun mouvement, depuis le grand matin jusqu'au soir, lorsque les Cavaliers Numides, que cette inaction ennuyoit, se rapprochèrent le long du pied des montagnes jusques sous le poste que les Romains avoient retranché au-delà de la vallée, pour chercher quelque occupation. La même envie prit à quelques escadrons de l'aile gauche de César, avec une partie des Armés à la légére. Sans attendre les ordres, ils franchirent le ravin & se mirent à charger ces Numides. César, attentif aux suites d'une pareille imprudence, n'avoit ni la volonté ni le pouvoir de seconder & de soutenir ses gens, qui, abandonnés ainsi à leur sort, furent culbutés & renversés par le grand nombre, maltraités & forcés de prendre la fuite avec quelque perte. La disgrace fut surtout pour les gens de pied, dont plusieurs demeurèrent sur la place.

Après ce petit avantage, dont Scipion parut content, on commença à se retirer de part & d'autre ; & cette journée, qu'on croyoit devoir décider du sort de l'Afrique, & peut-être de l'Empire Romain, finit par une escarmouche, où il n'y eut pas cent hommes tués & blessés. L'Historien remarque, qu'il n'y avoit point d'exem-

ple, que deux armées fussent restées en bataille un jour entier, à trois cens pas l'une de l'autre, sans en venir aux mains. Le lendemain les deux Généraux reprirent leurs travaux, l'un pour mettre ses postes en sureté, & l'autre pour s'approcher d'une Place, qu'il vouloit prendre à la barbe de l'ennemi.

Tandis qu'on se disputoit ainsi le terrain, dans la plaine de Ruspina, la guerre se faisoit sur mer avec autant de vivacité que la saison trop avancée pouvoit le permettre. Car les Anciens n'ayant pas la boussole, estimoient la navigation témeraire pendant l'hiver. Depuis le 11 Novembre jusqu'au 10 de Mars, ils disoient que les mers étoient fermées.

Un jour que César étoit occupé à faire la visite des travaux, on vint lui porter la nouvelle, qu'une flotte ennemie, de cinquante-cinq batimens, commandée par Varus, étoit entrée dans la rade de Leptis; qu'elle y avoit brûlé plusieurs de ses vaisseaux, & pris deux galéres à cinq rangs de rames, par la négligence des équipages, qui étoient allés se divertir à la Ville & chercher des rafraichissemens. L'affaire étoit de grande conséquence. César attendoit tous les jours, de la Sicile, l'arrivée de deux légions, & de grands transports de vivres. Il avoit détaché Aquila, avec une assez forte escadre, pour bloquer le Port d'Adrumetum; une autre escadre, aux ordres de Cispius, se tenoit à hauteur de Thapsus. Le coup de Varus supposoit la défaite

d'Aquila, & la fuite ou la négligence de Cifpius. L'un & l'autre échec fe préfenta fi vivement à l'efprit de Céfar, qu'il partit comme un éclair & vint à Leptis, à deux lieuës du camp. Il s'y éclairoit bientôt de toutes les circonftances. C'étoit la flotte d'Utique, avec laquelle Varus s'étoit rendu à Adrumetum, fur la nouvelle du tranfport des deux légions. Aquila, en conféquence de fes ordres, avoit taché de gagner le pofte qui lui étoit affigné près d'Adrumetum; mais une tempête l'ayant abfolument empêché de doubler le Cap, il s'étoit mis à couvert, avec une partie de fes vaiffeaux, derriére un abri commode, à l'Oueft du Cap, pendant que le refte de fa flotte avoit cherché le port de Leptis. Varus étant parti la nuit d'Adrumetum, faifant route du Cap droit ver Leptis, il avoit paffé Aquila fans en être apperçu; & il y avoit à craindre qu'à fon retour le Général Pompéien ne tombat fur cette efcadre Céfarienne. Céfar s'embarqua, fur le champ, à bord d'un brigantin, & fe fit fuivre de tout ce qu'il y avoit de vaiffeaux dans le port. A force de rames & de voiles, il vint à la vue de l'ennemi, précifément lorfqu'il ferroit déjà Aquila, que l'attaque d'une flotte, fi fupérieure, avoit étourdi. L'ennemi, à l'afpect des vaiffeaux de Céfar, lâcha d'abord prife, & fit voile vers Adrumetum; mais Céfar l'atteignit, reprit un de fes vaiffeaux à cinq rangs, & fe rendit maître d'une Trireme de l'ennemi. Varus doubla le Cap, avec les autres

Vaisseaux, & se retira dans le port d'Adrumetum. César ne pouvant pas, avec le même vent, ranger ce Cap, fut obligé de passer la nuit à l'ancre au dehors à l'Est du Promontoire. Mais le jour suivant, étant venu dans le golphe d'Adrumetum, il y brûla tous les bâtimens qui étoient hors du port, & après y avoir bravé l'ennemi, il revint le lendemain de son départ au camp.

La conduite de César, dans cette rencontre, est admirable & digne des plus grands éloges. Il avoit besoin de toute son activité pour se tirer d'embarras.; le moindre délai étoit funeste; & il y auroit eû trop de risque de confier à un autre la conduite d'une affaire si délicate, où il falloit, avec la même promptitude, commander & se faire obéïr. Par un seul coup de vigueur il dégagea Aquila, dont la défaite auroit été bientôt suivie des plus terribles inconvéniens, il sauva peut-être ses deux légions, & se procura, autant qu'il étoit possible, la sûreté de ses convois.

Ce dernier objet étoit des plus importans pour César, parceque toutes ses opérations de terre avoient du rapport au succès de ses convois par mer. Il avoit trouvé encore une autre ressource dans la bonne volonté des habitans & des négocians de Ruspina & de Leptis, qui lui faisoient, de temps en temps, de fortes remises en grains. Mais le long séjour de l'armée les épuisa & le pays détruit ou fouillé

par les Numides, cessa entiérement de fournir.

L'événement sembla justifier les espérances & les mesures de Scipion. Les tempêtes dévenant fréquentes en mer, les convois arrivoient très irréguliérement, ou étoient interceptés. Ainsi César se vit arrêté dans ses projets, & surpris par la disette des vivres. La fortune fit pourtant encore quelque chose pour lui. Informé que la coutume des habitans du plat-pays, en Afrique, avoit été de tout temps, de faire leurs magazins de grain sous terre, il résolut d'en faire la recherche. Pour cet effet il fit partir secrétement, pendant la nuit, deux légions, avec quelque Cavalerie, qui ayant passé les hauteurs, tirèrent vers l'intérieur du Pays, & se mirent à fouiller la terre environ à dix Miles du camp. Leur peine ne fut pas inutile : elles revinrent à l'armée avec beaucoup de bled, qu'elles avoient déterré. Mais l'ennemi n'ignora pas longtemps cette nouvelle ressource ; & il la lui coupa. La nuit suivante, Labiénus à la tête de deux légions, d'un bon corps de Cavalerie, & d'un grand nombre de troupes légéres, marcha par le même chemin qu'avoient tenu les légions de César le jour précédent, vers le Pays où elles avoient fait leur découverte. Il s'arrêta, après une marche de sept Miles, & ayant trouvé un endroit assés propre & à l'écart, il y fortifia un petit camp ; à quelque distance de là, il posta sa Cavalerie derriére un rideau formé par les montagnes ; & plus en avant,

vers le camp, il remplit un vallon & d'autres gorges d'un grand corps d'Infanterie Numide, le plus grand nombre à côté du grand paſſage. Par cette diſpoſition, faite ſuivant toutes les régles de la guerre, il couvrit très bien le Pays derriére lui, & tendit en même temps une dangereuſe embuſcade à ſon ennemi. Il étoit perſuadé que Céſar ne manqueroit pas de revenir, pour continuer des recherches, qui lui avoient ſi bien réuſſi.

Mais Labiénus étoit malheureux dans toutes ſes entrepriſes contre ſon ancien Général. Céſar fut d'abord inſtruit de ſes démarches, & de tout le détail de l'embuſcade. Ayant tardé exprès quelques jours à venir, pour mieux tromper la vigilance des Numides, il marcha avec trois légions d'élite & quelque Cavalerie, juſqu'à l'endroit où il ſavoit qu'il étoit attendu. Il lui fut alors facile de tourner & d'accabler ces gens, qui ſe voyant trahis, ſortirent tous à la fois de l'embuſcade, pour ſe ſauver vers le gros de l'armée. Les Cavaliers en maſſacrèrent plus de cinq cens, & pourſuivirent le reſte juſqu'au détachement de Cavalerie que Labiénus avoit placé pour ſoutenir. Les vainqueurs trop foibles pour ce nouveau corps, prirent la fuite à leur tour, & ſe ſauvèrent vers les légions, dont la vue fit retirer les Pompéïens dans leur petit camp. Céſar content de ſon avantage rejoignit ſon armée, où les ſubſiſtances devinrent bientôt ſi rares, qu'il lui fallut opter entre combattre, ou décamper. Le pre-

mier parti sembloit dur à un homme de génie qui connoissoit toutes ses ressources, & la supériorité que la science dans le métier lui donnoit sur ses ennemis. Après mure réflexion, il refusa de mettre à la décision d'un moment la destinée d'une guerre où il y alloit de tout. En se repliant au Sud de la Province vers Thapsus, il pouvoit espérer de trouver des grains dans les Villes qu'il sçavoit bien intentionnées pour lui. Ce fut le parti qu'il prit. Il étoit au-dessus de ces jugemens précipités, desquels les Généraux médiocres font dépendre leur réputation, & prennent tant d'inquiétude.

SECTION III.

CE fut un des premiers jours de Décembre que les troupes eurent ordre de se tenir prêtes à marcher, le lendemain à trois heures du matin, les nuits étant alors fort longues. Toute l'armée ne forma qu'une colonne; après avoir descendu les hauteurs, à l'endroit où elle les avoit montées, elle passa Ruspina, & continua ensuite sa marche par Leptis, vers le Sud de la Province. Son chemin fut entre le rivage de la mer & cette chaine de montagnes, dont on a parlé. Tous les bagages de l'armée marchèrent par sa gauche, parce-que César se tenoit sûr que l'ennemi ne le suivroit que par les montagnes qu'il laissoit à sa droite, soit pour gagner le pas sur lui, soit pour couvrir l'intérieur du Pays.

César laissa une forte garnison à Ruspina, qui couvroit sa retraite. Il en fit de même à Leptis & à Achilla, qu'il mit en état de défense ; & pour la sûreté de ses deux Ports & de toute la navigation, il renforça la flotte d'Aquila, au Nord, du côté d'Adrumetum, & celle de Cispius, au Sud de la côte, près de Tapsus. Il n'osa pas encore s'éloigner de la mer & de ses vaisseaux, qui malgré les dangers du trajet, ne cessoient pas de sortir de la Sicile & de la Sardaigne, chargés de vivres & de provisions. Le peu qui arrivoit à bon port, ne laissoit pas que d'être essentiel pour la subsistance de l'armée. C'est pourquoi il s'avança de maniére qu'il conservoit toujours la communication avec ces trois Villes. Elle lui assurèrent ses derriéres, & une partie du pays entre la mer & les montagnes. César passa Leptis, & poussa le même jour à trois mille pas audelà, devant une Ville nommée *Agar*, dont les ruines existent encore, & font une petite Ville apellée *Boobadjar*. Cette Ville est située dans une plaine, bornée par la même chaîne des montagnes, qui s'éloignent ici de la mer plus qu'aux autres endroits. César y fut reçu à bras ouverts. De tout temps suspecte au parti Républicain, *Agar* avoit déjà essuyé divers assauts de la part des Gétuliens, qui tentèrent de s'en emparer de force. Comme il trouva la situation bonne, vû qu'elle lui ouvroit beaucoup de pays pour ses fourages, & qu'il ne s'éloignoit pas de Leptis, il résolut d'y

rester, & d'asseoir son camp sous ses murs.

Scipion ne fut averti du décampement que par l'incendie des matiéres combustibles qui étoient dans les lignes, & de tous les ouvrages qu'on avoit faits pour le siége. Il est probable que César y fit mettre le feu, dans l'espérance que la flamme & la fumée formeroient des obstacles à l'ennemi pour s'éclaircir sur sa route, & le rendroient plus indécis sur le chemin qu'il devoit prendre pour le suivre. Cependant Scipion, qui n'ignoroit pas les raisons de ce départ précipité, pensa moins à harcéler César par ses Numides, qu'aux moyens de lui enlever le fruit de sa retraite, en le côtoyant de façon, que dans la néceffité de se maintenir près de la mer, il n'eût pas la liberté de s'étendre dans le pays pour en tirer des subsistances. Pour cet effet, il mena son armée derriére les hauteurs qui environnoient la plaine, & la conduisit ensuite par les montagnes, au pied desquelles César avoit pris son chemin. Il s'avança jusqu'à ce que ses partis lui donnèrent avis que l'ennemi s'étoit campé dans les environs d'Agar. Alors il descendit des hauteurs, & gagna le pays qui étoit précisément de l'autre côté des montagnes, par lesquelles le territoire d'Agar étoit borné. Il partagea son armée en trois camps. Celui qu'il prit pour le sien étoit à six mille pas d'Agar, & les autres deux à une petite distance. Il fit occuper encore tous les postes des environs, par ses Numides, se flattant qu'à la faveur de sa position, il observeroit

l'ennemi de près, & lui fermeroit entiérement l'entrée du pays.

Dès que César eut pris poste à Agar, il alla avec une grande partie de son armée, fourager en sec dans les villages & hameaux des environs, qu'il put atteindre. Il en revint chargé d'huile, de vin, de figues, & d'orge, dont il se servit pour rafraichir ses troupes, qui avoient déjà beaucoup souffert. Mais comme il n'y trouvoit que très peu de froment, & que les secours qu'il attendoit de quelques Villes, ne furent pas si prompts que le besoin l'exigeoit, il ressentit bientôt les mêmes incommodités qui l'avoit forcé de quitter la plaine de Ruspina.

Rien ne prouve mieux l'extrêmité oú César se vit réduit, que l'étrange résolution qu'il prit pour s'en tirer. A dix mille pas, derriére le camp des ennemis, étoit la ville de *Zeta*, qui selon la description de l'Historien, est le village de *Menzil* d'aujourd'hui, où Scipion travailloit à établir un grand magazin. Deux légions y étoient détachées de l'armée, pour amasser le bled & les vivres des environs. Dès que César en eut avis, il forma le projet de s'emparer de la Ville & des magazins, sans égard au danger de passer à travers les ennemis, ni aux difficultés de la retraite. Il pensa d'abord à assurer son camp, & à le mettre en état de soutenir l'attaque, au cas qu'on tentât de profiter de son absence. Dans cette vue, il le transporta de la plaine sur les hauteurs, & suppléa ainsi à sa foiblesse par

l'aſſiette des lieux. Il partit à quatre heures du matin, avec ſes meilleures légions, & preſque toute ſa Cavalerie, & ayant fait un petit détour, il parvint à laiſſer le camp de Scipion derriére lui; après quoi il tira tout droit vers Zeta, dont il s'empara ſans réſiſtance, ainſi que de toutes les proviſions qu'on y avoit amaſſées; les troupes de Scipion s'étoient répandues dans les environs pour fourager; & la Ville étoit dans une parfaite ſécurité.

Il eſt étonnant que Céſar oſât laiſſer une garniſon dans la Place, toute la communication avec elle lui étant coupée après ſa retraite. Mais connoiſſant l'incapacité de ſes ennemis dans l'attaque des Places, & comptant d'ailleurs leur donner bientôt d'autres affaires, il eſpéra de ſe conſerver cette Ville, qui dans le cours de la guerre pouvoit lui être de grande utilité.

Le terrain autour de la Place offre une campagne ouverte, juſqu'aux environs du camp qu'occupoit Scipion, où le terrain devient raboteux & entrecoupé de collines & d'autres inégalités. Cette ſituation formoit alors autant d'obſtacles au retour, qu'elle lui avoit donné de facilité pour venir. Dès qu'il ſe vit maitre de la Ville, il ſe flatta de ſurprendre avec le même bonheur les deux légions qui étoient diſperſées dans la campagne. Déjà il faiſoit ſes diſpoſitions, lorſqu'il reçut avis que Scipion venoit avec toute ſon armée tirer les deux légions de péril. Il connut alors le ſien dans toute ſon étendue, & retournant ſur

ſes pas, il ſe hâta de quitter la plaine, pour éviter une rencontre pour laquelle il étoit trop foible.

On ne ſçauroit s'empêcher de gémir ſur la trempe d'eſprit de Scipion, qui dans des circonſtances, qui exigent de la préſence d'eſprit & de la célérité dans l'exécution, ſe trouble & péche toujours par trop de précipitation dans le choix des meſures. On voit, par le récit de l'Hiſtorien, qu'il étoit facile de couper entiérement à Céſar ſa retraite, vû qu'il n'avoit pu cacher long-temps ſon expédition. Mais après que Scipion en eut été informé, il ne penſa qu'à dégager ſes deux légions; & ſans autre réflexion, il marcha à leur ſecours, avec l'élite de ſes forces, laiſſant à Labiénus, qui commandoit toutes les toupes-légéres, le ſoin d'intercepter Céſar, au cas qu'il ſe dérobât à ſa rencontre, & de faire au reſte comme il jugeroit à propos.

Céſar réuſſit par ſa diligence à traverſer la plaine ſans accident, en laiſſant Scipion derriére lui: il ne balança pas d'enfiler avec ſes troupes le grand paſſage, qui menoit entre des collines droit au camp de Scipion. Il arriva alors ce qu'il avoit prévû; c'eſt qu'auſſitôt qu'il eut paſſé avec toutes ſes troupes dans ce chemin, il ſe vit aſſailli en tête, ſur ſes flancs, & en queue, par un prodigieux nombre d'Infanterie & de Cavalerie des Numides, qui ſortoient de tous côtés de leurs embuſcades. Sa Cavalerie étant inférieure en nom-

bre & en agilité à celle de l'ennemi, il ne la lui opposa, qu'afin de gagner le temps nécessaire pour mettre en sureté les munitions, enlevées à Zeta, & pour ranger son Infanterie en ordre. Ses Cavaliers chargèrent avec autant de succès que de valeur. Ayant monté même les hauteurs, ils en chassèrent les Numides. En peu de tems on ne vit plus d'ennemis, ni dans le chemin, ni sur les côteaux. Mais à peine l'armée se fut-elle remise en marche, que les mêmes Hussards se présentèrent de nouveau de toutes les hauteurs voisines, & attaquant toujours avec la même vivacité, obligèrent César de s'arrêter à tout moment, pour faire volte-face : ce qui fatigua étrangement son monde.

Labiénus se flata de le couper de son camp ; & tout sembloit concourir à remplir ses espérances. César étoit surpris de la nuit dans des lieux arides, où il n'y avoit point d'eau. Ses gens & les chevaux étoient cruellement tourmentés de la soif. Il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent continuer la marche, & encore moins qu'il voulut leur faire passer la nuit au bivoac, avec la certitude d'être enfermé au matin au milieu de l'armée ennemie. Dans cette extrêmité, César paya de courage. Ayant fait passer sa Cavalerie à la tête de la colonne, il la suivit avec l'Infanterie formée en un grand quarré long, assés semblable aux colonnes tant vantées du Chevalier Follard. Puis il fit avancer, sans ménagement ni pour les chevaux ni pour les hommes qu'il ne pouvoit ni secourir,

ni

ni sauver qu'en les menant avec célérité au camp. Il vint à bout de les y ramener. Mais tellement haraſſés, & exténués de la ſoif, qu'ils étoient incapables d'aucun ſervice.

César avoit remarqué, que dans cette pénible retraite, ſes Cohortes avoient été ſouvent embarraſſées dans leurs manœuvres, & que la Cavalerie n'avoit pas fait tout ce qu'il en devoit attendre. Loin de s'en prendre à la valeur de ſes troupes, il en trouva la raiſon dans un défaut d'exercice : & comme ce grand homme agiſſoit toujours par principes, il tâcha d'y remédier ſur le champ, en montrant lui-même à ſes ſoldats, malgré toutes ſes occupations, de nouvelles attitudes, & un nouveau maniment du *Pilum*, pour en faire uſage contre les Numides, dont la maniére de combattre étoit différente de celle des Gaulois, & des autres ennemis, qu'ils avoient en tête. Cette attention étoit d'un Général à qui l'expérience avoit démontré, que la bravoure du ſoldat dépend ſouvent de la confiance qu'il a dans ſes armes, & dans ſon adreſſe à s'en ſervir.

Obligé de livrer journellement des combats pour la ſubſiſtance de l'armée, il eut aſſés d'occaſions de mettre en pratique les leçons qu'il donnoit aux ſoldats. Il alloit fourager ordinairement avec de grands corps, & en préſence de l'ennemi, quoique le ſuccès ne répondit pas toujours aux fatigues & à l'ardeur de ſes troupes. Laſſé de cette vie miſérable, il ſouhaita une bataille. Il avoit alors 12 légions, & les

raifons qu'il avoit eues de préférer une guerre de chicane, n'exiftoient plus. Il fortit donc un jour avec toute fon armée; & après s'être aproché fort près du camp de Scipion, il fe mit en ordre de bataille. Mais ce dernier ne bougea pas. Les confeils de Caton avoient fait impreffion fur lui. Ce fage Romain lui écrivoit journellement d'Utique, que pour réuffir dans la guerre avec Céfar, il faloit éviter foigneufement de lui livrer bataille, mais lui ôter la fubfiftance, & fe fervir du grand nombre de fes troupes légéres pour le haraffer & le contraindre dans fes mouvemens. Ce plan étoit bon & praticable.

Le lendemain les habitans d'une ville nommée Vacca, tout près de Zeta, envoyèrent des députés au camp de Céfar, & demandèrent garnifon. L'inaction de Scipion, & le fuccès de l'entreprife fur Zeta, les avoient enhardis à cette démarche. C'étoit une acquifition bien utile, tant pour la liberté des fourages, que pour le fecours mutuel que les Places fe prêteroient, & Céfar faifoit déjà fes difpofitions pour y faire paffer des troupes, lorfqu'il reçût avis que Juba ayant eu vent de ce qui fe tramoit à Vacca, avoit furpris & rafé la Ville, après en avoir maffacré tous les habitans. Céfar fauva ainfi fes cohortes, que Juba en retardant l'exécution, auroit peut-être prifes comme dans un filet. S'étant préfenté inutilement en bataille ce jour-là & le jour fuivant, il fçut à quoi s'en tenir fur le plan de Scipion.

Scipion ne pouvoit être attaqué dans ſon camp, que ſon aſſiéte & les ouvrages dont il l'avoit muni rendoient inacceſſible. Tandis qu'il avoit de l'eau à diſcrétion, le camp Céſarien en manquoit abſolument. Decamper étoit l'unique parti. Mais il falloit attirer Scipion après ſoi. Céſar hazarda une nouvelle entrepriſe pour en venir à bout. A cinq lieues de ſon camp, & à ſix de celui de l'ennemi, étoit la Ville & le Port de Thapſus, ou, le *Demaſſ* d'aujourd'hui, dont Scipion avoit fait une Place-d'armes, dans la partie du Sud de Biſacium. Il y avoit une forte garniſon, commandée par *Vergilius*, & dans le Port, un grand nombre de vaiſſeaux, que la flotte Céſarienne qui avoit ſon poſte à la rade, entre Leptis & cette Ville, tenoit en échec.

L'importance de cette place fit eſpérer à Céſar qu'en la mettant en péril, il détermineroit Scipion à changer de poſition & à venir à ſon ſecours. Le projet étoit bon, mais de difficile exécution. La Ville de Thapſus étoit environnée de pluſieurs autres Villes, dont les principales ſe nommoient *Sarſura* & *Thiſdra*, toutes pourvues de fortes garniſons, & de proviſions en abondance. On ne pouvoit former le ſiége de Thapſus qu'en ſe fourrant entre ces places, & en laiſſant pluſieurs derriére ſoi. Il falloit commencer par ſe rendre maître de quelqu'une de ces Villes, pour avoir du moins un magazin, & un apui, ou un lieu de ralliement pour les fourageurs. Céſar choiſit *Sarſura*, bâtie à l'extrêmité occidentale

de la chaine de montagnes, à 4 lieues de Thapsus, & à 3 de distance de son camp actuel, sur la gauche. Il y marcha avant le jour, prenant les devants, avec la meilleure partie de son armée, laissant les montagnes à sa droite.

Scipion fut informé du décampement, & pénétra le dessein. Il marcha avec les légions par l'autre côté des montagnes, pendant que Labiénus fut se jetter avec toutes les troupes-légéres, sur la route de l'ennemi, & sur ses flancs, pour retarder sa marche, & donner moyen de le prévenir devant Sarsura. C'étoit ce que César avoit prévu; & sa capacité lui avoit fait aporter le préservatif au mal.

Il avoit choisi dans chaque légion, 300 hommes des plus ingambes, & les ayant débarrassés de tout bagage, il les avoit placés à l'arriére-garde, avec ses meilleurs escadrons & toutes ses troupes-légéres. Les vivandiers & les marchands de l'armée étoient à la queue de l'arriére-garde, & sur les flancs de l'armée, mais à certaine distance; afin que donnant distraction aux Numides, ils ne communiquassent point aux troupes le désordre que ces pillards mettroient parmi eux. Tout alla suivant son attente. Les Numides tombèrent sur les voitures & s'y amusèrent quelque-temps; mais dès qu'ils fondirent à leur coûtume sur les légions, ils furent si mal traités & si vivement poursuivis par ces légionnaires détachés, & par la Cavalerie, que Labiénus n'osa plus s'approcher, & se con-

tenta de ſuivre de loin ſur les hauteurs,

Pendant cette eſcarmouche, Céſar s'avançoit à grands pas. Il ne fut pas plutôt arrivé ſous les murs de la Ville, qu'il livra l'aſſaut. Le Gouverneur y fut tué, & les Céſariens furent maîtres de la Place avant que Scipion ni Labiénus puſſent lui donner ſecours. Il s'y trouva des vivres & des proviſions en abondance.

Scipion s'arrêta ſur les hauteurs, de peur de s'engager à une action générale. Son adverſaire, dont l'activité étoit la qualité principale, mit à profit cette inaction; & ſans lui donner le temps de ſoupçonner une ſeconde entrepriſe de la même nature que la premiére, il marcha à Thiſdra, avec l'eſpérance d'y réuſſir comme à Sarſura. Conſidius ſi connu par ſes fautes & par ſon incapacité, ſe trouvoit alors dans cette Place. Mais Céſar le trouva ſi bien diſpoſé à le recevoir, qu'il ſe déſiſta du projet. Après avoir mis garniſon dans Sarſura, il ſe replia dans ſon ancien camp, où les proviſions de la Ville mirent l'abondance pour quelques jours. Scipion reprit pareillement le ſien; & ſe remit à obſerver ſon ennemi. Les habitans de Tabena au Sud de Thapſus ſe donnèrent à Céſar, & lui demandèrent garniſon, qu'il leur envoya d'une Cohorte avec des Archers & des machines. Cette faveur de la fortune fut ſuivie d'une autre plus conſidérable, qui étoit l'arrivée d'un grand tranſport de vivres, & de tous les ſoldats que les maladies ou d'autres raiſons avoient retenus en Sicile. Cela fai-

ſoit un corps de 4000 hommes, dont 400 cavaliers & 1000 archers. Par-là il ſe vit tout d'un coup en état d'entreprendre le ſiége de Thapſus, qu'il croyoit l'unique moyen pour tirer Scipion de ſa poſition. Avant que de décamper d'Agar, il tenta encore d'engager l'ennemi à un combat. Son armée étoit bien refaite, & autant compléte qu'il l'avoit ſouhaitée. Il s'avança donc, le lendemain de l'arrivée du tranſport, vers une campagne ouverte, & propre à ſervir de champ de bataille, à quatre lieues de ſon camp, & environ à trois de celui de l'ennemi. Il y rangea ſes troupes & fit toutes les diſpoſitions pour une bataille. Scipion ſortit bien de ſes lignes avec ſon armée, mais pas plus loin qu'à mille pas, & il ſe poſta ſi avantageuſement, que Céſar, l'ayant fait reconnoître, perdit toute envie de l'y aller chercher. La gauche Pompéïenne étoit maſquée par une Ville, nommée *Tegéa*, dans laquelle Scipion avoit jetté beaucoup d'Infanterie. En dehors il poſta quelque Cavalerie, qui s'étant partagée en deux corps, s'appuyoit aux deux extrêmités de la Ville, & étoit ſoûtenue de toute la Cavalerie de la gauche. Au cas d'attaque il avoit tout l'avantage du lieu pour ſoi. Céſar s'approcha juſqu'à petite diſtance de la Ville, & fit charger les deux poſtes de Cavalerie par quelques-uns de ſes eſcadrons, auxquels il joignit de l'Infanterie légére. On ſe battit d'abord avec un avantage égal, juſqu'à ce que Pacidius, qui commandoit la gauche Pompéïenne, fit

avancer des deux extrêmités de son aile, d'autres escadrons qui faisoient mine de vouloir prendre les Césariens en flanc. César avoit placé à ses ailes les pelotons de 300 légionnaires d'élite, pris en chaque légion, avec sa Cavalerie : comme il vit que l'ennemi se renforçoit, il en détacha quelques-uns pour soutenir les siens. Placidius ayant fait la même chose de son côté, & envoyé beaucoup d'Infanterie & de Cavalerie légére, le combat devint serieux; les troupes de César, accablées par le nombre, commençoient déjà à plier, lorsqu'il s'avança avec presque toute la Cavalerie de sa droite.

Ce devoit être pour Scipion un signal, de faire de son côté quelques mouvemens pour rassurer les combattans; mais il resta inébranlable dans son plan: il souffrit même que les ennemis donnassent la chasse à ses Cavaliers, qui en furent fort maltraités. Il se contenta de recueillir ce qui s'étoit écarté de sa grosse Cavalerie, & laissa à César le choix de se retirer après cet avantage, ou d'aller l'attaquer dans son poste. Mais César, que ses succès n'aveugloient pas, redouta la contenance & la bonne position de Scipion, & ramena l'armée dans son camp.

Après cette inutile tentative, César fit ses dispositions pour le siége de Thapsus. L'armée se mit en marche à trois heures du matin, & laissant les montagnes à sa droite, elle arriva de bonne heure devant la Ville. Thapsus étoit située sur une langue

de terre basse, à cinq lieues au Sud-Est d'Agar, & avoit un excellent Port, dont on voit encore les ruines. A quatre Miles à l'Ouest de la Place, est un grand Lac d'eau salée, qui s'étendoit jusqu'à quinze cens pas de la mer. On reconnoît encore dans les environs de Demas, ce même Lac que l'Historien décrit, excepté que sa distance de la mer est double aujourd'hui de ce qu'elle étoit alors.

César occupa d'abord tous les postes aux environs, & tira des lignes, qui, environnant la Ville, formoient un demi cercle, dont les deux extrêmités aboutissoient à la mer. Il s'empara de même de ce passage entre le lac & la mer, en le fermant par de bons retranchemens, pour la sûreté desquels il battit encore un Fort, qu'il fit garder par un bon corps de troupes.

Lorsqu'on eut avis au camp de Scipion de la marche & de l'entreprise de César, on fut quelque-temps à délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre dans ces circonstances. Il eut été honteux de ne pas tenter le secours d'une Ville aussi puissante que Thapsus, dont les habitans avoient été de tout temps les plus zélés partisans du Parti Républicain : on ne doutoit pas que la perte de cette Ville n'entraînat celle de toutes les autres du Bizacium, & que de cette maniére, César devenu maître de la Province n'eut enfin toutes ses ressources pour continuer la guerre.

Sur ces considérations, on résolut de s'aprocher de plus près de lui. L'armée

marcha par les hauteurs, que les Césariens avoient à dos, & s'arrêta à huit mille pas de la Ville. Là Scipion partagea son armée en deux camps, dont l'un fut occupé par les troupes de Juba, & l'autre par les Romains, assis d'ailleurs à une petite distance l'un de l'autre, & fortifiés par de bons retranchemens. Quelque bonne que fut cette nouvelle position pour couvrir l'intérieur du pays, elle n'étoit d'aucun effet pour le salut de la Ville. Car l'ennemi tiroit de Leptis & de sa flotte une partie de ses subsistances, avec tout ce dont il avoit besoin pour le siége, & il comptoit avec raison sur la prompte reduction de la Place.

Les Généraux du Parti Républicain formèrent alors un autre plan, qui auroit beaucoup déconcerté celui de César, si l'on eut été en état de le mettre en exécution. C'étoit de se camper tout près du bord de la mer, au dessus du Lac. On espéroit que dans ce poste non-seulement on seroit maître du passage entre ce Lac & la mer, & par là à portée de faire entrer du sécours dans la Ville, mais encore que l'on couperoit à César toute communication par terre avec Leptis & Ruspina; & pour ne pas perdre de vûe l'autre objet, qui étoit de lui ôter tous les moyens de tirer sa subsistance de l'intérieur du pays, on auroit gardé le camp de Juba pour servir de retraite à la nombreuse Cavalerie légére, destinée à battre continuellement la campagne. On se flattoit de réduire ensuite l'ennemi à la nécessité d'attaquer &

de forcer des retranchemens, où l'on s'estimoit hors de danger.

Scipion fit donc sa marche pendant la nuit, pour en cacher l'objet à César qui étoit plein de confiance dans les mesures qu'il avoit prises. Mais en arrivant à l'entrée du passage entre la mer & lac, où le Général Ponpéïeu comptoit de faire passer du monde au secours de la Place, on fut bien surpris de voir le Fort de César & ses retranchemens, qui barroient absolument la communication. Dès ce moment la tête tourna à Scipion, & on le vit courir insensément à sa perte. En effet, au lieu de se replier, ou de profiter du temps pour choisir & fortifier un autre poste, il agit d'abord comme si, après ce coup manqué, il n'avoit plus rien à espérer, que du sort d'une action générale. Il rangea ses troupes en bataille, & passa tout le jour sous les armes.

On reconnoit ici le génie de César. Trois jours auparavant, il avoit fait tous les efforts imaginables pour engager l'ennemi à une action générale; & dès qu'il la lui vit souhaiter il se tint tranquile dans son camp, uniquement occupé à perfectionner ses lignes. Peut-être qu'il étoit sûr de la réussite du siége, & qu'il se promettoit, après la prise de la Ville, une victoire plus aisée & moins sanglante. Peut-être aussi ne se proposoit-il que d'affermir Scipion dans son audace, par sa feinte timidité. A l'approche de la nuit, Scipion se retira un peu en arriére; & après avoir donné quelque re-

pos à ses troupes, il traça un camp, à environ onze cens pas du rivage. Ce fut à la pointe du jour que le travail de ses lignes commença. César vit d'un coup d'œil le danger de le laisser s'établir de ce côté, & le moment favorable de l'attaquer, ou plutôt de le surprendre, au milieu de son travail. Il ordonna d'abord à une partie de ses vaisseaux, qu'il fit monter par quelques troupes, de tourner le nouveau camp de l'ennemi, avec ordre de s'aprocher de la terre aussi près qu'il étoit possible, & de faire la descente au signal donné, en poussant de grands cris, afin de lui causer de l'inquiétude sur ses derriéres & de partager son attention. En même-temps il marcha à grands pas avec l'armée, dont il ne laissa que deux légions pour garder les travaux, vers les nouvelles lignes qui n'étoient qu'à 4 Miles de son ancien camp.

Scipion reçut d'un grand sens froid la nouvelle de l'aproche de César. Il parut connoître qu'il étoit également dangerenx de se rétirer en présence d'un ennemi de force à peu près égale, & de l'attendre derriére des lignes à peine ébauchées. Il se mit en bataille hors de ces rétranchemens commencés. Ses légions furent sur trois lignes, dont la derniére continua le travail pendant que l'ennemi fut hors de portée. C'étoit une contenance tout-à-fait capable de rassurer les troupes. Les éléphans furent placés à la droite & à la gauche de l'Infanterie; & derriére ces animaux, Scipion mit de gros pelotons de troupes-légéres. A l'aile

gauche qui s'apuyoit à la Mer, il ne donna que quelques escadrons de Numides; & il mit toute sa Cavalerie entremêlée d'Infanterie-légére, à son aile droite, qui débordoit considérablement le flanc droit des nouvelles lignes.

César rangea pareillement ses légions sur trois lignes, & plaça, contre les éléphans, de grands corps de Frondeurs & d'Archers: sa Cavalerie fut aussi entremêlée de troupes-légéres; & afin qu'elle pût tenir tête à celle de l'ennemi, fort supérieure en nombre, il la soutint, comme à Pharsale, d'une autre ligne formée par cinq Cohortes, & placée un peu en arriére. Pendant que César étoit occupé à ranger ses troupes, & à haranguer ses soldats, Scipion s'avisa de vouloir réformer & corriger son ordre de bataille. Il ordonna donc à diférens corps de la seconde & de la troisiéme ligne, d'entrer dans les travaux; & il les remplaça par d'autres qu'il en fit sortir. On ne sçait point si les prétentions des corps donnèrent lieu à cette mutation, ou si elle fut un effet de l'irrésolution de Scipion. Quoiqu'il en soit, elle fit un mauvais effet sur les soldats, qui voyant l'incertitude de leur Général, commencèrent à s'effrayer; ceux qui passoient derriére les lignes se hâtèrent de les gagner, peut-être afin de se dérober au premier choc; & les autres qui en sortoient, vinrent lentement à la place qui leur étoit assignée.

On s'aperçut bientôt de la crise, dans l'armée de César; & ses principaux Officiers lui firent de fortes instances de profiter de

ce moment favorable, pour changer. Mais soit qu'il n'eut pas encore achevé ses dispositions, soit qu'il voulut augmenter l'ardeur de ses troupes, en la retenant, soit qu'il sentit que de ce premier trouble le désordre & la confusion ue tarderoient pas à naître, il diféra jusqu'à ce qu'enfin, à la droite, les soldats, se laissant emporrer par leur courage, forcèrent un Trompette de sonner la charge. En vain leurs Officiers tachèrent de les arrêter; ils coururent à l'ennemi, & bientôt toute la ligne s'ébranla. César contraint de céder au torrent, donna à la fin le signal, & pour mot, *Felicitas*.

Cependant comme les légions de Scipion étoient composées de très braves soldats, les Césariens, malgré toute leur impétuosité, trouvèrent à qui parler. Ce furent les troupes-légéres & les Frondeurs principalement, qui donnèrent les premiéres annonces de la victoire prochaine. Les pierres lancées sur les éléphans de la gauche mirent ces animaux en fureur, ils s'effrayèrent, reculèrent, & se tournèrent enfin sur leurs propres troupes qui les soutenoient. Bientôt ils franchirent les portes du Camp, qui n'étoient encore qu'à demi formées. L'épouvante se communiqua aux Cavaliers Numides qui prirent de même la fuite, & entraînèrent le reste de cette aile, qui n'étoit plus en état de tenir tête à la Cavalerie ennemie. Alors les cinq Cohortes que César avoit placées, pour y soutenir les escadrons. se jettèrent sur le flanc du camp,

qu'elles forcèrent après quelque réſiſtance, pendant que la Cavalerie Pompéienne de la droite, & à la fin toute l'Infanterie Légionaire de Scipion lachèrent pié. Celle-ci ſe retira d'abord par les portes & intervalles des nouvelles lignes, & y fut favoriſée par les troupes, dont Scipion avoit garni le peu d'ouvrages qui étoient en état; deſorte que la perte qu'elle fit dans l'action, ne fut pas conſidérable. Mais l'action fut déciſive par l'incroyable lâcheté du Roi Juba, & des Généraux Pompéïens. La haine perſonnelle qu'ils portoient à Céſar, leur faiſant enviſager comme le plus grand malheur, de tomber vifs entre ſes mains; ils n'eurent pas plutôt vû que la victoire ſe déclaroit, qu'ils pourvûrent par la fuite à leur ſureté particuliére. Les uns ſe ſauvèrent par mer, les autres coururent en aveugles dans l'intérieur du pays. Tous furent également punis de leur lâcheté, & périrent miſérablement. La garniſon de Thapſus fut reſſerrée dans ſes murs par les troupes laiſſées à la garde du camp; & il ne ſervit de rien à Scipion d'avoir mis au dos de ſon ennemi une puiſſante Ville.

Auſſitôt que la victoire fut décidée, Céſar détacha une partie de ſon armée contre le camp de Juba, où auroit pû ſe faire le ralliement. Mais les légions Pompéïennes avoient dirigé leur retraite vers l'ancien camp de Scipion. Les ſoldats s'y voyant en grand nombre, & pouvant ne regarder l'affaire que comme une déroute dont il étoit aiſé de ſe remettre, penſèrent à éta-

blir l'ordre dans le camp, & à faire les dispositions pour sa défense. Ils demandoient unanimement un Général pour les commander. N'en apercevant aucun parmi eux, ils s'imaginèrent que le ralliement s'étoit fait, ou se faisoit dans le camp de Juba, & ils partirent pour s'y rendre. A mi-chemin, ils apprirent que César en étoit maître. Ils firent retraite telle quelle, sur les montagnes, où étant vivement poursuivis, ils demandèrent quartier, rendirent les armes, & obtinrent la vie. On vit alors un affreux exemple de la cruauté des guerres civiles. Malgré les ordres de César, & malgré même ses priéres, *dit l'Historien*, les vainqueurs avides de carnage, se jettèrent sur cette malheureuse troupe, qui s'étoit desarmée volontairement; il n'en échapa qu'un très petit nombre. Quelques-uns des plus illustres Césariens, touchés de ce spectacle, osèrent s'opposer à la fureur du soldat; mais ce fut avec danger de leur vie.

Le récit de la bataille est tronqué & donné, pour ainsi dire, avec mesquinerie par l'Historien. Peut-être ne se tromperoit-on pas de l'attribuer au peu de part que César eut à l'action. Plutarque dit, qu'au moment de commencer le combat, ce grand Homme fut pris d'un accès d'épilepsie, maladie à laquelle il étoit sujet; & que s'étant fait porter à l'écart, il avoit laissé tout aux soins de ses Lieutenans. Cette indocilité des troupes, qui engagèrent l'action avant l'ordre, donne un grand poids à l'assertion de Plutarque. César n'étoit pas

homme à souffrir dans ces troupes des écarts de cette nature ; & elles le connoissoient trop bien pour s'y laisser aller, si elles avoient sçu qu'il eut eu l'œil sur elles.

Quoiqu'il en soit, de la part qu'il eut au massacre qui suivit immédiatement la victoire de Thapsus, il est dit que ce fut lui qui reconduisit l'armée dans son camp devant la Ville, qu'il fit étaler les éléphans & ses autres trophées, pour convaincre le Gouverneur qu'il avoit battu l'armée qui faisoit la ressource de la Place. Le Gouverneur ayant refusé capitulation, César ne laissa que trois légions pour continuer le siége, avec deux autres pour faire celui de Thisdra ; & qu'il marcha en personne sur Utique où commandoit Caton. La reddition de cette Ville, la mort de Caton, & celle de Juba, sont des événemens connus & rapportés par plusieurs Ecrivains.

Après avoir réglé les affaires de l'Afrique, & réduit le Royaume de Juba en Province Romaine, César partit d'Utique le 10 du mois de Mars, n'ayant pas employé cinq mois & demi à terminer une guerre si importante & si difficile.

Fin de la Campagne de César en Afrique.



SEC-

SECTION IV.

Le Blocus d'Aléſia par Jules-Céſar.

Comm. Caſaris de Bello Gallico livre VII. chap. 68 & ſuiv.

APrès diverſes victoires, remportées ſur les Gaulois, Céſar ayant rétabli la paix & la tranquilité parmi ces peuples, qui avoient combattu inutilement pour leur liberté, fit ſelon ſa coutume un voyage en Italie, où il apprit la mort de Piſon, & les brouilleries de Rome. Le bruit qui en vint bientôt dans la Gaule, incita les Gaulois à de nouveaux efforts, pour ſe dérober au joug Romain. Les peuples du pays Chartrain donnèrent l'exemple : les Auvergnats ſuivirent ; & pluſieurs autres peuples après eux. Vercingetorix, Auvergnat, fut élû chef de la confédération. Céſar ne fut pas plutôt informé de ces mouvemens, qu'il ſe mit en route au cœur de l'hiver, & traverſa les montagnes du Gévaudan, couvertes de neige. Il arriva en Auvergne avant qu'on ſçut qu'il y venoit. Cette célérité affermit pluſieurs Cantons dans ſon parti, & étonna ceux qui s'étoient ſoulevés. Céſar paſſa avec la même promptitude en Bourgogne & en Champagne, où il aſſembla ſon armée. Il vint dans le Berry, où il aſſiégea & prit Vellaudunum, dont il reçut ſix cens ôtages ; enſuite il força Gien ou Orleans, & y fit un grand carnage.

Vercingetorix effrayé de ces premiers succès, ne crût pas son armée assés bonne, pour hazarder une bataille contre César. Mais il se promit de le ruiner, en lui coupant ses subsistances. Dans cette idée, il reduisit en cendres un nombre prodigieux de Villages & vingt Villes. Il ne put refuser d'épargner Bourges. César en fit le siége, qui lui couta beaucoup de peine, & où il se trouva reduit à de grandes extrêmités. Enfin il s'en empara, après diférens combats, où périrent plus de 40000 Gaulois. Il y raffraichit son armée. Pendant le siége, il tâcha de surprendre le camp de Vercingetorix; mais il en fut repoussé. Ce Capitaine Gaulois ne se laissoit point abattre par les disgraces. Il comptoit sur les ressources du courage & de la prudence, & soutenoit la guerre avec espérance de la terminer heureusement, à force de patience. Mais il n'avoit de connoissances militaires que ce qu'en donne le génie; l'expérience lui manquoit: & César lui donna le change, en l'amusant d'un côté, tandis qu'il passoit d'un autre. Le Romain vint mettre le siége devant Clermont.

Vercingetorix se campa de l'autre côté de la Ville, & incommoda tellement son ennemi, qu'il lui fit lever le siége. César couvrit sa retraite du prétexte que sa présence étoit nécessaire, pour contenir les Autunois, qui s'étoient soulevés. Leur chef conduisoit le secours qu'ils envoyoient à César. Il n'étoit plus qu'à dix lieues de l'armée Romaine, lorsqu'il feignit d'avoir

avis que César avoit fait massacrer tous les Autunois qui étoient dans ses Troupes. Aussi-tôt un chacun cria vengeance. L'affaire étoit concertée de longue main : on ne fit grace à aucun Romain dans Autun, & dans le camp. César en ayant eû la nouvelle devant Clermont, prit quatre Légions, & toute sa Cavalerie, & marcha jour & nuit, jusqu'à ce qu'il eut joint les Troupes des Autunois. Son apparition les surprit. Elles se remirent à sa discrétion. César en écrivit à la Ville, persuadé qu'elle rentreroit dans le devoir ; & il revint dans son camp de Clermont, encore à temps pour en repousser Vercingetorix qui l'attaquoit.

Ce Général Gaulois, fidéle à son plan, porta les Autunois à se déclarer en sa faveur, malgré la défaite de leurs gens. Il s'empara de Nevers, où César avoit ses magazins & sa caisse militaire. Il força son ennemi de se retirer vers la Loire, pour accélerer sa jonction avec Labiénus, qu'il avoit envoyé vers Paris, au commencement de cette guerre. Labiénus n'eut pas peu de peine à se tirer du milieu de ces peuples soulevés. Il se conduisit en habile homme. La prise de Melun le mit en état de passer la Seine. Il battit & dissipa tout ce qui voulut l'arrêter dans sa marche. Il gagna Provins, & de-là fit sa jonction avec César.

Toutes les Gaules s'unirent alors pour sécouer le joug Romain, & Vercingetorix fut élû Général de la Ligue. Satisfait du succès de ses premiéres mesures, il augmenta

considérablement sa Cavalerie ; & s'en tint à côtoyer perpétuellement César. On doit admirer son habileté à bien choisir ses camps. Elle devoit être grande, puisque César le plus actif & le plus entreprenant Capitaine qu'il y eut au monde, ne trouva jamais l'occasion de l'attaquer avec avantage. Au contraire, le Général Gaulois crut avoir celle de le surprendre dans sa marche. On peut dire que Vercingetorix a formé César. Si le Gaulois avoit eu les mêmes secours de l'éducation & de l'art que le Romain, Rome auroit fait joug à Clermont, & la Gaule auroit donné à l'Italie les loix qu'il lui fallut recevoir d'elle. Pour l'emporter César eut besoin d'employer la discorde, & d'avoir des Gaulois à opposer aux Gaulois. De tout temps les Romains convenoient que d'homme à homme, d'armée à armée, si les armes avoient été égales, il falloit un coup du ciel pour qu'ils eussent le dessus.

Vercingetorix ayant séparé sa Cavalerie en trois corps, il fondit à l'improviste sur les Romains, qu'il prit en même-temps sur les flancs & en tête. La disposition qu'il avoit faite, & la bonne opinion qu'il avoit de sa Cavalerie, lui promettoient de grands avantages. Mais César qui l'avoit étudié, lui opposa ses escadrons, & les soutint si à propos de son Infanterie, que malgré son infériorité il fit face de toutes parts. Le combat avoit duré quelque temps, quand César fit tourner par quelques escadrons de Germains, une montagne qui étoit à sa droite sur le flanc gauche des Gaulois, au-

delà du lieu où étoit le fort du combat. Cette manœuvre décida l'affaire. Les Gaulois, voyant les Romains prêts à fondre ſur eux, & ſe croyant environnés, prirent la fuite, & furent pourſuivis juſqu'à une riviére, derriére laquelle Vercingetorix avoit rangé ſon Infanterie en ordre de bataille. Les Romains n'oſèrent alors paſſer cette riviére.

Cépendant Céſar fit mine d'en tenter le paſſage & d'attaquer le camp Gaulois. Vercingetorix ne jugea pas à propos de ſe mettre, en y reſtant, dans la néceſſité d'une nouvelle action. Comme il craignoit en même-temps qu'en reculant devant l'Armée de Céſar, il ne s'éloignat trop des renforts qu'il attendoit des Gaulois ſoulevés, il prit le parti de ſe retirer, avec toute ſon armée, ſous les murs de la ville d'Aléſia, qui étoit tout proche, & où il paroiſſoit impoſſible que Céſar le forçat.

Lorſqu'il décampa, Céſar le ſuivit dans l'eſpérance de l'entamer encore avant qu'il eut gagné ſon nouveau poſte. Il avoit laiſſé deux légions pour la garde des bagages & du camp, & il étoit marché en toute diligence avec le reſte des Troupes juſqu'à la nuit; mais Vercingetorix ayant les devants, évita facilement la rencontre. Il abandonna prudemment 3000 hommes de ſon arriere-garde, qu'il n'auroit pu ſoutenir, ſans ſe trop engager.

Le lendemain, Céſar ſe trouva en préſence de la Ville, & de Vercingetorix qui s'étoit campé ſous ſes murs. L'impoſſibilité

qu'il vit de l'y forcer, ou de l'affiéger dans les formes, lui dicta le projet d'enfermer par de bonnes lignes la Ville & l'armée, & de reduire l'une & l'autre par la difette, inévitable pour quatre-vingt mille hommes, qui étoient venus à l'improvifte fe joindre aux habitans d'une grande Ville..

L'entreprife étoit des plus difficiles. Il y avoit à redouter des fréquentes forties. L'affiette des lieux étoit peu propre aux ouvrages ordinaires; & l'on devoit s'attendre à voir paroître bientôt une nouvelle armée Gauloife, beaucoup fupérieure à celle qu'on alloit bloquer: car il n'étoit pas douteux, qu'à la premiére nouvelle de ce blocus, tous ces peuples, qui avoient choifi Vercingetorix pour le protecteur de leur liberté, ne priffent les armes en fa faveur, & ne vinffent à fon fecours. Mais César, qui ne fe laiffoit pas rebuter par les difficultés, fe furpaffa en cette occafion, & mit en œuvre tout ce que l'art & l'expérience offroient alors de plus parfait. Vellejus dit de ces ouvrages, qu'à peine un homme oferoit les entreprendre; mais que pour les exécuter, il fembloit néceffaire que les Dieux mêmes y euffent mis la main. Voici le détail tel que Céfar le donne. Plufieurs Sçavans de cabinet ont tenté de l'expliquer, fans y pouvoir réuffir.

Aléfia étoit fituée au fommet d'une montagne extrémement haute, dont le pié étoit de deux côtés arrofé de deux différentes ri-

viéres. (*) La pente vers l'Occident donnoit dans une plaine de trois mille pas; le reste du terrain, autour de cette montagne, étoit entrecoupé par plusieurs collines de différente grandeur, dont quelques-unes égaloient en hauteur la montagne sur laquelle Aléfia étoit bâtie. Les Gaulois s'étoient campés sous les murs de la Ville, sur la pente de la montagne, qui étoit du côté de l'Orient; les autres parties de la montagne paroissent avoir été escarpées. Ils avoient pratiqué autour de leur camp un fossé, avec un rempart revêtu d'un mur de grandes pierres féches, de six piés de haut, pour se garantir d'insulte.

César s'étant fait suivre par les deux légions qu'il avoit laissées au camp, occupa d'abord les postes les plus avantageux autour de la Ville, & divisa son armée en vingt-deux quartiers, établis la plûpart sur les hauteurs, il les fortifia par de bons retranchemens, que le soldat Romain, accoutumé à ce travail, & portant toujours ces palissades dont parle Polybe, acheva en très peu de temps. Il établit des communications entre les différens quartiers, tint constamment sous les armes une grande partie de ses troupes, & fit les dispositions

(*) Cette Ville d'Aléfia, dont Diodore de Sicile dit que le grand Hercule étoit son fondateur, & qu'il apelle la Capitale de toutes les Gaules, n'est plus aujourd'hui qu'un méchant bourg, situé près de Flavigny dans l'Auxois, à peu de distance de la Ville d'Auxonne, qui a hérité de son nom. *Viginére Comment. de Jules César.* p. 166.

néceſſaires pour ſe mettre, pendant la nuit, à l'abri de toute ſurpriſe.

Il fit enſuite travailler à une ligne environnante devant tous ces quartiers contre la Ville. Cette ligne, qui avoit onze mille pas de circonférence, qui font près de quatre lieues, étoit formée d'un foſſé de quinze piés de largeur, ſur une égale profondeur, qu'il conduiſit par tout où le terrain n'étoit pas interrompu par des hauteurs & des montagnes. La ligne embraſſa de même le terrain entre les deux riviéres, qui remplirent d'eau le foſſé en pluſieurs endroits. Derriére le foſſé il éléva un terre-plein de douze piés de haut ſur berme, qu'il fit border du côté de la Ville, par un bon clayonage mêlé de troncs d'arbres & de piquets, pour contenir la terre. Autour de ce terre-plein regnoit cette paliſſade branchue, décrite à l'occaſion du blocus d'Agrigente. Elle étoit auſſi bien liée & affermie ſous terre qu'en dehors, & plantée tout près du rempart ſur la berme, & peut-être un peu inclinée vers la campagne. A l'intérieur, il donna le talus néceſſaire pour empêcher l'éboulement des terres & pour faciliter l'accès. Sur le bord de ce terre-plein, il éléva un parapet, fait d'un bon faſcinage, avec ſes embraſures. Au bas du parapet, il ficha de gros pieux avec leurs branches, taillées en pointe & un peu baiſſées, pour empêcher l'eſcalade. De 80 en 80 pas on voyoit ſaillir hors de la courtine une tour, ou plutôt un cavalier, puiſque ce n'étoit qu'un tertre artificiel en forme de fer à cheval,

avec ſes parapets, pour découvrir le flanc de quiconque viendroit à l'aſſaut.

Pendant que Céſar faiſoit travailler à cette ligne, les Gaulois firent de fréquentes ſorties. Un jour Vercingetorix ſortit avec toute ſa Cavalerie, & ſe rangea en bâtaille devant ſes retranchemens, dans la plaine qui régnoit d'un côté de la montagne. Ayant mis l'Infanterie également en bataille derriére la ligne, il parut qu'il n'attendoit que l'avantage de ſa Cavalerie contre celle des Romains, pour donner le ſignal à toute ſon armée de ſortir & de tomber ſur les quartiers de Céſar. Le Romain pénétrant bientôt ſes vues, ordonna à toutes les Cohortes, dans les diférens quartiers, de ſe mettre en bataille devant leurs retranchemens, & fit en même temps avancer la Cavalerie, ſoutenue d'un gros corps d'Infanterie, qui à une certaine diſtance la ſuivit à petit pas. Les Gaulois combattirent en braves gens, & forcèrent les Romains de plier. Mais Céſar envoya à leur ſecours le corps de Cavalerie Allemande, qui changea dans un inſtant le ſort du combat. Les Gaulois en déroute ſe hâtèrent de regagner leur camp; & comme les iſſues qu'ils y avoient pratiquées étoient trop étroites, ils ſe preſſèrent & ſe culbutèrent, de façon qu'un grand nombre fut maſſacré par les Allemands. Ceux-ci ſe voyant arrêtés par le foſſé, deſcendirent de leurs chevaux, faiſant mine de vouloir forcer les retranchemens; & comme l'Infanterie qui avoit ſoutenu la Cavalerie, s'avançoit auſſi, le camp des

Gaulois fut faisi tout à coup d'une telle frayeur, que tant Infanterie que Cavalerie, tout courut en confusion vers les portes de la Ville, comme pour s'y fauver. Mais Vercingetorix, fachant qu'il avoit peu à craindre de cette boutade des Cavaliers Allemands, fit d'abord fermer les portes, & raména tout le monde à la défenfe des retranchemens. Les Gaulois n'eurent pas plutôt repris leurs poftes, que les Romains, défefpérant de les forcer, fe retirèrent, fatisfaits de l'avantage qu'ils venoient de remporter.

Après cette malheureufe tentative, Vercingetorix voyant que la Cavalerie lui feroit déformais à charge, prit la réfolution de la renvoyer, avant que les Romains euffent achevé leurs lignes. Il ordonna donc à cette Cavalerie de retourner dans les Villes, & chargea les Chefs de repréfenter à leurs concitoyens le danger où il fe trouvoit; qu'il n'avoit que pour trente jours de vivres, qu'il efpéroit de les faire durer quelques jours au-delà du terme, en les ménageant; mais que pendant ce temps, il falloit néceffairement venir avec une puiffante armée à fon fecours, fi on ne vouloit pas voir périr quatre vingt mille hommes des meilleures troupes, & un Chef qui avoit fait tout ce qui étoit en lui, pour délivrer les Gaulois du joux odieux des Romains. Après avoir donné ces inftructions, il fit partir ces efcadrons, qui à la faveur de la nuit, pafférent fi heureufement entre les quartiers, par les endroits où on n'avoit

pas encore tiré la circonvallation, que les Romains ne s'en apperçurent que lorsqu'il n'étoit plus temps de les suivre. Vercingetorix ayant ensuite amassé autant de provisions qu'il lui étoit possible, & rassemblé une grande quantité de bétail, il fit des réglemens pour la distribution des vivres, & ramena son armée dans la Ville.

César averti du plan de Vercingetorix par les prisonniers & les transfuges, fit travailler à toute force aux ouvrages qu'il avoit projettés pour ce blocus. Mais il se vit extrêmement incommodé par les fréquentes sorties des Gaulois, qui bien que toujours repoussés, ne laissoient pas de retarder beaucoup les travaux. Pour s'y opposer, & pour augmenter encore plus sa fortification, il fit creuser à quatre cens pas de la ligne de contrevallation vers la Ville, un fossé perdu & à fond de cuve, de vingt piés de largeur & d'autant de profondeur, qui avoit dans sa circonférence huit mille cinq cens pas. La terre qu'on en tiroit, servoit de rempart, derriére lequel le soldat étoit à couvert des traits, & plus en état de tenir contre les sorties des Gaulois. Cet ouvrage fait, César crut s'être assuré plus de loisir pour achever sa ligne de contrevallation.

Mais les Gaulois furent infatigables; ils sortirent quelquefois par toutes les portes, pour assaillir les nouveaux ouvrages; desorte que César fut obligé d'employer une grande partie de l'armée pour les garder dans toute leur circonférence. D'ailleurs,

comme il y eut en même temps de grands corps détachés au fourage, & d'autres pour amener, même de loin, des bois & des matériaux, César ne se sentit pas assez de monde, pour exécuter la grande ligne de circonvallation, qu'il avoit encore à faire en-dehors, avant le temps qu'il comptoit pour celui de l'arrivée des Gaulois. La dificulté devoit être encore plus grande pour les défendre, en cas qu'il eut sur les bras, outre les Gaulois de la Ville, la grande armée qui s'assembloit pour le secours. C'est pourquoi il imagina de nouveaux moyens pour augmenter la force de ses lignes, de façon qu'occupant moins de monde à leur garde, elles lui laissassent un plus grand nombre de travailleurs pour la circonvallation, & de soldats pour la défense.

Il fit couper des arbres d'une médiocre hauteur, ou seulement de fortes branches, auxquelles il laissa les rameaux, en rognant ceux qui étoient trop longs, & en les aiguisant tous en pointe. Il creusa ensuite tout près de l'enceinte un fossé de cinq piés de profondeur, dans lequel on mit ces troncs liés par le bas, pour qu'on ne put pas les arracher. On en fit une espèce d'abbatis, dont les branches entrelacées présentoient de toutes parts des pointes aigues; & on joignit ainsi dans ce fossé cinq hayes l'une à l'autre, ce qui forma une barriére hérissée, qu'on ne pouvoit ni arracher ni passer, qu'avec une extrême dificulté.

Tout auprès en avant, il fit creuser huit

rangs de puits, disposés en quiconce, à trois piés de distance l'un de l'autre, & de trois piés de profondeur, ayant les bords plus larges & se rétrécissant insensiblement jusqu'au fond. Dans ces puits on ficha des pieux ronds, de la grosseur de la cuisse, brûlés & aiguisés par le bout, que l'on affermit au pié en foulant & paitrissant la terre, jusqu'à fausser le niveau sur chaque fosse, au point que toute remplie qu'elle étoit, elle faisoit un trou profond de deux piés. Ces pieux pointus ne sortoient du fond qu'à la hauteur de quatre doigts, & on les couvrit d'herbes & de brossailles pour cacher le piége. Au-devant de tout cela, on séma des chausse-trapes, qui n'étoient autre chose que des hameçons de fer, attachés à un gros bâton de la longueur d'un pied, lequel se fichoit en terre jusqu'aux aiguillons.

Ayant ainsi achevé & mis en bon état de défense sa ligne de contrevallation, César fit travailler sans relâche à celle de circonvallation. Son plan étoit d'enfermer dans ces deux lignes les diférens quartiers établis & retranchés sur plusieurs hauteurs autour de la Ville, en éloignant l'une de l'autre d'environ 470 pas, desorte que cette ligne extérieure auroit 14.000 pas, ou près de cinq lieues, dans sa circonférence. Mais il y avoit quelques-unes de ces collines & hauteurs qui étoient fort difficiles, & dont la pente s'étendoit si loin en avant, qu'il étoit impossible de les environner entiérement. César continua donc ses retranche-

mens, en ſuivant le terrain juſqu'à ces hauteurs, qu'il ſe contenta de rendre d'un difficile accès, par des barriéres de buiſſons, de piéges & de chauſſe-trapes, comme il avoit fait dans la ligne de contrevallation, où les mêmes obſtacles s'étoient préſentés. Les quartiers étant d'ailleurs fortifiés par les retranchemens ordinaires des camps, il tâcha de les joindre, autant qu'il étoit poſſible, à ceux de la ligne; & il ſe ſervit en même temps de ces hauteurs pour établir la communication avec la campagne, en y pratiquant des iſſues, par leſquelles il fit enſuite des ſorties contre l'ennemi, lorſqu'il en reçut l'aſſaut.

Cette ligne de circonvallation étoit faite comme l'autre, avec les mêmes obſtacles en avant vers la campagne, un foſſé de la même profondeur, un ſemblable rempart garni d'un parapet, des crénaux, des tours, des machines de toutes ſortes, des léviers, des pieux, & des pierres, pour repouſſer les aſſaillans. Après avoir fini tous ces ouvrages, Céſar fit de grands fourages & ramaſſa des proviſions & des vivres pour environ un mois. Ce travail prodigieux ne prit qu'environ quarante jours. L'armée de Céſar n'étoit guères que de ſoixante mille hommes. Elle étoit compoſée de dix légions & de quatre mille cavaliers. Sa confiance en ſes légions étoit telle, qu'il diſoit ſouvent qu'avec elles il pourroit eſcalader le ciel. D'ailleurs étant maître des environs, il en pouvoit employer les habitans aux travaux; ſi ce n'étoit pas juſqu'à en faire

ses pionniers, du moins le servirent-ils pour amasser & charrier les matériaux & le bois, dont il se fit une si grande consommation, que les forêts des environs ne suffisant pas, on fut obligé d'aller faire les abbatis au loin.

L'immensité des travaux de Numance, de Carthage, de Dyrrachium, de Perusium, ne permettent point de révoquer en doute le récit de César, auquel l'exactitude de ses détails, & le silence de ses contemporains, semblent avoir donné son autenticité. Le soldat Romain étoit manœuvre, fossoyeur, maçon, charpentier, bucheron, comme le vouloit son Général : il exerçoit en temps de paix tous ces métiers pénibles, & il les regardoit comme des parties essentielles de sa profession. Accoûtumé à porter de pesans fardeaux, à remuer les machines, à les servir, & à les faire jouer, il supportoit, sans peine & sans murmure, des corvées auxquelles nos plus déterminés volontaires se refuseroient.

Pendant ce temps-là, les Gaulois avoient assemblé une forte armée, dont ils donnèrent le commandement à quatre Généraux. Le plus estimé étoit *Commius*, auparavant ami & allié de César, à qui il étoit redévable de toute sa fortune. Mais comme César le dit lui-même, ni l'amitié, ni le souvenir des bienfaits, n'empêchoient point ce Général de servir sa patrie. L'amour de la liberté & la passion de la recouvrer, avoient gagné tous les esprits. Il falloit renoncer à la qualité de Gaulois,

ou s'unir au plus grand nombre contre les Conquérans des Gaules.

Quelque diligence qu'on fit, ces troupes ne purent être prêtes à marcher au secours d'Aléſia, au temps que Vercingetorix avoit marqué. Ce délai jetta le déſeſpoir dans l'ame des aſſiégés, qui ne ſachant pas ce qui ſe faiſoit en leur faveur, & manquant déjà de vivres, délibérèrent ſur les partis les plus violens dans une ſi grande extrêmité. Fort peu vouloient ſe rendre; d'autres conſeillèrent de faire une ſortie générale, tandis qu'on étoit encore en force. L'Auvergnat *Critolaus* propoſa de tuer tous ceux qui étoient inutiles à la guerre, & de ſe nourrir de leur chair. Ce conſeil fit horreur aux plus déterminés. Autant pour diminuer le péril actuel de la diſette, que pour ſe mettre dans l'impuiſſance de revenir à l'avis du féroce Auvergnat, on réſolut de faire ſortir toutes les bouches inutiles. Les Mandubiens, qui avoient reçu Vercingetorix dans leur Ville, ſubirent ce ſort. Mais Céſar ne les admit point dans ſon camp. On ne ſçait pas s'ils pûrent rentrer dans la Ville.

L'armée auxiliaire ſe forma. Commius, qui la commandoit, s'aprocha du camp Romain. Il avoit ſous ſes ordres 240 mille hommes d'Infanterie, & huit mille de Cavalerie. Il occupa d'abord une chaine de montagnes, qui n'étoit qu'à cinq cens pas de la circonvallation, & il y poſa ſon camp. A la vue de cette puiſſante Armée de ſecours, Vercingetorix reconduiſit ſes troupes

pes dans l'ancien camp, ſous les murs de la Ville. Il combla le foſſé, & raſa les retranchemens qui en avoient fait l'enceinte, afin de tout diſpoſer pour une ſortie générale. Céſar fit auſſi ſes diſpoſitions, aſſignant à chacun de ſes Généraux ſon poſte ſur les deux lignes; il redoubla les gardes, & tint ſes troupes prêtes à tout événement.

Le lendemain, Commius fit avancer ſa Cavalerie dans la plaine, qui étoit aſſés ſpacieuſe à l'occident de la Ville. Il avoit mêlé avec les Eſcadrons pluſieurs pelotons d'archers & de ſes meilleures troupes légéres. Toute ſon Infanterie fut en même temps rangée en bataille ſur les hauteurs qui bornoient la plaine. Ces diſpoſitions indiquant à Céſar que l'ennemi vouloit une affaire de Cavalerie, il crut devoir l'accepter. La retraite lui étoit aſſurée au cas de malheur; & ſi la fortune ſe déclaroit pour lui, ce premier début devoit relever le courage de ſes troupes, & diminuer l'ardeur des ennemis

La Cavalerie Romaine ſortit donc des lignes; & fondant ſur celle des Gaulois engagea un combat très opiniâtre. Les aſſiégés d'Aléſia, les quartiers Romains aſſis ſur les hauteurs, & les Gaulois rangés également ſur les montagnes, furent témoins de cette action. De toutes parts on jetta de grands cris pour encourager les combattans. Les Gaulois reçurent le choc avec beaucoup de courage. Soutenus à propos par leurs archers, qui faiſoient pleuvoir une

grêle de traits, ils repoussèrent plusieurs fois les Romains. Le combat avoit duré depuis midi jusqu'au coucher du soleil; il devint alors plus furieux, chaque parti ramassant toutes ses forces pour décider la journée à son avantage. Les Romains, poussés par les Gaulois, s'étoient raprochés de leur camp : on se battoit tout près des retranchemens. Alors César, qui avoit gardé en réserve sa Cavalerie Allemande, la fit sortir par un autre endroit de la ligne, un peu détourné de celui auprès duquel le combat se donnoit. Elle se forma sur un grand front, sans intervalles, fondit avec impétuosité sur les Gaulois, qui ne s'y attendoient pas, & les força en un instant de plier, & de fuir en déroute. Les troupes-légéres, abandonnées par la Cavalerie, furent d'abord environnées & taillées en piéces. C'est le sort ordinaire à pareille Infanterie, employée à cet usage. Les Romains poursuivirent les Gaulois jusqu'à leur camp, & retournèrent ensuite victorieux dans les lignes.

Il eut été aisé à Commius, qui commandoit une si nombreuse armée, de faire suivre & soutenir cette Cavalerie par un gros corps d'Infanterie, ce qui auroit facilité sa retraite & celle des troupes-légéres, avec autant d'ordre que de sûreté, au cas qu'il n'eut pas voulu les reformer pour revenir à la charge. Mais il ne faut pas aprécier la conduite de ces peuples, selon les bons principes de l'art de la guerre. Pleins de courage, ils se battoient en braves gens,

sans prendre d'autres mesures que celles que le gros bon sens leur dictoit. Leur Infanterie étoit mal armée ; n'ayant pour toute arme qu'une longue épée de mauvaise trempe, il étoit impossible qu'elle résistât au choc d'une bonne Cavalerie ; & rangée comme elle étoit sur une prodigieuse profondeur, il falloit qu'elle fut d'abord mise en confusion & en désordre.

Commius se prépara à un assaut général. Tout l'armée fut occupée à faire des fascines, & des échelles, à ajuster de longues faulx & des crocs, pour arracher les palissades & détruire les défenses du parapet. C'est à quoi l'on employa le jour qui suivit ce premier combat.

Commius choisit la nuit pour son attaque. Vers minuit, il fit sortir son armée du camp ; il la conduisit vers les retranchemens, dont il embrassa une grande étendue. Pendant la marche, on jetta de grands cris, pour servir de signal à Vercingetorix d'attaquer de son côté les lignes en même-temps. Ce tumulte avertit également les Romains de faire jouer les machines, qu'ils avoient dressées tout le long de leur ligne. Les Généraux de jour avoient de gros corps sous leurs ordres, pour porter du secours par tout où ils verroient les Gaulois combattre avec avantage. Dès que ceux-ci furent sous les balistes, ils incommodèrent beaucoup les Romains par les traits & les fléches qu'ils firent pleuvoir sur eux de tous côtés. Les chausse-trapes & les piéges, qu'ils n'avoient pas même prévus, leur cau-

ſèrent quelqu'embarras, mais ne les empêchèrent point de s'avancer courageuſement. Ils en étoient déjà à franchir cette barriére hériſſée, pour parvenir au comblement du grand foſſé : ils y procédoient avec toute la vigueur imaginable, mais l'émulation empêchoit que ce ne fut avec ordre. Les décharges réitérées des petites armes & des frondes firent grand effet ſur cette multitude. Les plus hardis étoient aſſommés à coups de levier. Le jour parut qu'on en étoit encore à cette premiére barriére. Les Romains renforcèrent leurs poſtes. Commius craignit quelque ſortie de leurs quartiers, qui étoient ſur les hauteurs, il apréhenda d'être pris en flanc; & croyant qu'il s'opiniâtreroit inutilement dans ſon projet, il fit ſonner la retraite.

Au moment que les cris des Gaulois avoient indiqué à Vercingetorix le moment de ſa diverſion, il ſortit avec toute ſon Armée. Ayant perdu quelque temps au comblement du premier foſſé, il vit tout à coup l'impétuoſité de ſes gens arrêtée par les clauſſe-trapes, & par la barriére d'épines, qui fermoit l'accès du foſſé de la contrevallation. Le jour le ſurprit, occupé encore à ſe faire paſſage à travers tous ces obſtacles. S'apercevant alors de la retraite de Commius, il prit le même parti, & retourna cette fois dans ſon camp, ſans avoir rien fait.

Le mauvais ſuccès de cette premiére attaque fit remarquer, aux chefs des Gaulois,

qu'ils avoient attaqué les retranchemens des Romains, précisement où ils étoient les plus forts, & de la plus grande défense. On envoya donc quelques gens du pays, avec des Officiers des plus entendus, reconnoître les lignes dans toute leur circonférence. Il leur parut probable, que dans une enceinte d'une si grande étendue, & dans un terrain si inégal, il y auroit des endroits plus foibles que les autres.

En effet, il y avoit dans l'enceinte de la circonvallation, du côté du Nord, une montagne d'une grande hauteur, dont la pente se portoit, hors de la ligne, fort avant dans la campagne. Cette montagne étoit si singuliérement escarpée de ses deux côtés, que de la ligne qui y aboutissoit, il n'y avoit d'accès à la hauteur, qu'au moyen d'un long circuit. Du côté de la campagne, l'accès à cette montagne étoit sur une pente assés douce, qui conduisoit jusqu'au sommet par un terrain spacieux. Il est apparent que des deux côtés de cette large voye, le chemin étoit fort inégal, & qu'il y avoit de distance en distance, de petites hauteurs qui s'élévoient l'une sur l'autre; desorte qu'il s'étoit formé plusieurs sentiers détournés, par lesquels on débouchoit, en différens endroits, dans le grand passage. A une petite distance du pied de la montagne, il y avoit des hauteurs & des collines, entre lesquelles étoient des vallons & des gorges entiérement hors de la vue de ceux qui étoient au haut de l'autre montagne.

César, qui connoissoit l'importance de ce poste, y avoit établi un quartier pour deux légions. Les retranchemens qui couvroient le dehors du camp, traversoient le large passage par lequel on montoit au sommet, & s'étendoient à droite & à gauche, aussi loin qu'il étoit possible, dans les inégalités qui étoient de côté : desorte que tout le camp fut assis sur la pente de la montagne, environ à la même hauteur que les lignes. Ce camp étoit fortifié avec toute l'exactitude imaginable. Du côté de la campagne, il avoit les mêmes ouvrages que le reste de la ligne ; & tous ces pas & sentiers, qui aux côtés du grand passage, conduisoient au haut de la montagne, étoient barricadés, & parsemés de toute sorte d'obstacles. Malgré toutes ces précautions, César ne pouvoit pas si pleinement occuper tous les pas & tous les détours de cette montagne, qu'il n'en restât quelques-uns, par lesquels l'ennemi pouvoit déboucher.

C'étoit cette montagne que les gens du pays, qui en connoissoient parfaitement bien l'assiette, indiquoient au Général Gaulois, comme l'endroit de toute l'enceinte le plus propre à être forcé.

Commius choisit 60-000 des meilleurs hommes de son armée, & en donna le commandement à un parent de Vercingétorix, nommé *Vergasillaunus*, qui marchant toute la nuit, en prenant quelques détours pour dérober sa marche, arriva au point du jour au pied de cette montagne, où il se

cacha si bien qu'il ne fut point apperçû des Romains. Commius étoit convenu du signal de l'attaque, & lui avoit donné des guides, qui devoient lui faire connoître tous les avantages du terrain.

En même temps Vercingetorix, qui avoit déviné sur les mouvemens de Commius, qu'on avoit quelque dessein, se mit en état d'attaquer, aussitôt que le bruit & les cris de ses compatriotes lui annonceroient l'action entamée de leur côté. Il avoit préparé une quantité prodigieuse de fascines pour combler le fossé, & il avoit fait construire toutes sortes de galeries & de mantelets, pour se mettre à l'abri des traits des Romains. La même raison qui avoit déterminé Commius, lui ayant fait changer le plan de son attaque, il avoit fait reconnoitre dans l'enceinte de la contrevallation, une hauteur qui étoit à peu près de la même nature que celle où Vergasillaunus devoit se porter.

Le lendemain, Commius rangea son armée en bataille au pied des montagnes où il étoit campé, vis-à-vis les lignes ennemies, dont il embrassoit une grande étendue. César voyant cette démarche de l'ennemi, s'attendit qu'ainsi que dans l'assaut précédent, les Gaulois s'attacheroient à cette partie de la ligne qui étoit dans la plaine. Il la mit en état de défense, sans se précautionner plus qu'à l'ordinaire à l'endroit où les plus grands coups devoient se frapper. Sur le midi, après que les troupes de Vergasillaunus eurent repris haleine, &

repassé leurs dispositions, les trois armées marchèrent aux lignes avec une égale résolution. Il n'est pas douteux, que si Commius, poussant jusqu'aux retranchemens, les eut attaqués en même temps que Vergasillaunus & Vercingetorix, les Romains n'eussent été forcés, & perdus sans ressource. Mais, soit que les vains efforts de l'attaque précédente eussent intimidé ses Gaulois, soit que Commius crut que sa présence suffisoit pour empêcher les Romains de se dégarnir de ce côté, il fit alte, après s'être approché à la portée du trait.

Pendant ce temps, Vergasillaunus marcha brusquement à l'assaut du quartier, où étoient les deux légions, sur la pente de la montagne. Il s'étoit mis à la tête de son monde, qu'il fit avancer sur un aussi grand front que le passage le permettoit, les rangs & les files bien serrés, les boucliers élévés sur les têtes, formant la *Tortue* qui les mettoit à l'abri des traits jettés d'enhaut. Il passa au travers des chausse-trapes, & des autres obstacles qui étoient sur le chemin; il les fit couvrir de terre & de fascines, à mesure qu'il poussoit en avant. Peut-être qu'en même temps une autre partie de ses troupes enfila les différens pas & les sentiers que les guides montrèrent; desorte que les Romains, qui ne s'y attendoient pas, étoient déja attaqués en quelques endroits de leurs retranchemens, lorsqu'ils virent encore le gros des Gaulois s'avancer fiérement pour donner l'assaut. L'impétuosité des attaquans fut extrême. Ils comblèrent

le foſſé, ils arrachèrent les paliſſades, & ils s'élançèrent à corps perdu ſur les retranchemens avec autant de concert que de célérité. Malgré leur vigoureuſe défenſe, les Romains auroient cédé à la longue.

Céſar s'étoit ménagé un grand corps de réſerve, avec lequel il s'étoit poſté dans un endroit, d'où il étoit à portée de donner du ſecours partout où il en ſeroit beſoin. Dès qu'il fut averti du danger où le quartier des deux légions ſe trouvoit, il y envoya Labiénus avec ſix cohortes, qui compoſoient un corps de trois mille hommes. Il lui ordonna, qu'au cas qu'il ne vit pas jour à ſe défendre derriére les lignes, il eut à en ſortir avec la plus grande partie de ſes troupes, & à attaquer les Gaulois devant les retranchemens, l'épée à la main. Lui même il reſta encore quelque tems dans ſon poſte, pour obſerver Commius, qui ne bougea pas de place.

Ce fut alors qu'on lui annonça le grand ſuccès de l'attaque de Vercingetorix. Ce dernier s'étoit avancé contre les retranchemens d'un quartier aſſis ſur une montagne, avec tout l'appareil d'un Général qui aſſiége une Ville. Il avoit de grands mantelets, des galeries, & d'autres machines, derriére leſquelles il s'approcha des lignes, combla le foſſé, & ſe fraya le chemin pour l'aſſaut. Vigoureuſement ſecondé par ſes Gaulois, que le déſeſpoir faiſoit agir, il étoit ſur le point de forcer ce quartier, lorſque Céſar envoya renfort ſur renfort pour ſoutenir les ſiens. Il déta-

cha d'abord le jeune Brutus avec quatre cohortes, & le fit ſuivre par Fabius, qui en commandoit ſept autres; & comme toutes ces troupes ne faiſoient que retarder les aſſaillans, il vint lui-même avec tout le reſte de ſon corps de réſerve, au riſque de laiſſer preſque ſans défenſe la ligne, que Commius menaçoit avec la plus grande partie de ſon armée. Tout ce que Céſar effectua avec ſes grands renforts, fut de rétablir en quelque façon le combat, ſans pouvoir repouſſer entiérement ces Gaulois, qui ne quittèrent leurs avantages qu'avec la vie. Le combat devint furieux. Les Romains, encouragés par la préſence de leur Général, firent des merveilles. A la fin Céſar ſe raſſura, & remettant la conduite de cette action à ſes Généraux, il quitta les combattans pour voler à l'autre attaque des Gaulois, où le danger n'étoit pas moins grand.

Pendant que l'Infanterie étoit aux mains, Céſar avoit fait aſſembler toute ſa Cavalerie; & en pouſſant la plus grande partie hors de la ligne, il lui donna ordre de tourner les Gaulois de Vergaſillaunus, & de leur tomber à dos. Lui même, ſuivi du reſte de ſes Chevaliers, & prenant en chemin quatre cohortes qu'il trouva deſœuvrées, il s'avança droit vers ce quartier que Vergaſillaunus attaquoit. Mais, avant ſon arrivée, Labiénus étoit déjà certain de repouſſer l'ennemi. Une faute qui auroit dû couter cher aux Romains, tourna à leur avantage.

Dans l'abſence de Céſar, les cohortes, qui ſe tenoient le plus près du quartier attaqué, voyant l'inaction de Commius, commencèrent à s'y ennuyer, & inſenſiblement elles quittèrent l'une après l'autre leurs poſtes, pour venir au ſecours de Labiénus, qu'elles voyoient prêt de céder aux aſſauts. En peu de temps Labiénus ſe vit trente-neuf cohortes, qui ſuffiſoient pour exécuter ce que Céſar lui avoit recommandé de ne faire qu'à la derniére extrêmité. Après les avoir rangées ſur un auſſi grand front qu'il étoit poſſible, à une petite diſtance derriére les retranchemens, il ſe prépara à une ſortie générale avec tout ce qu'il avoit de troupes, à qui l'ardeur de ces cohortes fraiches fit oublier leurs fatigues. A cet effet il fit promptement élargir les iſſues que les combattans avoient à dos. Il en fit ſortir une cohorte après l'autre, pour ſe joindre à celles qui étoient en bataille. Les Gaulois trouvant la ligne dégarnie, la percèrent & y entrèrent en foule. Mais Labiénus vint les charger dans la ligne, l'épée à la main; & la ſurpriſe ſe joignant à la valeur de ſes gens, les Gaulois reculèrent & repaſſèrent la ligne en déſordre; enſuite ils firent une retraite approchante de la fuite vers leur gros. Les Romains les pourſuivirent de près, & s'étant fait jour au travers des retranchemens, paſſant par toutes les iſſues pratiquables, ils vinrent juſqu'à ce gros, qui occupoit toute la pente de la montagne. Vergaſillaunus ſe forma aſſés promptement pour recevoir les Ro-

mains. Ce combat devoit décider du fort des deux armées.

Dans ce moment César furvint avec un nouveau renfort ; fa préfence releva le courage de fes troupes. Elles fondirent fur les Gaulois avec furie. Mais elles les trouvèrent auffi déterminés à fe bien défendre, qu'elles l'étoient à les attaquer. On fe battit quelques-temps avec égalité, jufqu'à ce que la Cavalerie de Céfar parut à la queue des Gaulois. Le contretemps effraya Vergafillaunus, & lui fit perdre courage. Les Gaulois tournèrent le dos, & s'enfuirent vers le corps d'armée que Commius avoit tenu dans une parfaite inaction. Les Romains les pourfuivirent. La frayeur s'empara de l'armée de Commius, qui prit honteufement la fuite, & laiffa la victoire la plus compléte à l'heureux Céfar. Vergafillaunus fut pris, & Sedulius, chef de ceux du Limofin, tué. La laffitude mit fin à la pourfuite & à la tuerie. Après avoir donné quelque repos à fes troupes, Céfar détacha vers la minuit, des partis de Cavalerie, qui achevèrent de difperfer tout ce qui fembloit vouloir tenir ou aider le ralliement.

Le malheureux Vercingetorix fit de fon côté des prodiges de valeur ; mais ayant appris la défaite de Vergafillaunus, & vu l'infâme manœuvre de Commius, il fut contraint de faire fa retraite. Affemblant alors tout ce qu'il avoit de monde, il leur protefta que ce n'étoit point pour fes propres intérêts qu'il avoit pris les armes, mais feulement pour la liberté de tous les

Gaulois, qu'il avoit voulu délivrer de l'oppreſſion des Romains : qu'il étoit impoſſible de nager contre le torrent : qu'il les laiſſoit maîtres de diſpoſer de ſa perſonne, ſi pour obtenir de meilleures conditions, ils vouloient le livrer mort ou vif.

Ces infortunés ſe rendirent à Céſar, qui les fit vendre pour l'eſclavage. Le Romain ſe tait ſur le ſort qu'il fit au brave Vercingetorix. Ce qu'on peut ſoupçonner n'eſt pas à la gloire du Vainqueur. Dion écrit qu'il fut retenu priſonnier & mis à mort, après avoir été mené en triomphe.

SECTION V.

Travaux devant Marſeille.

Comm. de Jules Céſar, Liv. II de la guerre civile.

PEndant la Glorieuſe campagne de Céſar en Eſpagne contre Afranius : ſon Lieutenant-Général Trebonius, à la téte de trois légions, aſſiégea Marſeille, qui s'étoit déclarée contre lui. Cette Ville, bâtie ſur les bords de la Mer Méditerranée, qui environnoit trois parties de ſon enceinte, n'étoit acceſſible pour des aſſiégeans, que par le côté de terre, où l'art avoit joint tout ce qu'on connoiſſoit alors de meilleur, pour ſupléer ou pour ajouter à la fortification naturelle. Ses murs étoient conſtruits à grands frais, & munis avec la profuſion ordinaire à une Ville riche & libre. Il n'y

avoit rien à défirer pour la bonté de fon Port, défendu d'ailleurs par une nombreufe flotte, qui s'accrut, lors du péril, par le renfort de Domitius, & par l'Efcadre que le jeune Pompée y joignit. Ces forces maritimes pouvoient tenir tête à celles de Céfar; & Brutus, à qui il avoit donné la commiffion d'inquiéter & de ferrer la Ville du côté de la Mer, n'y fit que des efforts inutiles.

Trebonius déterminé au fiége, ramaffa dans la Province plufieurs milliers de Pionniers, & un grand nombre de bêtes de fomme, avec une prodigieufe quantité de fafcines, de clayes, d'arbres, & d'autres matériaux néceffaires pour les travaux. Céfar ne marque point fi Trebonius fit des lignes, ni comment il les fortifia. Les Romains n'ont jamais négligé ces précautions. Trebonius projetta deux attaques, l'une contre le mur qui aboutiffoit au Port, & l'autre du côté méridional, le long du grand chemin à la gréve. Il dirigea en perfonne la principale attaque, dont la partie effentielle devoit être une terraffe de quatre-vingt pieds de hauteur. Au fiége de Bourges, on vit une jettée de cette efpéce, qui avoit trois cens trente pieds de largeur. Il eft probable que celle de Marfeille n'eut pas un moindre front. Cet immenfe ouvrage fut pouffé felon toutes les régles de l'art, & avec toute la diligence poffible. On mit en œuvre toutes fortes de mantelets, & des galeries pour couvrir les travailleurs.

Mais on avoit à faire à des ennemis,

qui depuis long-temps s'étoient préparés à la défence. Leurs Arſenaux étoient fournis de toutes ſortes d'armes défenſives; & les Ingénieurs Marſeillois s'étoient apliqués à perfectionner les machines. Ils avoient entr'autres des baliſtes extraordinaires, qui tirèrent avec la plus grande violence des poutrelles longues de douze pieds, groſſes à proportion, & ferrées comme des pilotis. Quelque précaution qu'on eut priſe pour les galeries, en les couvrant de quatre rangs de faſcines couchées l'une ſur l'autre, ces énormes traits les perçoient toutes, & alloient encore s'enfoncer fort avant dans la terre. Trebonius fut obligé de couvrir ſes galeries avec de groſſes poutres d'un pied d'épaiſſeur, afin de mettre à couvert les travailleurs, qui aportoient les matériaux néceſſaires pour la conſtruction de la terraſſe.

Outre cela, il mit à la tête de l'ouvrage, une Tortue ſolide, qui étoit une galerie toute d'une piéce, longue de ſoixante pieds, compoſée de groſſes poutres, couverte & armée pour réſiſter au feu & aux pierres. Marcellin & Vitruve la décrivent exactement. Elle différoit peu de la galerie dont Céſar lui-même a donné la deſcription. Trebonius l'employa ici, pour préparer & niveller le terrain que la jettée devoit couvrir.

Malgré le nombre des travailleurs & l'abondance des matériaux, l'ouvrage n'avança pas beaucoup. Il ſembloit impratiquable de porter les travaux à la hauteur que

les défenses de la Ville exigeoient. Les Marseillois ne s'en tinrent point au jeu de leurs machines, qui continuoit jour & nuit, avec le plus grand succès : ils portoient le fer & le feu dans les travaux, par des sorties réïtérées, où souvent ils étoient repoussés avec perte, mais où ils ruinoient toujours quelque partie considérable de l'ouvrage des assiégeans.

La guerre ne se fit pas avec moins de vigueur sur mer. Nasidius, que Pompée envoyoit avec seize vaisseaux de guerre au secours des Marseillois, avoit passe heureusement le détroit de Sicile en présence de Curion, qui commandoit pour César une puissante flotte dans ces parages : il avoit fait voile vers Marseille ; & étant arrivé à Toulon, qui alors apartenoit aux Marseillois, il avoit donné avis de sa venue à Domitius & au Sénat de la Ville : il les sollicita d'armer tout ce qu'ils avoient de vaisseaux, & de se joindre à lui, pour tenter un nouveau combat contre Brutus, qui depuis sa derniére victoire serroit de près la Ville. Les Marseillois se prêtèrent à ses vues avec empressement ; & ayant fait diligence extraordinaire pour l'équipement de leurs navires, ils sortirent du Port : les trois escadres unies formèrent une belle flotte. On attaqua Brutus, mais les Marseillois furent abandonnés dans l'action par les Romains, qui n'ayant pas le même intérêt que leurs Alliés à libérer la Ville, esquivèrent le combat, & se retirèrent sains & saufs en Espagne. Les Marseillois contraints

traints de rentrer dans leur Port, furent pourſuivis & maltraités par Brutus, qui leur prit quatre vaiſſeaux & en coula cinq à fond.

Ce malheur ne découragea point les aſſiégés. Par leur opiniâtreté à continuer leurs ſorties, la terraſſe avança lentement: maîtres du haut de leurs murs, ils dominoient ſur tout le terrain qui étoit entre la Ville & les ouvrages dos Romains; deſorte que ceux-ci n'oſoient aller recevoir les gens de la ſortie au-delà de leurs travaux, ni les pourſuivre après les avoir repouſſés; parcequ'alors ils ſe découvroient à toutes les armes de jet qui étoient en batterie ſur les remparts.

Le dépit que donnoient aux Troupes ces ſorties fréquentes & ruineuſes, détermina les Officiers de la droite de l'attaque, à tenter de s'établir plus près de l'enceinte de la Ville, dans un poſte indépendant de la grande terraſſe. A cet effet ils pouſſèrent les galeries en avant, vis-à-vis une Tour de la Ville; & ils y bâtirent, ſous la protection des mantelets, un mur de briques de cinq pieds d'épaiſſeur. Il en eut trente de front: on lui donna bientôt des flancs d'une égale dimenſion; ce qui forma un quarré, dont on fit un logement pour un corps avancé, deſtiné à prendre en flanc les gens de la ſortie, qui ſe jetteroient dans les travaux. Ce fut en même temps un lieu de retraite pour les aſſiégeans, lorſqu'ils ſeroient contraints de reculer, & un poſte d'où ils pouvoient protéger le grand ouvrage. Mais ce n'étoient là que de foibles

ressources ; & la supériorité des défenses sur les travaux de l'attaque ne laissoit gueres d'espérance au Général Romain.

Un habile Architecte lui répréſenta, que si cet ouvrage de brique, construit par les soldats, uniquement pour se loger ou s'épauler, pouvoit être porté à la juste hauteur d'une Tour, la Ville seroit bientôt prise. On en convint ; mais la proximité de la Tour, vis-à-vis de laquelle on avoit placé ce quarré, le grand apareil des machines que les assiégés dirigeroient contre le travail, la difficulté de soutenir les travailleurs, vû l'éloignement des autres ouvrages ; tout cela formoit des obstacles qui paroissoient insurmontables. Le même homme promit d'élever cette Tour à la vue de l'ennemi, & sans perdre un seul homme : on douta, puis on résolut de hazarder l'entreprise. César a trouvé l'invention admirable ; & il se plait à en donner le devls. Jusqu'ici aucun Traducteur-Commentateur n'a réussi à le présenter de maniére à satisfaire les connoisseurs.

La hauteur primitive du mur que le soldat avoit bâti, étoit égale à la hauteur des galeries ordinaires, sous la protection desquelles il étoit construit. Le plan exigeant qu'on haussat ce mur jusqu'à former un premier étage, à proportion de la hauteur qu'on avoit destinée à la tour, il falloit avant tout couvrir les travailleurs. L'Ingénieur Romain se promit ce qu'il vouloit, d'une espéce de mantelet, connu chez les Latins, sous le nom de *Pluteus*. Il étoit

plus fort & plus haut que ceux qui formoient les galeries ordinaires, & qu'on appelloit *Vineæ*.

Le mur étant pouffé au premier étage, à couvert de ces machines, on fit l'entablement. On ajufta les poutres traverfiéres de façon que leurs bouts, paffant dans la muraille qui avoit cinq pieds d'épaiffeur, étoient couverts par la maçonnerie, afin de ne point donner prife au feu. Toute cette charpente fut bien amarrée, planchée, & pavée de briques. A fes quatre coins, on avoit laiffé quatre grands trous, & au milieu un cinquiéme plus grand que les autres. Au deffus de cette charpente, on éléva la muraille d'environ un pied.

Deux fortes fabliéres qui fe croifoient, & qui étoient bien emmortaifées à leur milieu, où elles étoient confolidées par des traverfiéres, furent enfuite pofées fur ce premier entablement; de façon que fes quatre bouts atteignoient en dedans les quatre encoignures des murailles, dans lefquelles elles étoient comme enchaffées. Il y avoit quatrè montans, attachés fortement à chaque bout de ces deux fabliéres, & un cinquiéme plus fort que les autres, au milieu, où les deux fabliéres fe croifoient. Ces montans paffoient au travers du premier entablement, par les cinq trous qu'on y avoit laiffés.

Cette croifée fervit de bafe à une couche de fortes poutres, qui étant pofées, avec de petits intervalles, furent foigneufement clouées & cramponées aux fabliéres qu'el-

les couvroient. Ces poutres étoient plus longues que le diametre de tout l'édifice, & sortoient plus de cinq pieds en dehors du mur. Sur cette rangée de poutres, on coucha en travers d'autres poutres de la même longueur & de la même force, de maniére qu'outre que toute la plateforme de l'étage en étoit couverte, les bouts saillans aux quatre faces des murs formoient encore une espéce d'auvent, auquel on attachoit les mantelets.

Tout cet amas de poutres étoit lié par de bons traversiers, & fortement attaché par toutes sortes de crampons, de crochets, & de gros clous : il y avoit outre cela, en bas de cette charpente, un fort plancher, pour porter la maçonnerie. On remplissoit les carreaux de mortier, de briques, & de terre grasse; & on élevoit ce pavé beaucoup au-dessus de la charpente, pour pouvoir résister au feu, parce-que c'étoit sous cet abri qu'on devoit élever la Tour. Pour se garantir des catapultes, qui auroient brisé la maçonnerie, on ajoûta encore une couverture de matelats, ou de paillasses piquées, capables d'engourdir le choc ou la chute des plus grosses pierres.

Les rideaux qu'on avoit préparés, étoient faits de cables entrelacés & tressés en forme de nattes. L'expérience avoit montré que cette seule espéce de rideaux étoit à l'épreuve de la violence de toutes les machines. Leur largeur étoit de trente pieds, à proportion de celle des murs de la Tour, & ils avoient quatre pieds de hauteur. On

attacha trois de ces mantelets à ces bouts de poutres faillans ; & on les laissa pendre aux trois cotés des murs, qui pouvoient être vus & atteints par les batteries des assiégés.

Dès que tout cela fut fait, & que les murs furent suffisamment munis contre le feu & les pierres, on ôta les mantelets solides, qui avoient couvert le travail ; & on présenta à l'ennemi le même quarré qu'il avoit déjà vû, mais bonneté d'un couvercle, qui trompoit l'effort de toutes ses machines.

On appliqua ensuite, en dedans de la Tour, des vindas & des crics, sous les cinq montans qui tenoient au toit, & qui descendoient par les encoignures à quelque distance du rès de chaussée ; & on manœuvra pour éléver ce toit & ses mantelets. Quand il fut tant soit peu haussé, des ouvriers se glissérent entre le toit & le premier entablement, pour placer & appliquer d'autres vindas, au moyen desquels, & d'autres machines qu'il est aisé d'imaginer pour les travaux de cette espéce, on fit monter ce toit (les tenans passant par les vuides de l'entablement) jusqu'à la hauteur des rideaux, c'est-à dire, jusqu'à ce que le bas des rideaux touchât le bord du mur, qu'on avoit achevé.

On ajusta ensuite de forts soliveaux entre le toit haussé & le premier entablement d'où il étoit monté, de même qu'en bas sous ses cinq tenans, pour le soûtenir debout contre les efforts des assiégés & l'im-

pétuofité de leurs machines. De cette maniére on étoit fuffifamment à couvert pardeffus & aux côtés, pour travailler à toute force à paver le premier étage & à éléver le mur; ce qui fe faifoit en peu de temps, à l'aide de cette diligence & de cet ordre, qui étoient propres au foldat Romain.

A mefure que les murs s'élévoient, on monta de nouveau le toit, & les mantelets fufpendus, avec les mêmes machines dont on s'étoit fervi pour la premiére élévation, jufqu'à ce qu'on fut parvenu à la hauteur du fecond entablement. On s'y prit de la même maniére que pour celui du premier étage; & il fervit de bafe à fon tour pour placer les machines & les soliveaux, qu'on employoit pour éléver de nouveau & foutenir le grand toit. Cette manœuvre fe repéta jufqu'à ce que les parois de la Tour fuffent à la hauteur requife. On les y éléva à la vue des affiégés : ce fut bientôt une Tour de briques, à laquelle rien ne manqua; on y pratiqua des canoniéres pour les machines & pour les archers.

Ce bâtiment nouveau, & fi voifin de la Ville, changea entiérement la face du fiége. Les Romains fe trouvèrent en état de protéger leurs grands travaux de la terraffe; & ils dominoient pleinement fur la Tour oppofée & fur une partie de la courtine qui y étoit contigue. Ce dernier avantage procura aux affiégeans celui de protéger la conftruction d'une galerie, pour le comblement de foffé, & pour l'aproche du

bélier. César décrit encore, en Architecte Militaire, la fabrique & l'action de cette galerie, qu'on ne reconnoit point dans les versions.

On fit avancer de nouveau les mantelets & les galeries de campagne, dont on s'étoit servi pour la construction du premier mur de la Tour. On les alligna à un flanc de cette Tour, pour couvrir ceux qui travailloient le long de cette face, à la nouvelle machine.

On coucha en terre deux grosses & larges sabliéres de soixante pieds de longueur, à quatre pieds de distance l'une de l'autre; & on les joignit aux bouts & au milieu, par des poutres traversantes, sans autre plancher.

Sur ces deux sabliéres on éléva perpendiculairement des poteaux de cinq pieds de hauteur, à environ deux ou trois pieds l'un de l'autre. Ils étoient fichés dans les deux sabliéres, de façon que ceux de l'une se trouvoient droit vis-à-vis ceux de l'autre.

Tous ces poteaux étoient attachés à deux autres sabliéres qui les couvroient, & qui leur servoient d'architraves; plusieurs autres mis en travers joignoient en haut ces deux sabliéres, & contenoient la charpente.

Dans ces deux architraves, on ficha des chévrons, qui s'élévant un peu des deux côtés, étoient joints à d'autres placés en travers; de sorte que ces chevrons, préparés d'avance, avoient la figure d'une arcade, ou d'un cintre plat, qui forma le

comble de la galerie, Ces chévrons étoient joints ensemble, & affermis dans les architraves par des fermettes, des entraits, & des esseliers. Des lattes & des contrelattes, à quatre doigts d'espace l'une de l'autre, garnissoient en longueur les deux architraves, & sortoient quelques pieds au-dessus, pour contenir les briques & les poutres, dont on chargea le comble.

On couvrit ensuite le comble avec de grosses poutres, l'une près de l'autre; on les affermit par des clous & par des tenons de charpente; & on remplit les entre-deux de terre grasse & de mortier. Ce toit de poutres, qui gardoit la forme d'un cintre abbaissé, fut ensuite pavé de briques & de tuiles, à une assés grande épaisseur pour résister au feu des assiégés. Comme les briques & les tuiles, qu'on avoit employées, étoient légérement desséchées & peu cuites dans le fourneau, on craignit que l'eau, lâchée par les canaux & les seringues, ne détrempât la tuile & la terre grasse. Pour y obvier, on revêtit ce pavé de cuirs, qui étoient encore doublés de feutres & d'esclavines, pour résister en même temps aux pierres.

Cette galerie étant achevée, on pratiqua dessous de grands cilindres ou rouleaux, tels que les anciens en ont mis en usage pour tirer leurs vaisseaux à terre, ou pour les lancer à l'eau; on fit avancer cette lourde masse sur ces cilindres, couvrant soigneusement les manœuvres. Le trajet qu'elle avoit à faire pour arriver à la Tour

de la Ville, qui lui étoit opposée, n'étoit pas grand, vû sa longueur de soixante pieds. César ne parle point du fossé ni de son comblement; s'il eut lieu, comme on n'en peut pas douter, le soldat porta vraisemblablement, à couvert de ce toit solide, les fascines & les autres matériaux; & il s'avança avec la galerie, à mesure que le comblement se fit.

La soudaine aparition de cette machine effraya les Marseillois. Ils craignirent avec raison, qu'elle ne couvrit tout l'apareil nécessaire pour renverser leurs murailles. Ils firent bien rouler, du haut des ramparts, sur des leviers adaptés à cet effet, de grosses pierres, & d'autres fardeaux, dont la pesanteur, augmentée par l'impulsion, auroit ruiné des mantelets ordinaires. Mais la galerie étoit à l'épreuve. Ils lancèrent aussi toutes sortes de feux d'artifices, & entr'autres des barils enflammés, remplis de poix noire, de résine & de souffre; ce fut encore sans effet, parce-que, tombant sur le comble, ils rouloient en bas de tous côtés, & les soldats les éloignoient avec des fourches & des perches. Pendant tout le temps que la galerie s'approcha, les Romains firent jouer, de leur Tour de brique, toutes leurs machines, & accablèrent de traits ceux qui défendoient la Tour de la Ville. Ainsi les assiégés rallentirent des efforts dont ils voyoient l'inutilité; & les assiégeans eurent les coudées franches pour fracasser le mur. Ils y employèrent de gros leviers pointus, en forme de bê-

lier, & ils arrachèrent les grandes pierres avec le pic & le hoyau. Bientôt un pan de la muraille croula, & le reste menaça ruine.

Les Marseillois découragés appréhendèrent que les Romains, après avoir élargi la bréche, ne donnassent l'assaut; ils en craignoient les suites, autant qu'ils se défioient de leurs forces pour le soutenir. Le sac & la destruction de leur Ville leur parurent inévitables. Résolus d'essayer d'adoucir leur ennemi, ils sortirent de la Ville en grand nombre, sans armes, la tête ceinte de bandeaux blancs, en signe de paix; & ils supplièrent le Général Romain de leur accorder une trêve jusqu'à l'arrivée de César, à qui ils promettoient de se rendre. Trebonius qui avoit ordre de César d'épargner une Ville, dont la ruine l'auroit rendu odieux à tout le monde, & d'empêcher sur-tout qu'elle ne fut prise d'assaut, se laissa fléchir à leurs priéres, malgré les murmures du soldat, à qui l'espérance du pillage avoit fait supporter patiemment la fatigue.

En conséquence de cette trêve, on fit cesser les hostilités. On n'avoit détaché que peu de monde pour la garde des ouvrages. Le soldat se livroit au repos, les armes étoient couvertes, & on ne pensoit à rien moins qu'à une perfide. Mais après quelques jours, les Marseillois choisirent l'heure de midi, à laquelle le soldat reposoit, pour faire une sortie générale par toutes leurs portes.

Ils se jettèrent d'abord avec impétuosité sur les travaux, & défirent aisément les gardes; puis tirant parti d'un grand vent qui souffloit dans ce moment, ils mirent le feu à tous les ouvrages. Avant qu'on put prendre des mesures pour faire face à tant d'accidens, le feu se communiqua. La grande terrasse, les Tours avec leurs machines, les tortues, les galeries & les mantelets brulèrent; & l'ouvrage de plusieurs mois fut reduit en cendres; le vent s'étant tellement renforcé, que rien ne put arrêter l'incendie. Les Romains revenus de leur surprise, sortirent bien de leur camp: mais il étoit trop tard. Les Marseillois se retiroient; & on n'osa les poursuivre sous la protection des machines de leurs murailles. Ils purent même encore brûler à la face des Romains, la terrible galerie avec la Tour de brique, dont il ne resta plus que les décombres. Le lendemain, le même vent continuant, ils retournèrent pour mettre le feu aux ouvrages de la petite attaque, qui étoient beaucoup moins avancés; mais les Romains sur leurs gardes les repoussèrent avec perte, & conservèrent cette petite partie de leurs travaux.

Le soldat reprocha ce malheur à l'excès de bonté du Général, qui n'en fut que plus animé à recommencer de nouveaux travaux, & à rétablir les ouvrages, dont la ruine paroissoit aux Marseillois leur assurer l'impunité de leur mauvaise foi. Le bois manquoit; tout ce qu'il y en avoit dans le Pays avoit été employé à la construction

de la terrasse, des Tours, & des galeries. On n'en avoit pas même pour continuer les ouvrages de l'attaque, que le feu avoit épargnés. Le génie de Trébonius, & l'ardeur du soldat, supléèrent à ce défaut, par un travail digne d'admiration.

Trébonius fit tirer deux murs de brique, qui enfermoient précisement le même terrain, qui avoit été couvert par la terrasse ruinée. Ces murs étoient de six pieds d'épaisseur, & le travail en fut entrepris, en plusieurs endroits, sous la protection des galeries d'approche. La diligence & l'adresse du soldat étoient si grandes, qu'en peu de temps ces murailles furent poussées à leur longueur déterminée, & élévées environ à la hauteur des galeries. On couvrit le front de l'espace entre les deux murs, de tout l'appareil des mantelets & des galeries qui étoient dans le camp; & on protégea ensuite l'élévation de l'édifice par les mantelets flottans, suspendus à des mâts, & guindés plus haut, à mesure que l'on haussoit les murs; de cette maniére on continuoit de maçonner à l'abri.

Les deux flancs étant entiérement couverts par ce mur, on éléva, de distance en distance, de grands & larges piliers, tirés à plomb; on y employa le carreau & la pierre qu'on trouvoit en abondance dans les environs. Ces piliers, joints par de grosses poutres & des madriers, avec lesquels on fit l'entablement, servirent de base à l'énorme masse de pierres, de terre, de facines, & de décombres de l'ancienne

terraſſe, dont on fit uſage pour élever ce bâtiment à ſa juſte hauteur. Ainſi il y eut une eſpéce de ſouterrain en colonnade. On pouvoit appeller ce nouveau travail *Agger penſilis*. Le ſoldat ſe logeoit deſſous comme dans des caſemattes. Ayant pratiqué des portes dans le mur, de diſtance en diſtance, il pouvoit défendre l'ouvrage, ſans avoir beſoin des galeries, qui manquoient depuis l'incendie.

Tout cela s'exécuta avec une promptitude étonnante; & les Marſeillois ſe virent menacés d'une nouvelle plateforme, qui, bien qu'incapable de porter des tours, devoit favoriſer également l'aproche du bélier. Sa proximité rendit l'effet des baliſtes inutile. Les aſſiégés pouvoient être atteints par les traits du ſoldat Romain; & Trébonius y en poſta une ſi grande quantité, qu'il ne leur fut plus poſſible de ſe maintenir ſur leurs murailles.

La diſette des vivres, & une maladie contagieuſe, qui régnoit parmi les habitans, mirent le déſeſpoir de ces infortunés à ſon comble. Ils propoſérent tout de bon de capituler, & de ſe rendre. Heureuſement pour eux, Céſar étoit arrivé au camp; il ne vouloit pas qu'on lui reprochât la ruine de Marſeille; & il leur fit des conditions plus douces qu'ils n'avoient lieu de les attendre.

Mr Folard a donné le plan & la déſcription de ce ſiége, mais d'une maniére tout à fait diférente de l'expoſé du Général Romain. Il a ſubſtitué quatre paralléles à la

grande terraſſe, ſi nettement détaillée dans les Commentaires de Céſar. La Tour, copiée d'après Juſte Lipſe, qu'il a ſi ſouvent décrié, & la galerie, dont il donne la méchanique, ne répondent pas aux déſcriptions que Céſar en fait. Il auroit été inutile d'en faire la réfutation. La ſimple inſpection du texte Latin ſuffit pour prouver l'infidélité du récit de Mr Folard.

SECTION VI.

Des Armes Romaines.

LEs armes offenſives de l'Infanterie Romaine étoient le javelot, l'épieu ou le *Pilum*, la pique & l'épée. L'épée qu'on appelloit Eſpagnole, étoit commune à l'Infanterie de toute eſpéce. Elle avoit la lame courte & large, d'une trempe excellente, & on s'en ſervoit d'eſtoc & de taille. Les ſoldats la portoient ſur la cuiſſe droite. Le javelot étoit pour l'Infanterie-légére, ou les Vélites. C'étoit une eſpéce de dard, dont le bois rond avoit trois pieds de long, & un pouce de diamêtre. Le fer ſortoit de la longueur d'une palme; & il étoit fort pointu, ſelon la deſcription de Polybe, qui entre dans ce détail, Liv. VI Ch. 4 Dans un jour de Bataille le Vélite avoit ſept javelots, qu'il dardoit avec beaucoup d'adreſſe. Lorſqu'il falloit qu'il ſe ſervit de ſon épée, il paſſoit ſes javelots à ſa main gauche, que le bouclier, ſoutenu du bras, lui laiſſoit libre.

L'épieu, ou le *Pilum*, étoit ſelon ſa principale deſtination, une arme de jet très dangereuſe, que portoient les Haſtaires & les Princes : il avoit ſa hampe d'une groſſeur à être aiſément empoignée : il avoit ſept piés de long, y compris le fer, qui étoit de même longueur que le bois, & qui s'avançoit juſqu'au milieu du manche, où il étoit exactement enchaſſé, & fixé par des chevilles qui le traverſoient dans ſon diamêtre. Le fer étoit quarré, d'un pouce & demi en ſa plus grande groſſeur. Il perdoit inſenſiblement de ſon diamêtre, juſqu'à ſa pointe, qui étoit très aigue, & près de laquelle étoit un hameçon, qui retenoit cet énorme ſtilet dans le bouclier qu'il avoit percé. Outre cette arme bien peſante, les ſoldats en tenoient quelquefois encore dans la main gauche une ſeconde, de la même ſorte, mais moins maſſive, & d'un fer plus léger. C'eſt la deſcription que Polybe en donne, & elle eſt conforme à ce que les autres Ecrivains en diſent. Végéce en différe un peu ; mais cet Auteur a vêcu dans un temps, où l'on avoit déjà beaucoup changé ces armes peſantes, qui gênoient le ſoldat devenu fainéant. Mr Folard ſemble avoir méconnu cette terrible arme de jet, comme preſque tous ceux qui en ont parlé. Il la croit, ſans autre autorité que ſon imagination, une pertuiſane ſemblable à l'eſponton de nos Officiers ; & à la bataille de Régulus il la donne aux ſoldats qui formoient la queue des Colonnes.

Le *Pilum* étoit l'arme particuliére des Ro-

mains. Auſſitôt qu'ils aprochoient de l'ennemi à une juſte diſtance, ils commençoient le combat en lançant avec beaucoup de violence ces lourdes machines. Vû leur peſanteur, & la trempe du fer, elles perçoient & cuiraſſe & bouclier, & cauſoient des bleſſures épouvantables. Défarmés du *Pilum*, ils mettoient à l'inſtant l'épée à la main, & ſe jettoient ſur l'ennemi, avec une impétuoſité d'autant plus heureuſe, que ſouvent les *Pilum* avoient renverſé les premiers rangs. Cet uſage du *Pilum* ſe trouve démontré dans les *Commentaires de Céſar*, & ſur tout dans le récit qu'il donne de la bataille de Pharſale. „ Il n'y avoit, „ *dit il*, entre les deux armées qu'autant „ d'eſpace qu'il en falloit pour le choc. „ Mais Pompée avoit commandé à ſes gens „ de tenir ferme ſans s'ébranler, eſpérant „ par là faire perdre les rangs & l'haleine „ aux notres, & rompant leur effort, ren- „ dre leur *Pilum* inutile ..... lorſque les „ ſoldats de Céſar virent que les autres ne „ bougoient point, ils s'arrêtèrent d'eux- „ mêmes au milieu de la carriére; & après „ avoir un peu repris haleine, ils lancè- „ rent le *Pilum* en courant: puis ils mirent „ l'épée à la main, ſelon l'ordre de Céſar. „ Ceux de Pompée les reçurent fort bien; „ car ils ſoutinrent le choc ſans branler, & „ mirent auſſi l'épée à la main, après avoir „ lancé leur *Pilum*.

La peſanteur du *Pilum*, ne permettoit pas de le darder de loin. On laiſſoit les Vélites fatiguer l'Ennemi par leurs Javelots,

lots, avant que l'action fut générale. Les Hastaires & les Princes ne se servoient du *Pilum* que quand l'Ennemi étoit assés proche. De-là ce proverbe de Végéce, pour indiquer la proximité des armées ; *l'affaire en est venue jusqu'aux Piles*. Les *Pilum*, ou les épieux étant jettés, le soldat mettoit l'épée à la main.

La pique des Triaires, dont les Auteurs disent qu'elle étoit propre pour le combat de main, & pour celui de pied ferme, étoit plus longue, moins grosse, & par conséquent plus aisée à manier que le *Pilum*, dont on ne faisoit plus de cas, lorsque le combat étoit engagé. Les Hastaires mêmes & les Princes étoient obligés de jetter leur *Pilum* sans en faire usage, quand l'ennemi étoit trop près. César raconte, *qu'ayant tout d'un coup les Ennemis sur le corps, au point même de ne pas avoir assés d'espace pour lancer les Piles, les soldats furent contraints de les jetter à terre, pour se servir de l'épée*. Les Triaires armés de la pique, attendoient souvent de pied ferme le choc de l'Infanterie, comme celui de la Cavalerie. A ce que Tite Live dit, ils ne quittoient point la pique dans la mêlée ; *ils meurtrissoient*, dit-il, *les visages des Latins, avec leurs Piques, dont la pointe avoit été émoussée dans le combat*. On pourroit regarder les Triaires comme les Piquiers d'autrefois, dont on a aboli l'usage. Il y avoit pourtant des occasions, où ils abandonnoient la pique, pour se servir de l'épée, qui étoit toujours chés les Romains l'arme

en laquelle ils mettoient leur principale confiance.

Ayant ainſi expliqué la diférence des piles d'avec les piques des Triaires, il eſt facile d'appercevoir les raiſons qui déterminèrent les Tribuns, à donner à la premiére ligne des Haſtaires les armes des Triaires, à la bataille de l'Adda.

Les Gaulois chargeoient avec de longues épées, dont il faut que les premiers coups ayent été bien terribles; puiſque Camille pour s'en garantir, garniſſoit les bords des boucliers d'une lame de fer, ſuivant Plutarque. Leur premier choc étoit furieux; il décidoit pour l'ordinaire du ſort de la bataille. Déjà ils en avoient gagné pluſieurs contre les Romains, par cette impétuoſité à laquelle rien ne ſembloit pouvoir réſiſter. Deſorte que les Romains ſçavoient par expérience, qu'ils devoient ſe précautionner ſur-tout contre le premier choc. Les piles lancés par les Haſtaires étoient de peu d'effet contre les Gaulois, parceque ces furieux paſſoient au travers de cette pluye de piles, ſans ſe déconcerter; ou parce-que venant à la charge en courant, ils ne donnoient pas le temps de les brandir, ni d'en meſurer le jet. Ils joignoient d'abord la ligne, & aſſénant les premiers coups de leur ſabre ſur des gens qui n'étoient point exercés à les parer, ils s'y faiſoient jour. Avec un tel ennemi il falloit des armes de longueur. Les piles étoient trop courts, & trop peſans pour être maniés. Les Tribuns prirent le parti

de distribuer aux premiers rangs de la premiére ligne les longues piques des Triaires, avec ordre d'aller à la rencontre des Gaulois, en leur présentant la pointe de ces piques. Le Grec porte, *qu'à force de frapper de taille sur ces longues piques, les épées des Gaulois devinrent bientôt inutiles; & que la mêlée étant devenue plus serrée, les Romains se servirent avec grand succès de leurs courtes épées, qui frapoient de pointe.*

Les Gaulois étant accoutumés à fondre sur l'ennemi le sabre levé, les Officiers des Légions pensèrent, que les Gaulois par un mouvement bien naturel, frapperoient de leurs sabres sur ces longues armes, & que la trempe de leur fer étant très mauvaise, ces coups répétés fausseroient leurs lames, & leur ôteroient le fil. Polybe n'allègue que cet avantage seul, que ce changement ou troc d'armes ait procuré aux Romains. Le grand but des Tribuns étoit d'arrêter la premiére fougue des Gaulois, & ils y réussirent. Les Romains quittèrent leurs piques, aussitôt qu'ils virent les Gaulois rebutés, & mal sécondés par leurs sabres émoussés. Couverts du bouclier, & la courte épée à la main, ils se jettèrent dans la mêlée, où ils eurent tout l'avantage qu'en ces occasions une arme de pointe donne sur une arme de taille.

Mr Folard trouve de la difficulté dans ce changement des armes. Il croit qu'il n'y a ni exemple ni probabilité qu'on eut desarmé les Triaires. Mais quelles armes offensives les Hastaires & les Princes, deux

Corps d'Infanterie, chacun plus nombreux que celui des Triaires, avoient ils après avoir lancé leurs piles? Ne furent ils pas réduits à l'épée, comme le font ici les Triaires; & furent ils désarmés pour cela? A la bataille de Sacriport, où Marius fut défait par Sylla, les soldats du dernier plantèrent leurs épieux sur le bord du fossé qu'ils venoient de creuser, & marchèrent à l'ennemi l'épée à la main. D'ailleurs les Tribuns ont peut-être donné aux Triaires, au lieu des piques, les épieux, ou le *Pilum* des Hastaires; & il faut qu'ils n'ayent rien risqué par cette disposition, puisque l'événement & Polybe leur en font honneur.

Le Maréchal de Saxe, qui a conçu le projet de mettre l'Infanterie sur le pied des légions, propose pour les soldats, des armes de longueur, ou des piques mêlées avec les armes à feu, comme des armes équivalentes au *Pilum*. Mais on ne peut douter que l'arme Romaine n'ait été tout a fait différente de la pique du Maréchal, quant à sa forme, & quant à son service.

Observons que l'ordre en Quinconce, & ce melange des troupes legéres & de la Cavalerie avec la grosse Infanterie n'étoit pas ce qui caractérisoit essentiellement la légion. Les Consuls abandonnoient souvent le Quinconce. Les Grecs se servirent aussi de cette ordonnance. Philopoemen à Mantinée la donna à sa phalange; & on voit attachés à la phalange, des Cavaliers & des Vélites. La vraye différence entre la phalange & la légion fut, que le Romain avoit pour arme

blanche une épée, avec laquelle il abordoit l'ennemi après une décharge générale du *Pilum*; au lieu que le soldat de la phalange chargea toujours avec la longue pique. Or en conséquence de cette opposition d'armes, l'ordonnance des deux nations devoit être opposée. Les Grecs devoient agir sur un front uni & serré, & choquer de toute la masse. L'ordre serré étoit très difficile aux Romains, qui devoient se remuer, & avoir de la place pour lancer leur *Pilum*, & pour se servir de leur épée. La pression des rangs, qui fit le fort de la phalange, étoit pernicieuse pour la légion, si le Général ne corrigeoit pas son ordre commun. Les batailles de Tunis, de Trébies & de Cannes en fournissent la preuve.

Représentons nous le soldat Romain en bataille, tel que nous le voyons dans quelques monumens de l'antiquité. Il occupoit, comme le soldat Grec, trois piés de terrain, ayant pareillement son pied gauche en avant. Du bras gauche il soutenoit le bouclier, qui avoit quatre piés de hauteur, avec demi pied de largeur plus que le bouclier Grec, qui n'étoit que de deux piés. Il tenoit le *Pilum* de sa main droite: lorsqu'il étoit de pied ferme, il s'appuyoit sur cette arme; & il la brandissoit à la hauteur de l'oreille, en allant à la charge. Lorsque les soldats avoient deux de ces piles, ils tenoient l'autre à la main gauche, en passant alors le bouclier au bras. D'un homme à l'autre, il y avoit en rangs & files, trois

piés de diſtance, même lors de la charge; de ſorte qu'un ſoldat Romain occupoit ſix piés de terrain, & avoit, en combattant la phalange de front, deux phalangites en tête, comme Polybe l'obſerve. Dans les temps des Conſuls, ils étoient ordinairement rangés ſur dix de profondeur. Il paroit que la méthode fut ſouvent abandonnée; & la perte des batailles de Tunis & de Cannes, occaſionnée par l'exceſſive hauteur des files, y contribua beaucoup.

A la journée de Pharſale, on remarque comme une choſe extraordinaire, que Pompée rangea ſes Légions ſur dix de profondeur. Cependant Antoine reprit cette ordonnance contre les Parches. Polybe ne laiſſe aucun doute ſur ces diſtances en rangs & files. Il dit expreſſément, que les Romains étoient obligés d'éclaircir ainſi leurs rangs, afin que le ſoldat put ſe ſervir librement de ſon épée d'eſtoc & de taille, & parer les coups de l'ennemi avec ſon bouclier. Ces détails nous font connoître les principes, ſelon leſquels les Anciens ont agi. Mais ſi on ne les a pas ſaiſis avec la derniére juſteſſe, on n'eſt guéres en état d'aſſigner les vrais rapports du Militaire ancien au notre. Tout ce que Mr Folard a déduit de la Tactique des Anciens en faveur de ſa colonne, eſt plutôt fondé ſur les principes des Grecs, que ſur ceux des Romains; & tous les exemples qu'il tire des derniers, ſont contraires à ſon ſyſtême. Car ces deux nations ont agi ſur des principes tout-à-fait differens. Polybe,

qui possédoit cette matiére à fond, juge en faveur des Romains. En effet cette décharge du *Pilum* à si petite distance de l'ennemi, & la vivacité avec laquelle le soldat, aussitôt après son *Pilum* jetté, s'élançoit l'épée à la main sur l'ennemi, rendirent les Romains supérieurs aux nations qui combattoient en phalange, ou en pelotons, comme à celles qui se servoient de l'arme de jet, ou des grosses armes.

Polybe met pour le principal avantage de la légion cette étonnante facilité, qu'elle avoit de se mouvoir, de garder pendant le combat son ordonnance, & de se rallier. Chaque soldat pouvoit agir indépendamment l'un de l'autre, se tourner & se poster à son avantage sur son terrain. On croiroit cependant, que l'intervalle de trois piés entre chaque homme, non-seulement auroit dû être un empêchement pour les conversions, ainsi que pour l'allignement des hommes en rangs & files, sur-tout lorsque la légion alloit à la charge sur un grand front; mais aussi qu'il l'exposoit à être percée, & culbutée dans un moment, sans espérance d'être ralliée.

Peut-être que les anciens Romains ont cru éviter ce premier inconvenient, en s'avançant à une certaine distance de l'ennemi avec des petits corps de douze jusqu'à quatorze hommes de front, & séparés les uns des autres par des intervalles égaux à leur front. Mais comme les deux premiéres lignes s'enchassoient bientôt, & que les légions continuoient ainsi leur mar-

che, quelquefois en hauſſant le pas : il faut que les ſoldats Romains ayent été de tout temps exercés à marcher ſur un grand front, & en ligne pleine. Ils faiſoient tous leurs mouvemens en rangs ouverts, moyennant les trois piés de diſtance entre chaque rang. Cela leur donna de la facilité dans leurs marches ; les boucliers ſervoient auſſi à l'alignement des rangs ; & le long exercice fondé ſur la pratique & le calcul, rendoit aiſées aux ſoldats toutes les évolutions convénables à l'ordonnance de la légion. Dans les temps poſtérieurs à Marius, où l'on combattit par cohortes, on voit ſouvent que les légions ſont allées à la charge en courant. A la bataille de Pharſale, elles devoient s'arrêter en chemin pour prendre haleine, ſans que cette marche précipitée eut dérangé les rangs, & cauſé de la confuſion.

Quant à l'avantage qu'un corps rangé comme la Phalange, dans l'ordre ſerré, devroit naturellement avoir contre un autre, dont les rangs ſont auſſi étendus que dans la Légion : Polybe obſerve qu'auſſi la légion ne pouvoit jamais ſoutenir en raſe campagne, & de front, le choc & l'impreſſion de la phalange. Mais comme celle-ci agiſſoit avec des longues piques & dans l'ordre ſerré, le moindre dérangement cauſé, ou par l'ardeur du ſoldat dans la pourſuite, ou par l'inégalité du terrain dans ſa marche, donnoit priſe ſur elle à la légion, qui ſe partageoit en autant de corps que de beſoin, avec la même facilité qu'elle

avoit à ne former qu'un corps & qu'une ligne. Le raisonnement de Polybe sur cette matiére est assez connu. A la bataille où Flaminius défit Philippe dans la Thessalie, la Phalange Macédonienne gagna beaucoup de terrain sur les Légions. Les Romains forcés de reculer gardoient toujours leur ordonnance; ils revenoient à la charge, & ils tachoient en se retirant, de s'étendre & de gagner les flancs des Grecs. Philippe n'osa précipiter sa marche, ni faire aucun détachement pour la poursuite; & vingt manipules eurent le temps de venir le prendre à dos: ce qui lui fit perdre la bataille. On voit maintenant le sens du jugement que Polybe porte de Flaminius, qui commanda les Romains dans la bataille près de l'Adda. L'historien Grec le blame d'avoir rangé les légions en bataille si près du bord de la riviére: *car*, dit-il, *il ota par là tout moyen de se battre en retraite, ce qui étoit pourtant le propre de l'ordonnance Romaine.* Mr Folard a pris à tâche de justifier Flaminius, sur l'accusation de Polybe, par les exemples d'Agathocles en Afrique, ou du Prince Maurice de Nassau à la bataille de Nieuport, qui tous deux en ôtant toute espérance de fuir, forcérent leurs soldats à vaincre. Mais assurément Mr Folard n'a pas saisi l'idée de Polybe, qui bien loin de dire, que le propre des Romains dans leur maniére de combattre fut de prendre la fuite, touche seulement la nécessité qu'il y avoit, sur-tout pour un Général qui commandoit des légions, d'avoir derriére son

champ de bataille un eſpace ſuffiſant pour rétablir & remettre la légion, que ſes rangs ouverts expoſoient plus qu'aucune autre troupe à perdre d'abord du terrain. Les Littérateurs, qui n'ont été que gens de cabinet, ont cru voir dans ce texte une preuve de ces retraites ſucceſſives des manipules, indiquées avec peu de vérité par Tite Live. Il n'eſt pas ſurprenant que des hommes d'un grand ſens ayent appuyé cette chimére.

En réfléchiſſant à cette maniére de jetter le *Pilum* & de charger avec l'épée, & principalement à cette diſtance de trois piés entre chaque homme, en rangs & files, ſi nettement affirmée par Polybe: on ne conçoit pas comment la Légion réſiſtoit au choc d'une auſſi bonne Cavalerie que nous eſt répréſentée celle des Anciens. Quoique le *Pilum* ait été une terrible arme, même contre la Cavalerie (ainſi qu'on le voit par ce que Céſar dit, que trois ou quatre Légionaires armés du *Pilum* firent quelquefois fuir toute une troupe de Cavaliers Numides, & par l'ordre précis que Lucullus dans la bataille contre Tigranes donna à ſon monde de ne ſe faire reſſource que du *Pilum* contre les chevaux bardés de fer) le ſoldat Romain n'ayant que deux de ces épieux, dans les plus grandes occaſions, il paroit avoir été réduit à la ſeconde ou troiſiéme charge, à ſa ſeule épée. C'étoit ici, vraiſemblablement, l'endroit foible de l'ancienne Légion. Il n'y a point à douter, que Marius & ſes contemporains, n'ayent

épuisé leur imagination pour le fortifier, & que les changemens que ces grands hommes firent dans la légion n'eussent cet objet.

Les grandes pertes que Rome essuya dans les Guerres Puniques, vinrent surtout de ce qu'Annibal attaqua toujours avec une Cavalerie plus nombreuse. Scipion reconnut le mal, & augmenta le nombre de ses escadrons. Sa Cavalerie à Zama étoit supérieure à celle des Carthaginois. Dans les guerres précédentes, les Romains eurent à faire avec des peuples, dont la principale force consistoit en Infanterie. Le peu de Cavalerie qu'ils avoient, suffisoit pour assurer leurs flancs ; & il manquoit rarement d'arriver, que l'armée dont la Cavalerie avoit emporté les ailes de l'autre, avant que le combat fut décidé par l'Infanterie, remportât la victoire. C'étoit la même chose avec la Phalange, qui, malgré son ordre serré & ses longues armes, ne résistoit point à la Cavalerie qui pouvoit la prendre en flanc & à dos. Les vieux Romains avoient encore leur ressource dans les Triaires, dont la destination étoit principalement de garantir les flancs & les derriéres de la légion contre une Cavalerie victorieuse qui venoit de battre les ailes. Leurs armes de longueur, & le texte de Polybe, le marquent assés.

Dans les grandes guerres qui survinrent ensuite, & que Marius, Sylla, Pompée, & César, ont conduites sans en consulter qu'eux-mêmes, les ennemis opposérent sou-

vent aux Romains une ſi nombreuſe Cavalerie, qu'on ſentit le beſoin, non-ſeulement d'augmenter les *Turmes*, mais de changer quelque choſe à la tactique de l'Infanterie. On vit alors que la meilleure arme contre la Cavalerie, qui étoit la pique des Triaires, n'étoit pas à ſa place dans un corps de réſerve, & qu'il en falloit avoir ſur le front, pour reſiſter au choc de la Cavalerie. Sur ces conſidérations & ſur d'autres, qu'il eſt aiſé de deviner, on entreprit la grande incorporation des manipules, dont on fit des cohortes de cinq juſqu'à ſix cens hommes, en réuniſſant les différentes armes dans un ſeul corps, & en laiſſant aux ſoldats celles qu'ils avoient eu dans la vieille ordonnance. Le front n'étoit plus alors diſtingué par de fréquens intervalles entre les manipules. C'étoient des cohortes, qui le plus ſouvent formoient une ligne pleine.

Après ce changement, la diſtribution des armes ne ſe fit plus par manipules, mais par rangs. Arrien n'aide pas médiocrement à débrouiller cette matiére. Car quoiqu'il ne fut pas contemporain de Céſar & de Pompée, les Romains avoient encore de ſon temps les mêmes armes défenſives & offenſives, & combattoient dans le même ordre, que ſous le commandement de Céſar. Arrien dans ſon ordre de bataille contre les Alanes, arme quatre rangs des armes de longueur, & donne aux quatre autres des épieux ou des *Pilum*. C'eſt peut-être de ſon invention qu'il place au neuviéme rang des archers, qui lançoient leurs flêches pardeſ-

fus les têtes des autres. On remarquera en cette occafion plus d'armes de longueur qu'à l'ordinaire. La raifon en eft que cette guerre fe fit contre une Nation qui n'avoit que de la Cavalerie. L'arme de l'ennemi déterminoit l'arrangement des armes dans les cohortes. Delà les évolutions les plus fimples & les plus promptes pour placer chaque arme fuivant que le requéroit la nature du combat, font très aifées à concevoir. Le mélange tel que le Maréchal de Saxe le propofe, approche plus de la difpofition Romaine, que la vieille ordonnance de nos Piquiers.

On comprend bien, qu'après ces changemens dans la Légion, cette diftance primitive de trois piés, d'un homme à l'autre, n'a plus été fondamentale dans l'ordonnance Romaine. Dans la guerre d'Afrique, où Céfar avoit fans ceffe fur les bras la Cavalerie Numide qui le harceloit, nous voyons qu'il défendoit aux Légionaires détachés pour lancer le *Pilum* fur ces incommodes *Huſſards*, de s'éloigner de leurs rangs à une diftance plus grande que celle de quatre piés; afin, difoit ce grand Capitaine, de ne pas préfenter des flancs à l'ennemi, dont les traits devoient partout rencontrer les boucliers. Cette raifon donnée par Céfar lui même, prouve que les hommes étoient rangés fort près l'un de l'autre; car il n'eut pas été poffible autrement de fe protéger du bouclier contre tous les traits, tant de l'oblique que la droite ligne. Arrien dit pofitivement, qu'à l'aproche de

la Cavalerie ennemie, les hommes se serroient dans les rangs; & si on en croit Vegéce, il y auroit eu peu de différence entre les rangs de la Légion & ceux de la Phalange.

La Légion doit donc être envisagée sous deux faces. Comme Infanterie en bataille contre une autre Infanterie, elle eut son ordonnance particuliére à rangs & files ouverts, conformement à ses armes; & alors elle n'eut rien de commun avec la Phalange. Lorsqu'elle a eu de la Cavalerie en tête, elle cessa d'avoir son ordonnance particuliére.

Par cette sage distinction, la Légion devint formidable à tous les Peuples contre qui Rome fut en guerre. La Cavalerie des Parthes, quoique très renommée, n'osa aborder les légions que Marc Antoine commandoit. Elle s'en tint à les incommoder de loin par ses flêches. Une seule légion de l'Armée de Domitius chargea dans la bataille de Nicopolis, toute la Cavalerie du Roi Pharnaces, & la mit en fuite; & Pompée défit avec peu d'Infanterie & quelques chevaux, la nombreuse Cavalerie du Roi Oroses.

Cette supériorité de l'Infanterie Romaine subsista aussi long-temps qu'on fut fidéle aux ordonnances & aux préceptes des anciens maîtres. Mais dès qu'on s'en écarta sous les Empereurs, elle fut presque toujours battue par la nombreuse Cavalerie des Barbares.

On ne peut voir sans indignation la mau-

vaiſe ordonnance que les Romains au temps de Végéce avoient ſubſtituée aux anciens modéles. Ils étoient rangés ſur ſix de hauteur, & même quelquefois ſur trois. Chaque rang avoit des armes différentes, dont la plûpart étoient des armes de jet, comme des arcs & des frondes. D'un rang à l'autre il y avoit ſix pies d'intervalle, & dans les files on avoit rétranché les trois piés de diſtance; parce qu'on ne ſe battoit plus avec l'épée : on avoit même oublié le véritable uſage du *Pilum*. Le troiſiéme & le quatriéme rang devoient de temps en temps ſe détacher, & charger à la tête de la ligne, & revenir enſuite à leur poſte. On ne ſçauroit rien imaginer de plus pitoyable. Ces deux chapitres de Végéce marquent bien clairement l'ignorance de l'Auteur, & la décadence de la bonne diſcipline chez les Romains.

On peut encore obſerver ſur la bataille de l'Adda des Romains contre les Gaulois, que les premiers ne ſe ſeroient pas bien trouvés d'oppoſer à un ennemi ſi vif, & ſi impétueux, leur ordre de bataille en Quinconce. Ce premier choc ſi redoutable auroit bientôt porté les Gaulois dans les intervalles, & ils auroient pris en flanc & à dos les manipules, pour qui en ces cas les piques auroient été de peu de défenſe. La victoire que les Romains remportèrent, prouve qu'ils combatirent toujours des ennemis tels que les Gaulois, *manipulis*, ou comme l'on s'exprimoit dans le temps de Jules Céſar, *cohortibus confertis*; c'eſt à-dire

en ligne pleine, & ſans les intervalles ordinaires. Les Princes s'enchaſſoient dans les intervalles des Haſtaires, & les Triaires faiſoient le corps de réſerve. La diſtribution de leurs piques entre les ſoldats du front, marque aſſés qu'ils ne furent point alors confondus avec les autres, pour ſe battre à la premiére ligne, comme Mr Folard le prétend. *Les Tribuns*, dit Polybe, *diſtribuèrent les piques des Triaires, poſtés derrière les autres, à ceux qui étoient à la première ligne.*

Les Généraux Romains, même dans les temps des Conſuls, ne s'attachèrent pas à un ſeul ordre de bataille; ils le changèrent ſelon les occurrences. Les batailles de Tunis, de Cannes, de Zama, & bien d'autres, en fourniſſent des preuves. Suivant Tite Live, qui à l'occaſion de la guerre des Latins, tâche, ſelon ſon peu de lumiéres, de donner une idée de l'ancienne Tactique; les Haſtaires étant pouſſés, s'enchaſſèrent entre les manipules des Princes, & enſuite les uns & les autres, ayant encore combattu avec peu de ſuccès, reculèrent, & ſe mirent dans les intervalles des Triaires, qui rétablirent alors le combat. Ces retraites ne ſont point conſtatées ailleurs que dans Tite Live, ni aiſées à concevoir, quelque prévenu que l'on ſoit de l'attention des Romains à former, & à exercer leurs troupes. Mais Tite Live n'a pas conçu l'eſprit de cette ordonnance en Echiquier, dont le but n'étoit que de faciliter les mouvemens néceſſaires pour prendre tel ordre de bataille que l'on jugeroit à propos,

propos, selon la disposition de l'ennemi, selon le terrain, & selon les armes dont on vouloit faire usage. A l'aproche d'un enn, ni tel que les Gaulois, rien n'étoit plus facile que de former un grand front sans intervalles, en faisant marcher en avant les Princes, pour occuper entre les Hastaires les espaces, vis-à-vis desquels ils étoient placés. C'est de cette méthode que l'Histoire Romaine nous fournit le plus d'exemples. Dans quelque autre occasion, où l'on avoit affaire à un ennemi moins vif, mais à qui l'on ne vouloit pas donner le moyen de se glisser dans les intervalles, on les faisoit occuper par les Vélites; & l'on se conservoit les Princes en seconde ligne, avec les Triaires pour réserve. Dans les batailles où l'on étoit menacé d'un grand train d'éléphans, les manipules des Princes se plaçoient à la queue des Hastaires, par un mouvement bien aisé; & les Triaires se mettoient derriére les Princes. De cette maniére, ces animaux observés, & chassés par les Vélites, trouvoient des issues, & passoient par les intervalles derriére l'armée, sans avoir fait de mal. C'est ainsi que Scipion s'y prit à la bataille de Zama. Regulus dans la sienne contre Xantippe, fit faire à ses manipules une manœuvre un peu plus longue, mais d'ailleurs très concevable, en faisant marcher plusieurs manipules l'un derriére l'autre, pour former ces longues colonnes, dont j'ai parlé ci-dessus. Paul Emile, ayant en tête la Phalange Macédonienne, dont

la force consistoit dans l'ordre serré, & dont le mouvement étoit beaucoup plus pesant que celui des Gaulois; il fit combattre ses troupes dans le premier ordre de la légion, c'est-à-dire qu'il laissa les dix manipules séparés l'un de l'autre par des intervalles proportionnés à leur front; & de cette maniére il forma l'attaque avec plusieurs pelotons, ou manipules, contre la phalange, qui étant entamée de tous côtés, & enfoncée, succomba bientôt sous la légion.

Je crois donc que l'échiquier de l'ancienne milice, autant loué que blamé, étoit la disposition primitive de la légion, & qu'on l'observa à cause de la facilité qu'elle donnoit de changer l'ordre de bataille par des manœuvres très aisées, & presque inperceptibles à l'ennemi, soit pour la ligne pleine, soit pour la ligne tant pleine que vuide, soit en colonnes. La suite de cet ouvrage fournira plusieurs exemples en faveur de cette opinion, qui est très conforme à l'idée de Polybe, lequel dans sa sçavante comparaison de la phalange avec la légion, dit, *que l'ordonnance de la légion la rendoit propre à toute sorte d'actions.*

Quelque bonne que paroisse cette Tactique des Anciens, les Romains après l'avoir rafinée, y ont pourtant trouvé des défauts. J'ai déjà dit que dès le temps de Marius, leurs généraux n'en faisoient déjà plus d'usage. L'ordre de bataille de Metelus contre Jugurtha, que Saluste raporte, est le dernier exemple qu'on trouve

de cette ancienne ordonnance. Depuis ce temps-la, la diſpoſition des manipules ſelon les différentes claſſes n'eut plus lieu; & on combattit par Cohortes.

SECTION VII.

Des Troupes Grecques & de leurs Armes.
Extrait de Mr de Beauſobre.

LEs Grecs avoient des Troupes de quatre eſpéces, les Citoyens, les Alliés, les Mercenaires, les Eſclaves.

Les Citoyens & les Mercenaires ſouffroient avec impatience, à Athènes, la retenue qu'on leur faiſoit d'un nombre de mois de ſolde pendant la guerre, quoique les Magiſtrats euſſent eu la précaution de leur annoncer qu'elle n'étoit faite que pour prevenir la débauche.

Les Alliés étoient tributaires (excepté ceux de Sparte.) Ces deux noms ſignifioient la même choſe chez les Grecs comme chez les Romains. Ces troupes étoient entretenues pendant toute la guerre, des fonds de leurs propres Villes, ou Provinces : auſſi s'en laſſoient-elles aiſément, & d'autant plus qu'elles n'avoient aucune récompenſe à eſpérer, les conquêtes n'étant pas pour elles.

Les Mercenaires étoient des étrangers dont on formoit des corps, & qui avoient quitté leur patrie par différens motifs, & qui venoient quelquefois par bandes offrir leurs

ſervices : ce qui étoit en opprobre chez les Grecs. Auſſi ne les ménageoit-on pas, malgré les narrés ordinaires, ſur leſquels de telles gens fondent leur défection, leur arrivée, leurs mérites & leurs demandes. Pour ceux qui déſertoient de leur patrie, & qui ſe jettoient dans le ſervice oppoſé, on s'en ſervoit; mais on les mépriſoit ſouverainement : on s'en déſioit, & ils avoient beſoin de tout leur artifice pour déguiſer & pallier les motifs criminels de ce procédé. Il y avoit encore deux autres eſpéces de Mercenaires; l'une étoit compoſée de corps qu'un Etat prêtoit à un autre, moyennant des ſubſides : l'autre d'un nombre de perſonnages importans qui avoient droit d'hoſpitalité.

Les Eſclaves n'étoient faits ſoldats qu'en derniére reſſource. On en ſentoit la honte & le danger. On voit même de grands débats à Athénes contre cette propoſition, lorſqu'après la défaite de Chéronée, les Athéniens crurent que Philippe voudroit ruiner leur Ville. Quand on s'en ſervoit, on leur donnoit la liberté ; & ils ne ſervoient que dans l'Infanterie-légére.

Les eſclaves abondoient cependant dans les armées : mais c'étoit comme valets ; & en cela il y avoit encore deux dangers ; l'un, qu'ils ne s'emparaſſent des armes de leurs maîtres pour ſecouer le joug, l'autre, qu'ils ne fuſſent gagnés par l'ennemi. Les Spartiates armoient cependant les leurs dans toutes les guerres, c'eſt-à-dire, leurs Ilotes, qu'ils traitoient en eſclaves. Il ſem-

ble que ce qui a empêché ces Ilotes de se révòlter plus souvent qu'ils n'ont fait, est le respect que l'austére vertu de leurs maîtres leur avoit imposé dès long-temps, & l'exemple que ces maîtres leur donnoient de la soumission aux loix & aux supérieurs.

Il y avoit ordinairement dans les armées Grecques plus d'alliés que de citoyens, tant pour réserver ceux-ci en derniére ressource, parce-que les alliés ne coûtoient rien. Les Mercenaires étoient employés de préférence dans les secours qu'on devoit fournir.

Il ne faut pas entendre sous ce nom d'alliés, les républiques, qui étant alliées entr'elles par des traités libres, se secouroient mutuellement, ou faisoient cause commune; mais des provinces conquises, & auxquelles on avoit laissé par politique, ou par nécessité, une partie de leurs droits; des colonies, qui étant devenues puissantes dans le cours des générations, formoient des Etats qui reconnoissoient leur patrie originaire, y avoient recours dans leurs besoins, & lui étoient attachés; des Etats foibles, qui pour éviter le joug de leurs ennemis, appelloient à leur secours une Puissance, en s'instituant ses vassaux. Toutes ces espéces d'alliés étoient tributaires. Ils devoient armer à leurs dépens, & entretenir leurs troupes pendant toute la guerre au service de leur Seigneur Suserain, qui adoucissoit la sujettion en leur donnant le titre d'alliés : méthode que les

Romains ont suivie avec le même art.

Quelquefois une république avoit pour tributaire une Ville, dans laquelle une autre République envoyoit, selon son droit particulier, un Gouverneur & des Magistrats. Potidée, place importante, étoit tributaire d'Athénes ; & les Corinthiens y envoyoient des Magistrats & un Gouverneur. Les Athéniens ordonnèrent aux Potidéens de chasser ce Gouverneur & ces Magistrats, de n'en plus recevoir, de démolir leurs murailles du côté de Pallène, qui étoit celui d'Athénes, & de lui envoyer des ôtages : ce qui fut une des principales causes de la guerre du Péloponese. La constitution de la Gréce n'est bonne qu'aux yeux des aveugles admirateurs de l'antiquité.

Sparte ne tiroit point de tributs de ses Alliés, elle se contentoit d'en être suivie à la guerre, & d'établir chés eux le gouvernement oligarchique. Mais son commandement militaire étoit de la derniére rigueur.

L'Infanterie-légére étoit de trois sortes à Sparte. L'une étoit armée d'un arc, la seconde d'une fronde, & la troisiéme de dards, qu'on lançoit à la main. Mais cette derniére espéce ne subsistoit presque plus distinctement chés les Grecs, quand Philippe parut. Elle n'étoit utile qu'au moment qu'on alloit croiser les piques. Les étrangers voisins de la Grece la gardèrent plus long-temps ; en plusieurs on s'apliquoit à l'exercice du Dard, au point de le lan-

cer avec autant de justesse que les Baléares les pierres de leurs frondes. Les piquiers Grecs avoient sans doute les dards ou javelots, comme les Pilaires Romains. Mais les Historiens n'en font point mention.

L'Infanterie-légére avoit une épée ainsi que l'Infanterie pesante, & un bouclier petit & léger. Elle avoit aussi des bottines; mais légéres, & point d'armure de corps.

On connoissoit, chés les Grecs, les balistes & les catapultes pour la défense des Places : mais avant Philipe on ne s'en servoit point dans les batailles. On sçait que ces deux machines, qui dans la suite des temps ont eu des emplois différens, l'une pour lancer par parabole des pierres beaucoup plus pesantes que nos bombes nommées *Comminges*; & l'autre, des poutres longues, épaisses, faites en dards, ne lançoient alors l'une & l'autre, que de gros dards.

Alexandre fit grand usage des Balistes & des Catapultes dans les batailles & les combats : mais sur-tout au passage des Riviéres en présence de l'ennemi. Quoique les Grecs fissent usage des petites armes de jet, leur grand objet étoit toujours de joindre l'ennemi. Ils avoient des archers & des frondeurs pour combattre de loin, avant que de combattre à l'arme blanche; mais ils en avoient moins que les autres nations. Nous multiplions si fort nos bouches à feu, & nous leur exposons de part & d'autre, pendant long-temps, une si grande quantité d'hommes, qu'il semble que les généraux

craignent de ne pouvoir obtenir la victoire, ni de leur habileté, ni du courage de leurs troupes. Il suffit d'avoir la crainte de la honte pour ne pas quitter son rang, sur la raison qu'un trait y fait du ravage; mais il faut du courage pour croiser son arme avec celle de l'ennemi. Un poltron & un boiteux, peuvent lâcher un coup de fusil & une fléche; mais pour combattre corps à corps, il faut être robuste & valeureux: c'étoient là les qualités distinctives du soldat & de l'Officier, chés les Grecs.

Dès que les armées sont si nombreuses, que le choix des hommes ne peut plus y avoir lieu: que tout jeune Citoyen, ou Sujet, qui a quelque figure d'homme, y est admis, ainsi que tout Déserteur, on ne peut pas présumer qu'on ait des Soldats. Chés les uns, la force & le courage ne sont pas encore nés; chés les derniers, quoiqu'on préfére ceux de la plus belle apparence, leur désertion montre des vices contraires aux qualités nécessaires du soldat. Que faire donc dans cet état? Ne rien confier à l'homme, & confier tout aux machines meurtriéres.

D'où vient que les Grénadiers François valent mieux que les Grénadiers des régimens étrangers au service de France? Parce-qu'à égalité de force ils sont soldats faits, que la fidélité est enracinée chés eux, qu'ils ont du zéle pour leur patrie & pour le nom de leur nation; & que les autres, quoique forts, vigoureux, nés courageux, n'ont point cet intérêt; & que la désertion a al-

téré la qualité militaire qu'ils pouvoient avoir, ou par acquis, ou par nature. Les bataillons des Grecs étoient composés de Citoyens. Il n'en faut pas davantage pour voir quel étoit leur motif, en ne confiant qu'à leurs bras le sort du combat.

Avant Agésilas, les Lacédémoniens faisoient leurs levées par une imposition d'hommes dans chaque lieu; & l'on mêloit toute la levée: en sorte qu'un bataillon étoit composé d'hommes de tous lieux. Ce Roi guerrier changea cette méthode, & imposa tour à tour à chaque grand district ou province, un bataillon, ou une troupe dans sa forme. Par ce moyen, chaque corps avoit à cœur l'honneur de sa province; les harangues du chef avoient un motif de plus pour les animer à bien faire. C'est comme si le régiment de Picardie étoit composé uniquement de Picards, celui de Champagne de Champenois. Les colonels Lacédémoniens étant tous hommes faits & experts, ils avoient moins besoin de ce second avantage; il n'étoit pas nécessaire que la bonne manœuvre de leur régiment commençât leur réputation: mais dans des choses d'une aussi grande importance que celles dont dépend le sort des nations, Agésilas croyoit ne devoir rien négliger.

Les Grecs avoient encore une arme de jet dont ils se servoient, plus dans la défense des places que dans les combats. C'étoit le Scorpion, ou espéce d'arbalêtre d'un ressort violent, qui lançoit plusieurs

dards à la fois, & qu'un soldat, couvert d'un grand bouclier, manioit aisément. Ces Scorpionnaires étoient distribués par petits pelotons dans les intervalles des bataillons de la première ligne, & sur les flancs, comme on pourroit le faire aujourd'hui avec ces petites piéces de canon réunies, que l'on appelle *Orgues*, & qui sont presqu'inconnues en France. Il seroit aisé de les rendre plus utiles qu'elles ne l'ont été, & le changement ne seroit pas considérable. C'est sous le régne d'Archidame à Sparte, que parut pour la premiére fois en Gréce une arbalêtre d'une force quadruple, qui lançoit un trait singuliérement gros, & qu'un homme pouvoit cependant manier. On l'apporta de Sicile où elle avoit été inventée. O Dieux! dit ce Prince, la valeur va devenir inutile.

Les archers & les frondeurs portoient quelques dards, dont ils se servoient dans les occasions où l'arc & la fronde ne pouvoient servir. Par exemple, lorsque l'Infanterie légére, après avoir escarmouché sur le front, se retiroit par les intervalles, derriére les pésamment armés : ceux-ci étant sur huit, dix, douze rangs, empêchoient le jeu de l'arc & de la fronde des gens de trait passés en seconde ligne; & d'autant plus encore, que c'étoit dans ce moment que l'Infanterie pésante fondoit piques baissées sur l'ennemi. Alors l'Infanterie légére jettoit paraboliquement par-dessus les casques de ces bataillons, des dards, qui étant lancés à la main, étoient mieux

ménagés, & portoient fur l'épaiffeur des bataillons ennemis ; ce que l'arc & la fronde n'auroient pû faire. La Cavalerie pefante avoit la lance, l'épée, le bouclier, une armure de corps, & une armure pour le cheval. La Cavalerie légére avoit l'arc, l'épée, & un petit bouclier ; point d'armure, ni pour le cheval, ni pour le cavalier. La Cavalerie qui étoit compofée de citoyens, étoit armée péfamment, ainfi que celle que les nobles, ou gens riches des provinces, fubftituoient à leur fervice perfonnel. On voit dans Xénophon que les cavaliers portoient quelques dards, outre leurs armes offenfives. La Cavalerie étrangére étoit légérement armée : on faifoit cas des archers à cheval ; & ils étoient toujours plus nombreux que les pefamment armés.

Dans les premiers temps de la Gréce, les Grecs portoient tous l'épée. Mais quand leurs mœurs s'adoucirent, les Militaires mêmes ne portoient leurs armes qu'à l'armée. L'épée Lacédémonienne étoit droite, large, à deux tranchans, & très courte. Démandès railloit le jeune Agis, Spartiate, de ce que leurs épées étoient fi courtes que les Charlatans d'Athénes les avaloient. L'épée Athénienne étoit plus longue. Athéniens & Spartiates la portoient dans un fourreau, pendue à un baudrier court, qui paffoit comme les nôtres fur l'épaule droite ; l'épée appuyoit fous le fein gauche. Un fecond petit fourreau tenoit à celui de l'épée, & enfermoit un coutelas, ou poignard, large & fort.

La diversité étoit telle chés les Grecs, que partie des Arcades & des Thébains, portoient des massues. Cette arme répétoit ses coups si lentement, & donnoit tant de prise à la pique & à l'épée, par son ample mouvement, qu'il est surprenant qu'elle ait été en usage dans le même temps que ces deux armes. Il ne faut pas moins que Xénophon pour le persuader.

Les piques varioient de longueur. Les Acarnaniens n'en portoient que de neuf à dix piés. Ils aimoient à lancer le dard; & quand ils étoient sur un lieu élevé, ils lançoient leurs piques de même. Sparte, & d'autres Grecs, avoient la pique de dix-huit pieds, & Athênes plus longue la donnoit plus longue encore.

Les chars armés étoient en usage chés les Perses. Pharnabaze, avec quatre cents chevaux & deux chars armés, rompit & renversa un bataillon de sept cents Lacédémoniens de l'armée d'Agésilas. Les Grecs s'exerçoient beaucoup à conduire adroitement des chars dans le fêtes publiques; il y avoit des prix pour celui qui les conduisoit le mieux : cependant ils n'en faisoient aucun usage dans les combats; & quand ils arrangèrent les contingens qu'il destinoient à former l'armée de Philippe contre Darius, ils n'en firent aucune mention, quoique cet ennemi en eût beaucoup. Après la mort d'Ancipater on quitta la pique, on lui substitua la demi pique, ou de gros & longs dards qui se pouvoient lancer du bras. Le fantassin en eut deux.

Le bouclier fut diminué ; & on ſubſtitua des couroyes avec des boucles, aux anſes qui faiſoient corps avec la piéce de fer battu. Le Roi Cléoméne eſſaya de rétablir les anciennes armes.

SECTION VIII.

Principes du Militaire Grec.

AVant la guerre du Péloponéſe le Militaire Grec étoit informe. La durée de cette guerre en fit un art ; & les Chefs connurent le meilleur ordre des troupes, la maniére de camper la plus avantageuſe, les évolutions les plus déciſives des corps. La premiére obſervation, qu'on peut regarder comme la baze de la Tactique, fut ſur les rangs & les files. On comprit bientôt que le choc étoit plus violent, en proportion de la maſſe. Le bataillon fut fixé à des files de 8 hommes. Mais rarement on s'en tenoit là ; & Xenophon marquant cet arrangement, s'en exprime de maniére à faire entendre que la file de 8 hommes étoit la moins profonde qui fut en uſage. Dans les diférentes batailles, on les trouve de dix, & de douze. Les Athéniens & les Thébains les firent plus d'une fois de 50. L'on crut pendant quelque temps qu'il en étoit de la Cavalerie comme de l'Infanterie, & que la profondeur de ſes files faiſoit ſa force. On voit qu'à la bataille de Mantinée, les Spartiates avoient leurs eſca-

drons en files de 12 Cavaliers. La Cavalerie de Sparte étoit la plus mauvaise de la Gréce : il n'y avoit aucun choix ni dans les hommes, ni dans les chevaux : nul exercice des uns & des autres, nulles régles enfin pour la discipline & les évolutions. Agésilas battu une fois par la Cavalerie Persane, connut l'infériorité de la Cavalerie Lacédémonienne. C'étoit un grand homme de guerre, qui n'eut garde de chercher dans la réforme de la constitution des corps le reméde au mal. Il comprenoit que pareil ouvrage n'est pas celui d'une génération, & qu'il est d'une exécution impossible dans un temps de guerre, où les troupes sont meilleures avec une mauvaise méthode dans laquelle elles sont fermes, qu'avec une méthode excellente dont la pratique ne leur est pas familiére. Agésilas corrigea la foiblesse de la Cavalerie Spartiate, en la mêlant avec de l'Infanterie. Il est le premier Capitaine connu qui ait soutenu de cette maniére une arme par l'autre, & entrelacé des pelotons de gens de pié dans les escadrons.

Ce n'est guères qu'à Philopœmen que la sçience des marches a été portée à sa perfection. Le témoignage de Plutarque sur ce dernier des Grecs, porte que dans le spectacle qu'il donna d'une revue générale à la Gréce assemblée, il fit admirer des évolutions dont jusqu'alors on n'avoit point d'idée, & que les mouvemens des corps entiers, dans tous les sens, se faisoient avec autant de célérité & de justesse que ceux

d'un ſimple Cavalier. Toute ſa vie, Philopœmen avoit étudié cette partie du militaire. Dans ſes promenades, & en chaſſant, il avoit pris plaiſir à conſidérer le *Local* ſous tous ſes diférens points de vûe; & il s'arrêtoit ſouvent dans les poſitions qui lui paroiſſoient ſinguliéres, afin de diſcuter avec ſoi-même comment il devroit arranger & conduire une troupe, ou une armée, au cas qu'il eut à ſe défendre, à attaquer, ou à faire retraite dans ces lieux difficiles. Il eſt vrai que dans aucune de ces combinaiſons, cet habile homme ne ſe ſupoſa à la tête d'une armée telle que nous les avons à préſent, de 80000 combattans, de 100·000 commis, vivandiers, & valets, de 500 machines de guerre, & de 200·000 chevaux de monture, de charge, ou de trait. Jamais il ne lui vint en tête que les quatre Officiers d'une troupe de 40 Fantaſſins duſſent avoir chacun leur cheval de ſelle avec ſon relais, & un autre au moins pour le bagage: qu'excepté le ſoldat, tous les hommes de l'armée duſſent porter au camp les commodités & le luxe de la Ville. Philopœmen n'avoit l'idée que d'une armée formée pour la guerre & les combats. Etant Général, il ſe faiſoit gloire de pouvoir marcher beaucoup, coucher au bivouac ou ſous la tente, manger du pain de munition, enfin de montrer d'exemple au ſoldat à ſoûtenir la fatigue, & à chérir les talens du métier. De-là cette facilité qu'il avoit acquiſe de donner à une armée ſoit dans la marche, ſoit dans la bataille,

ſoit dans la retraite, ſoit dans le camp, la meilleure forme que lui permettoit le terrain. Le coup dœil étoit d'autant plus juſte, qu'il falloit embraſſer une moindre étendue.

Les Perſans furent les maîtres des Grecs ſur la compoſition des bagages d'une armée. Le Satrape Pharnabaze ayant éprouvé les contretemps & la lenteur que les chariots occaſionnoient dans les marches, bannit toutes les voitures de ſes camps; & malgré ce luxe tant reproché à ſa nation, il ne ſouffrit que des chevaux & des bêtes de ſomme à la ſuite de l'armée. Le premier Grec cité pour l'art des marches eſt Teleutias. Tant que le terrain le permettoit, il marchoit en bataille, ſur tout en pays ennemi; & pour les terrains difficiles, il avoit toujours prête ſa diſpoſition en un grand nombre de colonnes, dont le front étoit meſuré ſur la largeur des routes. On ſent les avantages de la marche en bataille. Mais dès qu'elle ne ſçauroit avoir lieu, les Généraux habiles ont conſtamment partagé leur armée en un grand nombre de colonnes. Sur quelqu'endroit de ſon flanc qu'une colonne ſoit priſe par l'ennemi dans ſa marche, elle ſe reſſent toute entiére du deſordre jetté par le choc; & rarement ce deſordre ſe peut réparer. Le Général riſque une défaite notable à la moindre ſurpriſe, ſi cette colonne eſt un tiers de ſon armée. Si au contraire la colonne attaquée n'en eſt que la ſixiéme ou la huitiéme partie, elle trouve moyen dans l'intervalle qui la ſépare de la colonne qui la

ſuit

fuit de fe remettre de fon defordre, ou du moins de fe couler à droite & à gauche fur les flancs, pour fe reformer derriére elle ; & celle-ci a le temps de fe préparer à recevoir l'ennemi. Cette régle de Tactique, ainfi que la plûpart des autres, eft aplicable au Capitaine & à une Compagnie, comme au Brigadier avec fa Brigade, & à l'Officier-Général avec un corps plus confidérable. Ce Teleutias confidéroit dans la marche en bataille l'exercice qu'elle donnoit au foldat, l'ordre & l'allignement auquel elle le formoit, l'image du combat par laquelle il fe familiarifoit avec le combat lui-même, la confiance qu'elle lui infpiroit pour la retraite, au cas qu'elle devint néceffaire, vû que l'ordonnance bien gardée la lui rendoit peu périlleufe, & la lui faifoit voir par fon bel endroit. Ce fut le premier Capitaine pour ménager le pays ennemi aux depens duquel il vint : en avançant il étoit fûr de ne point laiffer d'ennemis irrités fur fes derriéres ; & il pouvoit compter qu'il feroit dans l'abondance au cas de retraite. Mais lorfqu'il lui arrivoit de fe retirer du pays ennemi, il n'épargnoit rien, hors les habitans. Par là il les obligeoit de fouhaiter fes fuccès, & ôtoit à fon ennemi les facilités pour le harceler & le pourfuivre.

L'ordre de marche en bataille a varié chés les Grecs. Celui qui étoit le plus communément obfervé mettoit l'Infanterie pefante en premiére ligne, l'Infantèrie-légére en feconde, la Cavalerie fur les ailes.

Cet ordre se combinoit de plusieurs maniéres, sçavoir en croissant, ou en croissant renversé. Ces figures n'étoient pas réguliéres. On sent qu'une masse d'hommes ne se plie pas avec cette justesse. Le Croissant étoit moins irrégulier que son contraire : car ce dernier étoit plutôt une espéce de double potence, formée par les deux ailes qui se rabattoient en équerre. Dans cet ordre de bataille commun, on faisoit quelquefois échanger leurs places à l'Infanterie & à la Cavalerie-légére. L'ordre à deux fronts entroit encore dans cette routine. Les pésament Armés se tournoient le dos, formoient deux lignes, dont chacune avoit derriére elle une seconde ligne de gens de trait, & son contingent de Cavalerie aux ailes. Le Bataillon quarré, qui étoit un Parallelograme vuide, étoit une figure pour toute une armée. Les pésamment Armés formoient une premiére ligne sur les quatre faces ; & les gens de trait une seconde. C'étoit un parallelograme dans la marche. Un des deux petits côtés faisoit la tête de la marche ; & la Cavalerie étoit distribuée aux quatre angles. Pour aller au combat, la forme changeoit, & on présentoit à l'ennemi un grand côté. Si c'étoit pour soutenir une attaque, le corps destiné à ne pas se mouvoir prenoit dans l'espace vuide de son centre les bagages, & même la Cavalerie, lorsqu'elle n'étoit pas en état de faire tête à la Cavalerie ennemie.

Les plus grands admirateurs du Militaire

Grec conviennent que la conſtitution de la phalange lui donnoit un vice radical, qui ôtoit aux Généraux les avantages d'une premiére diſpoſition, dèsqu'ils avoient affaire avec un ennemi expert, & attentif à ſe régler ſur les circonſtances du local & de l'action. Mais les Grecs retiroient dans les marches tout l'avantage imaginable de leur Tactique & de leur diſcipline. Les Modernes ont peu de marches à comparer à celles de Nicias l'Athénién, & d'Agéſilas. Le premier n'ayant point de Cavalerie en Sicile, & craignant pour ſes derriéres, ſes flancs, & ſes bagages, mit ſes péſamment armés ſur deux lignes très diſtantes, chacune de huit de file. La ſeconde devoit faire volte-face, & repouſſer les aſſaillans. Entre les deux lignes, il en forma deux de ſes gens de trait, qui devoient ſelon les occurrences paſſer en avant des deux autres, aux deux côtés opoſés. Entre les deux lignes des gens de trait, il diſtribua ſes bagages par pelotons, en leur donnant des intervales pour communication avec les troupes de l'une & l'autre face. Il ferma ſes flancs par de pareilles lignes de péſamment armés, qui avoient derriére elles une ligne de gens de trait. C'étoit l'ordre à quatre fronts; & il n'arrêtoit point la marche, vû la grande habitude du ſoldat à faire le quart de converſion pour faire face aux flancs. Agéſilas traverſant la Theſſalie avec quelque Cavalerie jointe à ſon Infanterie, & beaucoup inférieure à celle des Theſſaliens, marcha ſur un quarré long & vuide, l'un des petits

côtés faisant la tête de la marche. Chaque face avoit en premiére ligne les pesament armés sur huit de hauteur, & des gens de trait en seconde, le bagage dans le vuide réparti par pelotons. La plus grande partie de la Cavalerie fut placée au delà des quatre angles de la tête & de la queue. Lorsqu'il fut au delà des endroits dangereux, il en composa son arriéregarde. Cette distribution des bagages par pelotons, avec des intervales de communication est ce qui manqua à l'ordre de Ramillies, beaucoup moins mauvais d'ailleurs qu'on ne le croit, tant pour le combat que pour la marche. C'est au Général de comprendre dans l'ordre détaillé de sa marche une disposition relative à la liberté de la communication entre les lignes. Les pelotons de bagage bien arrangés favoriseroient le ralliement des corps de chaque ligne qui se romproit dans le combat.

Le bagage des Grecs étoit peu considérable. Depuis qu'ils avoient vu le Satrape Pharnabase interdire les chariots, ils ne souffroient guères dans leurs armées que des bêtes de somme; & ils y trouvoient deux avantages, le premier d'aller par tous chemins, & le second de n'avoir que le pur nécessaire, tant pour l'Officier que pour le Soldat. Teleutias étoit de la plus grande attention à ménager le pays ennemi. Peu d'autres Généraux Grecs l'ont imité. C'est ce qui réduit à une ou deux batailles toutes leurs campagnes. Ils se retiroient à faute de subsistances.

L'ordonnance mobile a commencé à Epaminondas, qui le premier a fait connoître le mouvement oblique. Ses deux batailles de Leuctres & de Mantinée firent penser qu'on pouvoit doubler cette ordonnance, en laissant le centre de la ligne sur son terrain, & faisant avancer obliquement les deux ailes : ou bien en tournant les deux lignes de maniére qu'elles se joignissent en avant, pour tomber sur le centre ennemi & l'enfoncer. Les grandes manœuvres doivent être étudiées sur toutes, par les Officiers de tout grade : vû qu'elles sont d'un usage bien plus sûr, & peuvent avoir lieu bien plus souvent avec de petits corps & des détachemens, qu'avec une grande armée. De ces deux ordres offensifs sont nés naturellement les deux autres pour la défensive, qui consistoient à faire replier & renverser les lignes comme l'agresseur poussoit les siennes en avant.

L'ordre en échiquier est du régne de Philippe. Quatre phalanges de 4096 pésament armés, *Oplites*, chacune étant en ligne, & ayant derriére elles quatre corps de gens de trait, chacun de 2048; & la Cavalerie étant sur les aîles en quatre corps, chacun de 1024, deux de chaque côté, l'une en premiére ligne, l'autre en seconde ligne, c'étoit là l'ordonnance de routine. Dans l'ordonnance en échiquier, la premiére phalange fermoit la droite & la gauche de la ligne, coupée en deux demi-phalanges. Elle étoit toute composée de gens d'élite. De cette maniére, la ligne contenoit cinq corps, trois pha-

langes & deux demies. Dans cet état, la phalange du centre & les deux demies restoient sur leur terrain, & les deux phalanges intermédiaires se portoient en avant. Jusques-là les phalanges sont sur 2 ligues. Un corps de gens de trait se portoit plus en avant encore vis-à-vis de la phalange du centre; & deux corps de Cavalerie se portoient sur la même ligne, à sa droite & à sa gauche, avec des intervalles, & se plaçoient vis-à-vis des deux demi-phalanges; ce qui donne trois lignes. Deux corps de gens de trait se portoient en arriére, & se plaçoient vis-à-vis des deux phalanges portées en avant; ce qui faisoit quatre lignes. Enfin l'autre corps de gens de trait se portoit plus en arriére encore, vis-à-vis la phalange du centre; & les deux autres corps de Cavalerie se plaçoient à sa droite & à sa gauche avec des intervalles, & directement vis-à vis des deux demi-phalanges: ce qui complétoit l'échiquier, & donnoit cinq lignes.

SECTION IX.

De l'attaque & de la défense des Places.

LEs Grecs ont réduit de bonne heure en sistême l'art d'attaquer & de défendre les Places. Leurs principes & leurs régles se sont soutenus jusques dans les temps où la Tactique avoit pris une autre forme. Si l'on compare la description que Josephe

fait du siége de Jotapat avec le récit que Thucydide donne de celui de Platée, qui l'a précédé d'environ six cens ans : on trouvera la même méthode d'attaquer, & les mêmes moyens de se défendre.

Les Grecs & les Romains ont perfectionné & multiplié les machines ; mais ils n'ont rien changé dans cette méthode générale. S'il y a des exemples du contraire, ce sont quelques exceptions dont les circonstances fournissent la raison. Il nous reste encore un précieux morceau d'une antiquité bien reculée, qui est le Traité d'Eneas, *De la manière de soutenir un Siége*, rempli de préceptes très importans pour les Guerriers de son temps. On voit dans le Chap. 32. *Des moyens de résister aux Machines des Assiégeans*, qu'Archiméde, à *Syracuse*, & Epimachus, à *Rhodes*, n'ont fait que rafiner sur les Machines qu'Eneas indique. L'Helepole de Démétrius Poliorcéte, n'a été qu'une Tour plus grande & plus variée que celles qu'on avoit vues jusqu'alors.

Les Anciens n'avoient pas de machines de jet, comparables à nos canons, pour faire brêche. Les catapultes & les balistes, quoique d'un grand effet, étoient bien loin de celui de notre artillerie. Ils étoient obligés de s'approcher tout près de la Place pour appliquer le Bélier. L'appareil des Terrasses, des Tours, des Tortues, des Galeries, des Mantelets, avoit pour but principal de favoriser cette approche du Bélier, qui étoit le grand instrument des

Affiégeans. La méthode de fortifier les Places régla la méthode de les attaquer; & l'une & l'autre fut conforme aux armes dont on fe fervoit alors. Après l'invention de la poudre, la meilleure fortification des Anciens auroit été défectueufe & de peu de tenue : au lieu qu'alors un fimple mur, d'une hauteur & d'une épaiffeur raifonnables, garni de Tours de diftance en diftance, en guife de baftions, & entouré quelquefois d'un foffé, étoit capable d'arrêter la plus nombreufe armée, & l'obligeoit fouvent à des ouvrages immenfes. Mais il convient de faire abftraction de l'art moderne, & de difcuter fi ce que les Anciens ont pratiqué dans leurs fiéges, étoit réellement ce qu'ils pouvoient faire de mieux, ou fi la méthode que Mr Folard leur attribue, auroit été préférable à celle qu'ils ont employée.

Les Anciens obfervèrent deux méthodes dans leurs fiéges. Selon l'une, on forma l'attaque, en élévant une grande terraffe; & felon l'autre, on ne mit en œuvre que des machines, fans recourir aux terraffes. Voici comme on s'y prenoit dans l'attaque par terraffes. Dès que la Place étoit inveftie, le Général répartiffoit fon armée en différens quartiers, qu'il faifoit retrancher féparément, felon l'ufage. Il établiffoit des communications entre fes quartiers; & fi le terrain le permettoit, il tiroit vers la Ville une ligne environnante, qui couvroit tous ces différens quartiers, & à laquelle on en ajoutoit quelquefois

une autre, contre le ſecours du dehors.

Après avoir ainſi pourvu à la ſureté du camp, le Général choiſiſſoit le terrain pour l'emplacement de la terraſſe. Le ſentiment de Lipſe, qui fait venir cette énorme maſſe de loin, eſt auſſi peu fondé que celui de Mr Folard, qui prétend qu'on la commençoit près du bord du foſſé. Son étendue étoit d'abord déterminée par le plan du Général, qui à proportion du front de l'attaque, régloit la longueur de la jettée, afin qu'il y eut aſſez d'eſpace, ſur le plateau, pour mettre les machines en batterie, & pour monter les tours, ſi l'on vouloit s'en ſervir. Les Auteurs marquent, pour la plûpart, l'eſpace que le front de l'attaque occupoit. La terraſſe de Céſar, au ſiége de Bourges, avoit trois cens trente pieds de large, & moyennant des Galeries, on y joignit des tours à droite & à gauche. Polybe, dans ſon récit du ſiége de Lilybée & d'Egine; Diodore, dans ceux d'Athènes & de Rhodes, & d'autres, en déterminant l'étendue relativément à l'enceinte de la Ville, marquent, que le front de l'attaque embraſſoit un certain nombre de tours du mur de la Place, avec les courtines.

La plûpart des machines des aſſiégés, ſurtout celles qui détournoient l'effet du Bêlier, étoient dreſſées ſur la plate-forme des murs. Tant que les aſſiégés pouvoient s'y maintenir, on n'oſoit s'approcher pour le comblement du foſſé, & pour appliquer le Bêlier. Maîtres du haut de leurs murs, ils accabloient les aſſaillans de traits & de

flêches : ils faisoient tomber sur ceux qui s'approchoient, une grêle de grosses pierres, des solivaux, des piles, avec toutes sortes de feux d'artifice, & ils mettoient en œuvre leurs machines contre le Bêlier, dont la force périssoit, aussitôt qu'on parvenoit à troubler son équilibre. Mais dès qu'il y avoit une levée de terre assez haute & assez voisine pour raser les défenses des murailles: dès que les batteries des machines y étoient dressées, & dès que les assiégeans se trouvoient à portée d'ajuster leurs traits & leurs flêches, les assiégés ne pouvant plus se tenir sur la plate-forme, étoient, ou forcés de l'abandonner, ou tellement gênés dans leurs manœuvres, qu'ils n'agissoient que foiblement contre le Bêlier. Les assiégeans combloient alors le fossé sous la protection de cette terrasse; & l'on appliquoit le Bêlier en toute sûreté au bas de la muraille. Son effet étoit immanquable dès qu'il avoit la vibration libre. La Ville étoit alors aux abois; & si elle avoit attendu jusqu'à ce que le Bêlier eut touché le mur, *si aries murum tetigisset*, elle n'étoit plus reçue à capituler, que sous des conditions dures; à moins qu'elle n'eut construit, pendant le siége, un autre mur, en rentrant, derriére celui qui étoit battu, comme à Platée, à Halicarnasse, à Athènes & à Rhodes. De-là vient que quand Arrien, Josephe, César, Tite-Live, & d'autres, veulent marquer le progrès d'un siége, ils disent que la terrasse & les Galeries touchoient presque les murs de la Ville.

Le temps étant fixé pour commencer le travail de la terraſſe, le Général rangeoit une partie de ſes troupes devant les lignes, pour ſoutenir les travailleurs contre les ſorties. Ceux-ci s'avançoient de deux côtés, vers les endroits que les flancs de la terraſſe devoient occuper. Auſſitôt qu'ils venoient à portée des traits des aſſiégés, ils plantoient leurs galeries d'aproche, qui étoient déjà préparées. Ces machines étoient compoſées d'un toit de fortes planches, de ſeize juſqu'à vingt pieds de longueur, & large d'environ huit à douze pieds. Ce toit étoit ſoutenu, dans ſa longueur & ſa largeur, par des poteaux, à deux pieds l'un de l'autre. On le couvroit de trois ou quatre couches de clayes, liées ſoigneuſement; & on le garniſſoit encore de cuirs frais, & de couvertures propres à réſiſter au feu & aux pierres; les côtés ouverts vers la Ville étoient fermés d'un tiſſu d'ozier & d'autres clayonages, contre les traits & les pierres. On conduiſoit ces galeries un peu obliquement, en les plaçant l'une près de l'autre, juſqu'à une certaine diſtance, où on les tournoit pour les joindre & pour en couvrir le front du travail. Cette manœuvre ſe nommoit *vineas agere*, ou *pouſſer les vignes*, par la reſſemblance que le clayonage d'un de ces côtés, joint à celui du toit, avoit avec des vignes qui ſerpentant au treillage, forment des berceaux avec leurs rameaux.

Sous la protection de ces Galeries, on jettoit les fondemens de la terraſſe. On commençoit d'abord par les côtés, en affermiſ-

ſant en terre de grands arbres, qu'on inclinoit un peu en dedans; on leur laiſſoit une partie de leurs branches, qu'on ſçavoit ſi bien entrelacer, qu'elles devenoient un très bon apui pour la premiere couche de terre. On fit une eſpéce de pilotage pour le fondement, où l'on employa auſſi de groſſes poutres couchées en long, & d'autres en travers, principalement ſur le front & ſur les flancs de la terraſſe; & pour mieux contenir la terre, on jettoit entre les unes & les autres de gros arbres tout entiers avec leurs branches. On couvroit ce lit d'une couche de terre, de pierre, & d'autres matériaux, & ces énormes maſſes avoient toute la ſolidité poſſible.

Les Galeries étant trop baſſes pour protéger ce travail, lorſque l'ouvrage aprochoit de ſon étendue & de ſa hauteur projettées, on avoit recours aux mantelets. Ces derniéres machines étant néceſſaires pour couvrir les travailleurs, & éluder l'apareil le plus formidable des armes de jet, les Anciens en imaginèrent de toute eſpéce. Les Généraux, avides de réputation, tâchoient de ſe ſignaler par de nouvelles découvertes. C'eſt la raiſon de la diverſité qu'on remarque dans les deſcriptions des différens Auteurs. On leur fait injuſtice de l'attribuer à ignorance.

On plantoit de longues poutres devant le front de la terraſſe, & d'autres en travers en forme de potences; & l'on y ſuſpendoit des rideaux faits de cuirs frais, de cordes, de cables, & d'autres choſes capables de réſiſ-

ter au feu, ou de mollir ſous le coup qu les frappoit. On hauſſoit ces rideaux, à meſure que la jettée acquéroit de l'élévation.

On vouloit que la terraſſe eut, du côté du camp, une pente douce, pour la facilité des chevaux & des hommes, qui portoient la terre & les autres matériaux. L'ouvrage ſe faiſoit toujours en allant en avant, & les terres raportées ſe jettant de haut en bas. On en affermiſſoit les flancs au-deſſus de la premiére couche, par des faſcines qu'on lioit ſoigneuſement; & qui ne permettoient de donner que peu de talus, afin de rendre l'accès plus difficile. A meſure que le travail s'avançoit, on tranſportoit les galeries & les mantelets, juſqu'à la diſtance marquée par le Général. La face de la terraſſe, qui faiſoit front à la Ville, en étoit la partie eſſentielle; auſſi apportoit-on le plus de diligence & le plus de ſoin à la faire & à l'affermir. En lui accordant moins de talus qu'aux flancs, on lui donnoit un meilleur faſcinage, & même on y joignoit de la charpente pour prévenir l'accident dont Tite-Live parle, c'eſt-à dire, qu'une partie de la terraſſe mal liée ne s'éboulat dans le foſſé.

Les fondemens & les parois étant bien affermis, on préparoit ſur la pente, du côté du camp, l'emplacement pour une ou deux tours, dont le plus haut étage paſſant au-deſſus des mantelets, incommodoit les aſſiégés & favoriſoit les travailleurs. Lorſque la terraſſe étoit arrivée à ſa juſte hauteur, on tranſportoit quelquefois les tours ſur le

plateau, & il est probable qu'on ne le faisoit qu'en les démontant. Outre ces tours sur la terrasse, qu'on n'employoit pas toujours, il y en avoit d'autres d'une hauteur proportionnée aux murs de la Ville, & munies du côté de l'ennemi de tout ce qui pouvoit les garantir du feu & des traits. Elles étoient jointes à la terrasse par des galéries placées à sa droite & à sa gauche. Elles tiroient à revers sur ceux des assiégés, qui du haut du mur, vis-à-vis de la terrasse, mettoient tout en œuvre pour arrêter le progrès des travaux. L'ouvrage de la terrasse étant achevé, on détendoit les mantelets, à la place desquels on avoit établi une espéce de parapet avec ses embrasures. Souvent on se contentoit de clayes pour couvrir les Archers & d'autres soldats, commandés pour la garde des ouvrages, & pour le service des machines. Dès qu'on avoit porté la terrasse à une certaine hauteur, la communication s'ouvroit entre le camp & les ouvrages. Les Troupes pouvoient en toute sureté s'avancer derriére la terrasse, s'étendre à droite & à gauche, venir aux tours par les galeries, & se porter à leur abri pour garder les ouvrages. César usoit d'une précaution, qui lui étoit particuliére. Pendant qu'une partie de ses soldats travailloit, & que l'autre étoit postée sous les galeries & derriére la terrasse, comme dans leurs places d'armes, pour relever les travailleurs, & pour les couvrir, il tenoit sous les armes devant ses retranchemens du camp, un autre corps de trou-

pes, qui au moindre bruit d'une ſortie, accouroit au ſecours.

Cette terraſſe étant le principal ouvrage des aſſiégeans, & le travail s'en faiſant ſous les yeux des aſſiégés, on faiſoit de part & d'autre les plus grands efforts, pour ou contre ceux qui y étoient employés. La partie du mur, menacée par la terraſſe, étoit mieux fournie de monde, chargée de plus fortes batteries, protégée & défendue par une plus grande quantité d'armes de jet. On l'exhauſſoit à meſure que la jettée acquéroit de l'élévation. On conſtruiſoit un ſecond mur derriére ce premier, afin de prolonger le travail & le péril des pionniers. On faiſoit de continuelles ſorties de nuit; & le plus grand ſuccès qu'on s'en promettoit, étoit de bruler & ruiner le travail du jour. Les mines étoient ſurtout dirigées contre la terraſſe. Notre Militaire n'offre aucun travail de ce genre, qu'on puiſſe comparer à ceux des Anciens. Nous n'avons qu'en petit ces vaſtes galeries ſous terre, dont les chambres ſpacieuſes, ſoutenues par d'énormes poutres, contenoient pluſieurs Cordes de bois, & d'autres matériaux combuſtibles, dont l'incendie faiſoit crouler la maſſe & communiquoit le feu à tout l'édifice. Les aſſiégeans continuoient l'ouvrage, en ſe couvrant ſoigneuſement contre les traits & les pierres, ils pratiquoient eux-mêmes des mines pour éventer celles de l'ennemi, & gardoient leurs ouvrages par des poſtes & des piquets, dont le détail étoit réglé par le Géaéral au commencement du ſiége.

La difficulté de ce travail, qui paroit immense, le défaut des matériaux & du monde néceſſaires pour élever ces maſſes énormes, déterminèrent ſouvent les Anciens à recourir à une autre méthode, qui, fondée ſur les mêmes principes, n'en différoit que dans l'exécution. Suivant celle-ci, on s'aprochoit de la Place ſous la protection des tours, des tortues, & des galeries mouvantes, ſans faire des levées de terre. Le Général déterminoit d'abord le front de l'attaque contre la partie de l'enceinte qui paroiſſoit la plus foible & la plus acceſſible aux machines. Au lieu de la terraſſe, on plaçoit la plus grande tour au centre, comme Demetrius fit à Rhodes, avec l'Helepole; & on la joignoit à droite & à gauche, moyennant des galeries, à deux tortues-bêliéres placées à l'oppoſite de deux tours du mur de la Ville. Ces Galeries différoient des autres en ce qu'elles étoient d'une charpente plus ſolide, & auſſi plus élévées, & mieux munies, que les galeries ordinaires d'approche. Les tortues étoient compoſées d'une groſſe charpente très ſolide & très forte. La hauteur de ces machines, juſqu'aux fabliéres d'enhaut, étoit ordinairement de douze pieds, la baze en étoit quarrée; & chaque face avoit vingt-cinq pieds, ſuivant la deſcription de Vitruve. Les côtés qui faiſoient face à la Ville étoient couverts d'une eſpéce de matelas, piqués, & compoſés de peaux crues, ce qui les mettoit à l'épreuve des feux d'artifice lancés par les machines.

La

La principale destination de la Tortue étoit de couvrir le Bélier, qui y étoit, ou suspendu dans son équilibre, ou reposant sur une baze. La ressemblance qu'on crut y voir entre l'animal, qui avance & retire la tête entre les deux écailles, & le jeu du Bélier, lui fit donner le nom de Tortue. Un nombre de travailleurs, dont les uns destinés pour servir le Bêlier, les autres pour combler le fossé, se mettoit à couvert dessous ces toits, qu'on élevoit quelquefois à plusieurs étages, à la hauteur des tours qu'on garnissoit d'un grand nombre d'hommes & de machines, pour donner de la protection à l'opération du bélier. L'attaque embrassoit, suivant le plan que le Général en avoit fait, quatre, cinq, jusqu'à six tours de la ville, avec les courtines. On y opposoit autant de Tortues, en procurant de la communication de l'une avec l'autre, par ces galeries, qui ressembloient à des portiques, comme aussi les Auteurs les nomment, & dont le nombre & la solidité faisoit juger de la bonté de l'appareil pour le siége. Toutes ces machines devoient être fabriquées & rangées hors des traits de l'ennemi. Avant de les faire avancer, on employoit un nombre infini d'hommes, qui se couvrant des galeries basses & mouvantes, applanissoient & préparoient le terrain qu'elles devoient occuper. Lorsque tout étoit en état, on dressoit les batteries. Les Ingénieurs, & Machinistes Grecs, & presque tous les Auteurs apellent Balistes les machines qui jettoient des pier-

res ſur une ligne parabolique, & Catapultes celles dont on tiroit horizontalement. La force & la portée de chacune en déterminoient l'emplacement. Celles qui lançoient les plus groſſes pierres étoient les moins éloignées du camp; toutes étoient placées l'une derriére l'autre, chacune avoit ſes rideaux ſéparés; & toutes étant pointées ſur les défenſes du mur de la Ville, elles favoriſoient l'approche de l'attirail. On avançoit enſuite les tortues & les galeries de communication, pas à pas vers les murs de la Place. Cette façon de s'approcher ſur un ſi grand front de machines, qui paroît d'abord inconcevable, eſt conſtatée par cent témoignages d'Auteurs qui en ont vû plus d'une fois la manœuvre. Comme dans l'attaque par terraſſes, la Ville ſe trouvoit à l'extrêmité, ſi on pouſſoit la terraſſe près du mur de la Place: de même, ſi les aſſiégeans parvenoient à s'avancer avec leurs machines près de la contreſcarpe, le ſiége tiroit à ſa fin. Les chicanes, les accidens, & les difficultés dans cette attaque, ſe multiplioient à l'infini; & les écrivains nous marquent quelquefois avec une exactitude admirable ſes progrès journaliers.

Lorſqu'on s'étoit établi avec cet appareil, bien près de la contreſcarpe, on ouvroit quelquefois la terre derriére ces machines; & on conduiſoit les mines, ou des boyaux ſouterrains, juſqu'aux fondemens des murs. Notre maniére de ſapper étoit abſolument inconnue aux Anciens, & auroit été auſſi de peu d'effet. Ils n'avoient qu'à ſe cou-

vrir contre les pierres, qui tomboient d'en haut, & contre les traits plongeans, qui partoient des Catapultes. Auſſi voit-on que tout ce qu'ils ont travaillé en terre dans les ſiéges, ſe reduiſoit à miner, & à s'enterrer entre deux terres, en ſe couvrant ſoigneuſement de planches & de madriers, travail peu différent de celui de creuſer des foſſés.

Quant au comblement du foſſé, on y employoit de nouveau ces mêmes galeries baſſes & mouvantes, qui avoient ſervi à applanir la terre, & à couvrir ceux qui étoient occupés en dehors au ſervice des machines. Elles communiquoient avec le front de l'attaque; & les pionniers paſſoient ſous leur toit en toute ſureté, juſqu'au foſſé qu'ils combloient de faſcines, de pierres & de terre. Mr Folard eſt ſurpris de voir que les Hiſtoriens, après avoir détaillé toutes les particularités d'un ſiége & ſon progrès journalier, ne diſent preſque jamais rien de la deſcente du foſſé & de ſon comblement. C'eſt-là, ſelon lui, que les aſſiégés auroient pû faire naitre mille chicanes & difficultés. Mais il en arrivoit tout autrement chés les Anciens que chés nous. Quand on en étoit venu à raſer les défenſes des murs, & à forcer les aſſiégés de s'en retirer, ceux-ci ne pouvoient plus faire aucun effort capable d'empêcher l'ennemi d'entreprendre ſous les murs ce qu'il vouloit; il n'avoit qu'à ſe garantir des Baliſtes, qui étant derriére les murs, n'avoient plus ni l'impulſion aſſés forte, ni la direc-

tion sûre. Ainsi l'on combloit à son aise le fossé, tandis qu'on faisoit avancer hors de la ligne les Tortues, pour faire jouer le Bélier; & c'est en ce sens qu'on lit dans tous les Historiens, que le Bélier ayant presque touché les murs, la Ville demandoit à capituler. Cette méthode étoit d'un détail infini, & donnoit beaucoup de prise aux assiégés, qui avoient pour eux le vent, le feu, & le peu de consistance de ces machines. Suivant la maniére d'attaquer de César, la communication entre les ouvrages & le camp étoit d'abord ouverte par la premiére élévation de la terrasse : mais ici l'on étoit obligé, à mesure que le travail s'avançoit, de creuser des fossés derriére les machines, en jettant la terre des deux côtés, qu'on couvroit ensuite de planches ou de madriers, pour établir la communication avec le camp. Ce sont ces fossés, décrits au neuviéme Livre de Polybe, qui ont donné lieu à Mr Folard d'imaginer son nouveau sistême.

Qu'on compare à cette description, Diodore de Sicile sur le siége de Rhodes, Polybe sur celui d'Egine & d'Ambracie, Arrien sur celui d'Halicarnasse, & tous les autres Auteurs, où l'on ne trouve pas les terrasses (*).

(*) Il nous reste plusieurs Mathémathiciens Grecs qui ont traité de cette partie de la guerre, surtout des machines. On a été peu en état d'en profiter, faute de bonnes traductions. Nos traducteurs se trompent presque toujours, quand leurs Auteurs, obligés d'entrer dans le détail de quelques particularités, se ser-

Ces deux manières d'attaquer étoient en même tems en usage. La nature du terrain & celle des fortifications décidoit les Généraux à se servir de l'une préférablement à l'autre. Thucydide fait faire à Archidame son siége, comme César & les Généraux Romains ont fait les leurs. Alexandre attaqua Halicarnasse avec des machines simples; & peu de temps après il environna la Ville de masse de la plus immense terrasse dont on ait jamais oui parler.

Mr Folard a tâché de démontrer, dans son ingénieux Traité de l'attaque & de la défense des Places des Anciens, que tout ce qu'on a inventé pour les siéges, après l'usage de l'artillerie, avoit été déjà prati-

---

vent de termes un peu extraordinaires. Il est inutile de hazarder des conjectures sur ces machines, tandis que ces Auteurs, qui en ont fait eux-mêmes, ont pris à tâche d'en traiter fort au long. Atheneus a été contemporain d'Archimede & a dédié son livre au plus grand connoisseur dans cet art, à Marcellus, qui a pris Syracuse. On a encore le livre de l'architecte Apollodore, qui a écrit sur les machines, à la requisition de l'Empereur Adrien,

Dion rapporte que la repartie insolente de cet Apollodore à l'Empereur Adrien, lui couta la tête. Comme ce Prince s'entretenoit un jour avec lui sur les machines de guerre, l'Architecte lui dit avec dedain, *allez peindre des citrouilles : car sûrement vous n'entendez rien de tout ceci Abi & cucurbitas pinge, nam Tu quidem hæc certè ignoras.* On a encore quelques fragmens de l'ouvrage de Philon, qui fut exprès à Rhodes & à Alexandrie, où étoient alors les plus grands maitres dans l'art de construire des machines. Biton & Heron sont encore deux Ecrivains très-anciens, dont le premier vivoit sous le regne d'Attalus, & l'autre sous celui de Ptolemée Philadelphe.

qué par les Anciens ; & que ceux qui en ont écrit, se sont trompés de ne pas avoir reconnu dans les travaux, dont on donne ici le précis, les tranchées, les boyaux, les parallèles, les places-d'armes, en un mot, tout ce qui se pratique aujourd'hui dans nos siéges. Ces observations auroient été intéressantes & propres à inspirer du gout pour l'étude des antiquités militaires, si l'on n'en eut pas soupçonné l'incertitude, par les plaintes qu'il fait à tout moment de l'obscurité des anciens Ecrivains. En effet ses plaintes ne sont fondées que sur l'infidélité des traductions, & sur la passion de faire de nouvelles découvertes.

En examinant dans la langue originale les passages dont il appuye son systême, on est bientôt convaincu que les Auteurs n'y représentent rien de tout ce qu'il a vu, & qu'ils s'expriment en termes très clairs sur tout ce qu'ils veulent faire entendre. Il paroit à Mr Folard que le silence des Historiens sur cette sorte de travaux, ne doit pas nous faire révoquer en doute leur existence. Ce raisonnement seroit juste, si nous n'avions que des abrégés, tels que les deux premiers Livres de Polybe, qui n'entre pas dans le détail des siéges dont il fait mention. Mais comme César, Arrien, Diodore, Josephe, & tant d'autres Auteurs, après avoir exposé tout l'appareil des siéges, marquent distinctement le progrès journalier des travaux, il auroit fallu découvrir dans leurs rélations, au moins quelques traces d'une pratique, à laquelle mille pe-

tits incidens qu'ils exposent, auroient dû avoir rapport; or il est certain qu'on n'y trouve rien de ressemblant aux tranchées & aux parallèles; ainsi ce silence des Auteurs devient une preuve bien forte de l'ignorance où l'on étoit de leur temps, sur cette méthode moderne, dont les principes sont conséquens au jeu de l'artillerie.

Mr Folard a choisi la description que Polybe fait du siége de Lilybée, pour le texte de son Traité de l'attaque & de la défense des Places. Mais il a omis de donner place aux principales circonstances que l'Historien en rapporte; quoiqu'il se plaigne de sa briéveté. Lorsqu'on entreprend le récit des guerres & des siéges des Anciens, il faut les suivre dans tout le cours d'une campagne & d'un siége, en combiner soigneusement les circonstances, & les exposer selon le sens que les mots offrent le plus clair. Rien n'est plus illusoire que de présenter aux Lecteurs des morceaux détachés & tirés de leur ordre. Il n'y a pas de conjecture si bizarre, pour laquelle cette maniére d'écrire ne trouvât des garans. Examinons le récit de Polybe.

,, La Ville de Lilybée, *dit Polybe*, est bien ,, fermée de murailles, & environnée d'un ,, fossé profond, (*) & de lacs formés au

(*) Le traducteur dit que la mer remplissoit ce fossé profond, qu'on ne pouvoit traverser pour aller au port sans beaucoup d'usage & d'expérience, en sorte que ce fossé auroit été navigable, & aboutissant au port, par où l'eau se seroit perdue dans la mer. Outre que Po-

O iv

„ tour de ſon enceinte par les débordemens de la mer, les bâtimens ne ſauroient paſſer de ces lacs dans le port, qu'avec beaucoup d'uſage & d'expérience. Les Romains ayant établi leurs quartiers devant la Ville, de l'un & de l'autre côté, & tiré d'un camp à l'autre des lignes fortifiées d'un foſſé, d'une paliſſade, & d'un terre-plein revêtu de maçonnerie, ils commencèrent à pouſſer leurs travaux vers la tour de l'enceinte la plus proche de la mer, qui regardoit l'Afrique."

Ici Polybe a la même attention que Jules Céſar au ſiége de Marſeille, de marquer l'endroit de la Ville où l'attaque fut dirigée. Ces deux Villes ſe reſſemblant beaucoup dans leur ſituation, on s'y prit de la même maniére. On forma aux deux ſiéges la principale attaque le plus près du bord de la mer qu'il étoit poſſible, afin d'aſſurer un flanc aux travailleurs contre les ſorties des aſſiégés, & contre les traits qui partoient de deux côtés des défenſes de la Ville.

Les mots Grecs, rendus par *pouſſer les travaux*, ſignifient ce que Céſar exprime par *pouſſer les galeries & la terraſſe ; vineas & aggerem agere*. Mr Folard prétend que l'Au-

lybe diſtingue expreſſément le foſſé de ces inondations : le comblement du foſſé, l'approche du Bêlier, les fréquentes ſorties des aſſiégés, les galeries ſouterraines, & toutes les circonſtances du ſiége, auroient dû lui faire remarquer l'incongruité de ſa verſion.

teur a indiqué, par ces termes, les tranchées que l'on a ouvertes & conduites du camp aux batteries bêliéres, ou tout-à-fait au corps de la Place, de la même maniére qu'on fait aujourd'hui avec les parallèles, boyaux, & places-d'armes. Mais l'Auteur a prévenu toutes ces conjectures, par la description qu'il fait lui-même de ces travaux, dans les termes suivans.

On ajoûta toujours, dit-il, *de nouveaux batimens, dont l'un servit de fondement à l'autre; & poussant en même-temps ces travaux en avant, on parvint à renverser six tours contigues à celle qui étoit près de la mer*. La différence entre le travail de creuser des tranchées, & les exhaussemens que l'Historien indique, est sensible. Ce seul mot Grec écarte toute idée d'un travail pareil à celui des tranchées, dont le terme qui l'auroit désigné clairement, ne manque pas à la langue Grecque, si fertile en expressions techniques. L'Historien n'a pas pû parler plus distinctement, pour exprimer cette énorme terrasse, dont Thucydide, César, Josephe & d'autres, disent qu'elle fut élévée à sa juste hauteur par des couches de terre, & même de charpente, chargées l'une sur l'autre, & qu'elle fut poussée tout près du mur de la Ville. Il ajoûte, ainsi que les Auteurs qu'on vient de citer, qu'après l'élévation & l'aproche de la terrasse, qui donnoit la protection au Bêlier, on renversa six tours. Josephe, à l'occasion du siége de Joppé, parlant de l'attaque & de la défense des Places, de façon à ne lais-

fer aucun lieu aux conjectures, détaille tous ces ouvrages, & employe les mêmes expressions que Polybe; il dit que les terrasses étant élevées & poussées près du mur, Vespasien appliqua le Bêlier; & après avoir donné la description de cette machine, il ajoûte, qu'il n'y avoit ni tour, ni muraille quelque épaisse qu'elle fut, qui pût résister à sa violence.

Revenons au récit de Polybe. „ Comme
„ ce siége se poussoit avec beaucoup de
„ chaleur, que chaque jour il y avoit des
„ tours qui menaçoient ruine, & d'autres
„ qui étoient renversées, que les ouvra-
„ ges avançoient toujours en s'élévant con-
„ tre les murs, & même jusqu'en dedans
„ de la Ville; les assiégés étoient dans une
„ épouvante & une consternation extrê-
„ mes, quoique la garnison fut de plus de
„ dix mille soldats étrangers, sans comp-
„ ter les habitans, & que *Himilcon* qui y
„ commandoit, fit tout ce qui étoit pos-
„ sible pour se bien défendre & pour arrê-
„ ter les progrès des assiégeans. "

Comment Mr Folard a-t'il pu concilier les travaux des tranchées avec les ouvrages, dont Polybe dit qu'ils avançoient toujours, en s'élévant contre les murs, & même jusqu'en dedans de la Ville? Thucydide, plus circonstancié dans le siége de Platée, éclaircit le narré de Polybe, en représentant Archidame dans la nécessité de pousser sa terrasse contre le nouveau mur, que les Platéens avoient construit en forme de Rentrant, derriére celui qui étoit

déjà atteint & battu par le Bêlier. Polybe ajoûte, „ que les assiégés construisirent „ d'autres ouvrages contre ceux des assié- „ geans. „ (*) Thucydide, & Arrien, parlant du siége d'Halicarnasse, employent encore le même terme pour indiquer ce nouveau mur bâti en Rentrant, & celui qu'on ajoûtoit à la plate-forme du premier, pour le hausser contre l'élévation de la terrasse, afin d'éviter d'en être dominé. Ce seul terme d'architecture, qui dénote l'élévation de grands édifices, renverse toutes les idées de Mr Folard sur les travaux des Anciens. La sçience des siéges, comme la Tactique, avoit son Jargon particulier, qu'il faut nécessairement entendre pour en écrire avec précision.

On auroit dû trouver quelques traces des tranchées, dans les circonstances de toutes ces sorties de Himilcon, dont Polybe raporte plusieurs particularités. En supofant que les Romains avoient la méthode de Mr Folard, les Paralléles eussent été déjà achevées, & les soldats se feroient trouvés dans les Place-d'armes à portée de soutenir les travaux. Cependant l'action, comme l'Auteur la représente, n'est nullement celle de troupes qui défendent des tranchées. „ On eut cru, dit-il, que dans ces fréquen-

(*) C'est ce que Don Thüiller traduit par, *il reléve les brêches*, mais la signification des mots grecs lui est échappée. Les Cartaginois auroient eu de la peine à *reléver les brêches* tandis que les Bêliers jouoient contre les murs, sous la protection de la terrasse.

„ tes mêlées, homme contre homme, ou les
„ pelotons, s'étoient défiés l'un l'autre à un
„ combat singulier. Les soldats se battoient
„ pêle-mêle sans garder leurs rangs, & ne
„ suivoient que leur impétuosité.

Les assiégeans ne craignoient rien tant que l'incendie de leurs ouvrages. Le feu consumoit & détruisoit quelquefois, dans une nuit, tout ce que l'industrie du soldat Romain avoit fait en plusieurs mois. Ici, à Marseille, à Bourges, mais sur-tout à Jotapat, les Assiégeans furent forcés, après l'incendie de leurs Ouvrages, de changer tout le plan du siége, ou de recommencer sur nouveaux fraix.

Aussi, tous les Auteurs attribuent-ils la destruction des travaux des Assiégeans, au feu seul, qui à la faveur de quelque grand vent, se communiquoit par-tout avec une rapidité étonnante. Ils ne marquent jamais que les Assiégés se soyent appliqués à combler & à détruire les tranchées, ce qu'ils auroient dû faire pour tirer parti de l'incendie. Le peu de temps qu'ils employoient à ces sortes d'expéditions prouve assez qu'ils ne s'y arrêtoient pas ; tout étoit quelquefois encore en flammes, lorsqu'ils étoient déja rentrés dans la Ville ; & le lendemain les Assiégeaus ne se voyoient pas plus avancés que le premier jour du siége.

Le vent soufflant, *dit Polybe*, avec une impétuosité sans pareille, ébranla les galeries, & renversa les tours. Ces galeries sont selon Mr Folard, les tranchées, ou des

galeries creusées dans la terre, & blindées de fascines, ou de gabionage. Mais comment Polybe auroit-il pû dire que le vent agitoit & ébranloit ces tranchées, ou ces galeries blindées? Le vent, *ajoute-t'il*, soufflant avec violence, & poussant d'une place à l'autre les machines, portoit de tous côtés l'incendie avec une rapidité extrême, desorte qu'à la fin les bazes mêmes des tours furent réduites en cendres, & les têtes des Béliers fondues. Voilà tout l'effet de ce terrible embrasement qui forçoit les Romains à renoncer à leurs ouvrages. Polybe ne laisse rien sousentendre d'une seconde ou troisiéme paralléle, à une raisonnable distance l'une derriére l'autre, où les flammes & les assiégés ne pouvoient pas pénétrer aussi vite que l'Auteur le prétend. Tout le récit de Polybe répond parfaitement à cette maniére d'attaquer les Places, dont on vient de voir la description, d'après le témoignage de tous les Auteurs qui en ont parlé. Mr Folard n'auroit pû choisir un exemple de siége, moins propre que celui de Lilybée, à établir ses nouvelles opinions.

„ Mais, continue Mr Folard, comment „ pourroit-on prétendre que les Anciens „ eussent ignoré les tranchées, eux qui „ avoient tant besoin de se garantir contre „ la violence & le grand nombre des ma- „ chines? Peut-on les dégrader & les abais- „ ser jusqu'au point de leur refuser les pré- „ cautions les plus simples, & qui vien- „ nent si naturellement à l'esprit?" Personne ne dira que la maniére de se cou-

vrir entre deux terres, fut inconnue aux Anciens. Ils l'ont fait en plusieurs occasions, & les Ecrivains l'indiquent en des termes, dont la signification n'est rien moins que vague. Mais on ne sçauroit de là tirer la conséquence, que les travaux, qu'ils ont faits pour s'approcher du Corps de la Place, fussent des tranchées, ou quelque chose d'équivalent. Les récits de tant d'Auteurs, qui détaillent très exactement ces travaux, en donnent une toute autre idée; & il faut en croire César, qui décrit en une langue connue les siéges qu'il a dirigés en personne.

Les pierres qu'on lançoit par les Balistes, tomboient d'en haut, & les Catapultes étant dressées sur la plateforme des murs, les traits qui en partoient étoient tous plongeans. Les murs, à ce qu'on voit par la façon dont les Anciens les ont bâtis, n'étoient pas crénelés dans leur épaisseur, & les machines ne tiroient pas au travers des créneaux, comme Mr Folard s'est imaginé. Polybe admire, comme un trait de l'habileté d'Archimede, d'avoir pratiqué dans les murs de Syracuse, du côté de la mer, des ouvertures de la grandeur d'une palme; mais les autres Auteurs, & surtout César, ne donnent point aux machines d'autre emplacement que sur la plateforme des murs. La terre & le revers des tranchées, avec toutes les clayes qui les soutenoient, auroient été d'une très foible défense contre cette grêle de toutes sortes de pierres, qui tomboient continuellement

fur les affiégeans ; au lieu que les mantelets & le toit ferme & folide des galeries, leur furent d'un plus grand fervice que n'auroient été nos tranchées.

Malgré la longue defcription que Mr Folard nous fait de diférentes efpéces de galeries & de tranchées, de paralléles blindées, & quelquefois couvertes par-deffus ; malgré le plan même de tous ces ouvrages, qu'il fe plait à tracer, il n'y a rien, ou du moins fort peu de chofe, qui foit conforme à ce qu'en marquent les Anciens. On n'a qu'à comparer le détail du fiége de Platée, fi bien donné par Thucydide, & celui de Marfeille, d'après Céfar ; on remarquera que la méthode de Mr Folard n'eft pas celle des Anciens.

Les témoignages de Céfar feroient d'un grand poids. C'eft un Général qui ayant fait plufieurs fiéges très remarquables, en a écrit avec beaucoup de complaifance & de clarté. Le Chevalier trouve une forte preuve dans le récit que le Romain fait du fiége de Marfeille.

„ Il y avoit de tout temps dans la Vil-
„ le, dit Céfar, un fi grand apareil de
„ chofes néceffaires à la guerre, & une fi
„ grande quantité de machines, que nulle
„ galerie garnie de clayes ne fut fuffifante
„ pour réfifter à leur impétuofité. Il y en
„ avoit qui lançoient d'en haut des che-
„ vrons de douze pieds de long, armés
„ par le bout d'une pointe de fer, & qui
„ perçoient quatre rangs de clayes, & s'en-
„ fonçoient encore dans la terre. Deforte

„ qu'on fut contraint de couvrir les galé-
„ ries de grosses poutres bien jointes en-
„ semble , & sous cette protection , on
„ poussoit le travail. " Ces galeries couvertes de clayes sont, selon Mr Folard, des tranchées , ou des aproches blindées par intervalles, & les quatre rangs de clayes, quatre paralléles tirées sur le front de l'attaque, à une distance raisonnable l'une de l'autre. Mais il n'a pas fait attention que, pour que les chevrons pussent percer, d'un seul trait, les clayonages de toutes les quatre paralléles, & se ficher encore en terre, le coup ne pouvoit plus partir du haut de la muraille, où les catapultes étoient dressées. Que si le chevron eut percé la quatriéme paralléle , la premiére auroit dû être élevée à une hauteur presque égale à la muraille , & les autres à proportion, ce que personne n'osera avancer. Cependant le trait ne pouvoit pas être rasant, parce-qu'il se fichoit encore fortement en terre. En prenant ces galéries pour ce qu'elles sont effectivement , rien n'est plus clair que le sens des mots latins. Quelque bien tissues de clayes que les galéries eussent été, dit César, les traits des catapultes les perçoient. Ils percèrent quatre couches de clayes, dont on croyoit les avoir bien couvertes, & entrèrent encore en terre ; desorte qu'on fut obligé de couvrir le toit de grosses poutres, au lieu de clayes, pour se garantir contre cette violence des traits. Ces galéries couvertes de grosses poutres, que César indique par *porticus*,

ticus, *portiques*, mot qui les repréſente très bien, n'étoient donc pas des tranchées ou des parallèles. C'étoient ces mêmes machines ci-devant décrites, dont les tenans fichés en terre, furent ébranlés par un vent d'ouragan au ſiége de Lilybée, dont Arrien, qui ſe ſert du même terme, dit à l'occaſion du ſiége de Halicarnaſſe, que les aſſiégés en avoient brûlé une partie avec une Tour de bois; que Heſychius explique, en Grammairien, par des barraques, ou toutes ſortes ſortes de couvertures faites de clayes, de peaux, &c. & dont Joſephe dit qu'après que les Juifs les eurent brûlées, les Romains étoient entiérement denués de toute protection, & expoſés aux traits & aux armes des aſſiégés. C'eſt le même paſſage de Joſephe que Mr Folard cite, défiguré entiérement dans la traduction; mais qui dans le Grec n'offre que le ſens que l'on vient de lui donner, & dont il eſt étonnant qu'on ſe ſoit écarté d'une ſi étrange maniére. Joſephe eſt ſi éloigné de dire ce que Mr Folard y trouve, qu'on eſt indécis ſi c'eſt bien de cet endroit que le Chevalier a prétendu parler.

Mr Folard croit encore voir ſa découverte dans le fragment du neuviéme Livre de Polybe, où il eſt fait mention du ſiége d'Egine. C'eſt un nouveau jeu de ſon imagination prévenue. Son Traducteur a dit, *le deſſein étant pris de faire l'attaque de la Ville par les deux Tours, Philippe fit mettre devant chacune une Tortue & un Bélier*, il prend ces deux Tours pour celles des aſ-

ſiégeans ; & confondant enſuite le récit de Polybe, il imagine une galerie blindée, pour ſervir de communication entr'elles ; & cela fait, ſelon lui, la premiére paralléle près de la Contreſcarpe.

Polybe détermine en Hiſtorien le front de l'attaque, en marquant qu'il embraſſoit deux Tours de la Ville, avec la Courtine. *Ayant pris*, dit-il, *la réſolution de former l'attaque contre deux Tours de la Ville, il plaça vis-à-vis de chacune, une Tortue avec le bélier.* Il continue enſuite ; *contre la Courtine, ou l'entre-deux des Tours, il plaça une Galerie, qui alloit d'un Bélier à l'autre, & paralléle au mur de la Ville.* C'eſt cet apareil & cette poſition des machines, qui formant le front de l'attaque, tenoit lieu des terraſſes que les Romains ont miſes en uſage.

Voyons comment Polybe décrit cette Paralléle, qui joignoit les deux Tours. *Lorſque tout étoit fait*, dit-il, *l'ouvrage reſſembloit au mur d'une Ville. D'autres étages étant élévés ſur les tortues, elles avoient l'air de Tours, par la diſpoſition des clayes. Les galeries reſſembloient à la Courtine, ou à l'entre-deux des Tours, parce qu'on avoit laiſſé, en haut, ſur leur toit, des embraſures entre les clayes, en forme de crénaux.* Qui peut ſe figurer que Polybe ait indiqué là des Tranchées, ou quelque choſe de ſemblable ? Pour mieux expliquer ſa penſée, Polybe ajoute, que les Tortues, chargées de deux étages, étoient de la même hauteur que les Tours de la Ville.

Quant à ces deux Tortues, le Traducteur les repréſente comme ſi elles étoient

élevées à la hauteur des Tours, moyennant un clayonnage. *Car les clayes*, dit-il, *qu'on avoit élévées ſur les Tortues, formoient par la maniére dont elles étoient placées, un édifice tout ſemblable à une Tour.* Il ne s'eſt pas arrêté à ce que Polybe, dit qu'on avoit placé au ſecond étage, outre les Catapultes, de grands vaiſſeaux & d'autres munitions néceſſaires contre tout embraſement, & qu'il y avoit dans le troiſiéme étage nombre de ſoldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'oppoſer à l'effort du Bêlier. Un Bâtiment ſi ſolide, qui portoit tant de machines & d'hommes, n'étoit donc pas compoſé de clayes. Voici comment Polybe s'exprime. *Les étages qu'on bâtiſſoit ſur les Tortues, leur donnèrent la reſſemblance des Tours, les Mantelets y étant appliqués comme aux véritables Tours.* Le mot Grec exprime ce que Céſar nomme en Latin *Plutei Turrium*, qui dénote auſſi bien que dans le Grec, tout mantelet, ſoit de clayes & de faſcines, ſoit de peaux & de cables, ſuivant l'explication de Heſychius.

Après avoir marqué la deſtination des trois étages des Tours, Polybe expoſe celle de la Galerie. Voici comment ſon Traducteur le fait parler. *Depuis la Galerie, qui étoit entre les deux Tours, juſqu'au mur qui joignoit celle de la Ville, on creuſa deux tranchées, où l'on dreſſa trois batteries de Baliſtes: une jettoit des pierres du poids de trente mines.*

Voilà les tranchées & les parallèles tout à découvert, & ſans équivoque, dit Mr Folard, qui fonde enſuite ſur ces mots de la ver-

ſion tout ſon arrangement des tranchées & des parallèles, quoique d'une façon qu'on a peine d'ajuſter au ſens de cette mauvaiſe traduction.

Il eſt certain que le terme Grec n'a jamais ſignifié des tranchées. *Orygmata*, ce ſont dans les ſiéges, des mines, ou des conduits ſouterrains, qu'on ouvroit derriére le front de l'attaque, & qu'on pouſſoit juſques ſous les murs, tandis que les Tortues s'avançoient ſur terre, avec le Bêlier, contre les Tours. Diodore de Sicile, au ſiége de Rhodes, ſe ſert du même mot, tant pour les conduits ſonterrains des Aſſiégeans, que pour ceux des Aſſiégés. Polybe, à l'occaſion du ſiége de Thebes, par le même Philippe, décrit ces mines d'une maniére à ne les pas laiſſer confondre avec des tranchées. Jules Céſar, parlant du ſiége d'Iſſoudun, s'exprime ainſi en Latin. *Eodem tempore cuniculos ab vineis agunt ad caput fontis.* ,, En même temps on con-,, duiſit des mines depuis la Galerie juſ-,, qu'à la Fontaine". Ce fut de la même maniére que Philippe ouvrit la terre derriére la Galerie, & pouſſa deux mines contre la Courtine. Mr Folard ſuit encore le Traducteur, qui dit : *on creuſa deux tranchées, où l'on dreſſa trois batteries de Baliſtes.* Comme l'Hiſtorien marque que ces mines ont été conduites depuis la paralléle des Aſſiégeans juſques ſous les murs, les Baliſtes placées dans ce petit intervalle, auroient été trop près des murs, pour produire leur effet, étant

de calibre à pouvoir jetter des pierres de deux cens cinquante quatre livres. Mr Folard a trop avidement adopté les tranchées pour découvrir une telle incrongruité. Le Traducteur n'a pas obſervé que dans l'original le ſens eſt fini après ces mots : *depuis la Galerie des Aſſiégeans juſqu'à la Courtine de la Ville , on conduiſit deux mines.* Il y avoit outre cela trois batteries de Baliſtes, *continue l'Hiſtorien.* Ce ſont ces machines , qui , à proportion de leur portée , furent plus ou moins réculées de la Galerie & des Tortues , & couvertes ſéparément par des Mantelets.

Comme Philippe n'éleva point de Terraſſes , il fut obligé d'établir la communication entre le camp & le front de l'attaque , par des foſſés qu'il creuſa , ſous la protection de toutes les machines , & à meſure qu'elles s'avançoient. Apellons ces foſſés , des Tranchées , pourvû qu'on ne les confonde pas avec les Galeries de communication entre les Tortues , leſquelles conſtituoient le front de l'attaque. Le Chevalier n'eſt pas plus heureux ſur le texte de Tite Live.

Venons au ſiége de Rhodes , par Demetrius Preneur de Villes , que nous trouvons détaillé avec tant de netteté dans Diodore de Sicile , & dont Mr Folard a emprunté un paſſage pour prouver ſes nouvelles découvertes. Demetrius combina , en cette occaſion , toutes les diférentes méthodes d'attaquer les Places. Il fit élever des Terraſſes , comme à Platée ; il forma de l'autre côté une attaque ſemblable à

celle que Philippe fit à Egine; & sur mer il attaqua comme Marcellus à Syracuse. Voici le passage tel que Mr Folard le cite. „ Il fit encore construire des Tortues & „ des Galeries creusées dans terre, ou des „ Sappes couvertes, pour communiquer „ aux batteries des Bêliers; & il ordonna „ une Tranchée blindée par-dessus, pour „ aller en sureté & à couvert, du camp aux „ Tours & aux Tortues, & pour revenir de „ même. Les gens de mer furent chargés „ de cet Ouvrage, qui avoit quatre stades „ de longueur. „ Il faut remarquer que ces Galeries creusées en terre, ou ces Sappes couvertes pour communiquer aux batteries des Bêliers, avec cette Tranchée blindée par-dessus, pour aller du camp aux Tours, sont autant de fictions, qui ne se trouvent pas dans l'Original. Diodore dit simplemement; *que Demetrius fabriqua toutes sortes de Tortues, & des Galeries par lesquelles on devoit aller & venir en sureté d'une Tortue à l'autre; qu'il employa tous les Mariniers pour préparer & applanir jusqu'à quatre stades le terrain sur lequel on fit avancer les Machines qu'on avoit construites. Car le front de l'attaque embrassoit six pans de Courtine & sept Tours du mur de la Ville.* Mr Folard a omis de faire mention de ce travail des Mariniers, que l'Historien marque expressément. On se seroit d'abord apperçu que tandis qu'on applanissoit la terre, dans l'espace de quatre stades, on n'y creusa pas de tranchées. Le Chevalier les trouve dans ces Galeries par lesquelles on devoit aller & venir en

ſureté d'une Tortue à l'autre. Selon lui, c'étoient des Tranchées creuſées du camp juſqu'aux batteries Bêliéres tout proche de la Contreſcarpe. L'expoſé de l'Hiſtorien eſt cependant bien net.

„ Demetrius fit fabriquer les Galeries, „ auſſi bien que les Tortuës, hors de la por- „ tée des traits, pendant que les Mariniers „ applaniſſoient le terrain depuis le mur „ de la Ville juſqu'à quatre ſtades. Toutes „ ces Machines étant achevées, & le ter- „ rain applani, il fit paſſer ſur ce terrain „ l'Helepole, les Tortuës & les Galeries. „ L'Helepole fût placée au milieu, jointe „ à droite & à gauche aux Tortuës, au „ moyen de ces Galeries, pour établir la „ communation entr'elles. Il y eut, de „ chaque côté de l'Helepole, quatre Tor- „ tuës, placées à l'oppoſite des Tours. „ Tout ce train de Machines s'avançoit „ en même tems contre les murs, au „ moyen d'une infinité de travailleurs. A „ meſure qu'il fut pouſſé en avant, on „ dreſſa, ſous ſa protection, des batteries „ de Catapultes, qui, à proportion de leur „ éloignement, jettèrent des pierres plus „ ou moins groſſes. Toutes ces machines, „ avec les Baliſtes des Tours, jouèrent „ continuellement contre les défenſes des „ murs, & furent ſecondées, dès qu'on „ vint ſous la portée des traits, de toutes „ les Machines, & des gens à trait diſpoſés „ & couverts ſur tout le front de l'attaque. L'Hiſtorien expoſe enſuite l'adreſſe & la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, qui for-

cèrent Demetrius de reconduire tout cet appareil de machines hors de la portée des traits.

Ces Galeries, fabriquées à quatre ſtades de diſtance des murs, tranſportées en avant, & reconduites enſuite, peuvent-elles être appellées des tranchées creuſées en terre, & conduites juſqu'aux batteries des Bêliers ?

Dès qu'on conçoit les forces mouvantes de l'Helepole, & des Tours d'une énorme grandeur, on ne ſera plus étonné du chemin que les Anciens ont fait faire aux Galeries. Etant chacune de ſeize à vingt pieds de longueur, & placées l'une à côté de l'autre, il étoit facile de les mouvoir & de les tranſporter.

Les argumens tirés de deux monumens de la colonne de Trajan, & de l'arc de l'Empereur Sevére, ſont comme ces paſſages des Auteurs donnés par le Chevalier, ſuivant ſa fantaiſie. Son imagination lui fait voir des tranchées dans la colonne de Trajan, où le Sculpteur a répréſenté un ouvrage de maçonnerie, qui conſiſte en un triple mur, bati avec toute la régularité de l'Architecture. On eſt ſouvent réduit à déviner le ſens des figures qu'on trouve dans les Monumens Anciens, qui ont réſiſté à l'injure des temps. Quelquefois on rencontre l'idée du Sculpteur, exprimée dans les Ecrits des Auteurs contemporains. L'explication qu'on en donne doit être fondée ſur les faits de l'Hiſtoire, ou ſur les uſages de ces temps. Si elle y contredit, c'eſt une marque certaine qu'on n'a pas rencontré le vrai.

„ Lorſque

„ Lorſque Céſar, ou tout autre Hiſto-
„ rien Latin, *dit Mr Folard*, employe
„ ſimplement le terme *Aggeres* au pluriel,
„ dans la déſcription d'un Siége, ſans en-
„ trer dans un plus grand détail, je com-
„ prends aiſément qu'il entend parler des
„ ouvrages en général, qui ſervent à cou-
„ vrir depuis le camp juſqu'aux batteries;
„ c'eſt-à-dire des foſſés paralléles, ou des
„ blindes au front de l'attaque, ou des
„ communications creuſées dans terre,
„ & couvertes par-deſſus, ou ouvertes &
„ tirées obliquement pour s'empêcher d'ê-
„ tre enfilées. Mais dès que l'Auteur entre
„ dans un détail plus étendu, qu'il expli-
„ que l'*agger*, comme une élévation, au
„ haut de laquelle on a placé des machi-
„ nes, & que le tout commande, ou du
„ moins ſe trouve à niveau des murailles
„ de la Ville, c'eſt d'une plate-forme d'un
„ Cavalier, dont il veut parler. Céſar em-
„ ploye, en pluſieurs endroits de ſes Com-
„ mentaires, le terme *Aggeres*. Or ce ter-
„ me, au pluriel, ne ſauroit ſignifier plu-
„ ſieurs Terraſſes; celà ſeroit tout à fait
„ abſurde, ſi l'on conſidére la grandeur de
„ ces fortes de travaux." On replique à ce raiſonnement de Mr Folard, que ce changement de ſignification du mot *agger*, par le pluriel, eſt deſtitué de tout fondement, & manifeſtement contraire à tous les témoignages des Auteurs & des Grammairiens Latins; qu'il n'eſt pas abſurde de croire qu'*aggeres*, en pluriel, ſignifie pluſieurs Terraſſes; parcequ'il eſt aſſez con-

ſtaté, qu'on forma ſouvent plus d'une attaque contre les Places, ſurtout lorſqu'on ne manquoit pas d'hommes & de matériaux. Jules Céſar dit qu'on fit à Marſeille deux Terraſſes. Il y en avoit pluſieurs devant Jotapat; & Titus devant Jeruſalem en éleva quatre; que Tacite ne pouvoit indiquer que par le pluriel. On trouve le mot *Aggeres*, en pluriel, dans la déſcription que fait Céſar du ſiége de la Ville d'Iſſoudun, qui étoit bâtie ſur le ſommet d'une montagne. *Inſtruitur agger in altitudinem pedum IX. collocatur in eo turris X. tabulatorum, non quidem quæ mœnibus adæquaret, id enim nullis operibus effici poterat, ſed quæ ſuperaret fontis faſtigium.* ,, On fit une Terraſſe, de neuf ,, pieds de hauteur, & l'on plaça, au-deſſus, une Tour à dix étages, non pour ,, qu'elle égalat en hauteur les murs de ,, la Ville; car celà ne pouvoit ſe faire par ,, aucun ouvrage, mais pour dominer ſeulement ſur la Fontaine. ,, Cette Terraſſe, qui portoit une ſi grande Tour, n'étoit donc pas le revers de la tranchée; & quand Céſar dit *aggeres contra montem exſtruere cæpit;* ,, il bàtit des Terraſſes contre la montagne. Quelqu'un voudra-t'il entendre, *il fit creuſer des tranchées contre la montagne?*

Le Chevalier fait une objection contre l'étendue de ces Terraſſes. ,, Comment ſeroit-il poſſible, *dit-il*, qu'une auſſi petite ,, garniſon que celle de Platée, eut pû entreprendre de miner par-deſſous, & d'enlever les terres, après les avoir ſoutenues par des étançonnages, pour y met-

„ tre le feu ? Mais on répond que Thucydide, ni aucun autre Auteur, ne dit qu'ils euſſent miné toute la Terraſſe. Il leur ſuffiſoit de creuſer la terre, dans un petit eſpace, ſelon le nombre des travailleurs qu'ils pouvoient y employer, pour faire écrouler cette maſſe de terre, ou pour y mettre le feu, qui ſe communiquoit aiſément à toute la charpente & au faſcinage, dont elle étoit compoſée. C'eſt de cette maniére que Céſar, & les autres Auteurs, nous repréſentent l'effet de ces mines. Les aſſiégés dans Platée, au rapport de Thucydide, furent bientôt reduits à abandonner l'entrepriſe, faute de monde.

Fin de la ſeconde Partie, & des Mémoires Militaires ſur les Anciens.





TABLE
DES MATIERES
DES
MEMOIRES MILITAIRES,
SUR LES ANCIENS,

t. 2. signifie le *second Tome*.

B

C

I & J

L

M

P

R

S

Fin de la Table des Matiéres.

